

Flouze

McBain, Ed

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

McBain

Ed *

comé
dies



Flouze



Ed McBain

FLOUZE

Bread

1974

Traduction de S. Hilling

revue et augmentée par Pierre de Laubier

Pour Yvonne et Jamie Hamilton.

C'était le mois d'août, il faisait dans les trente-cinq degrés, la salle des inspecteurs n'était pas climatisée, et l'inspecteur Steve Carella avait chaud. Les trois ventilateurs ne faisaient guère que brasser un air humide et lourd, et il y avait un trou dans l'une des moustiquaires aux fenêtres (fait par un de ces braves petits qui se défoulent en lançant des pierres), par lequel entraient toutes sortes de bestioles volantes. Un revendeur de drogue dormait dans la cellule de détention, dans un angle de la pièce, le téléphone sonnait dans le vide sur deux bureaux, tandis qu'à un autre bureau, Cotton Hawes parlait au téléphone avec sa petite amie ; la chemise de Carella lui collait au dos et il aurait voulu être encore en vacances.

On était mercredi, il avait repris le travail lundi, et la moitié du 87^e District (du moins à ce qu'il lui semblait) était partie en vacances, et il se retrouvait assis derrière sa machine à écrire et une pile de paperasse. Grand et athlétique, avec un faux air chinois dû à ses yeux marron bridés, il semblait à présent vidé, claqué, crevé, traqué, comme un homme dont le caleçon lui remonte dans la raie des fesses lentement et inexorablement, ce qui était d'ailleurs le cas par cette terrible journée d'août.

L'homme assis en face de lui s'appelait Roger Grimm, aucun rapport avec les frères Jacob et Wilhelm. Il paraissait frais et pimpant, bien que nerveux, petit homme replet frisant la cinquantaine, classiquement vêtu d'un complet à fines rayures, d'une chemise bleu ciel, d'une cravate d'un bleu un peu plus soutenu et de chaussures blanches. Il tenait un chapeau de paille léger à la main, et il exigeait de savoir où était l'inspecteur Parker.

— L'inspecteur Parker est en vacances, dit Carella.

— Qui s'occupe de mon affaire, alors ? demanda Grimm.

— De quelle affaire s'agit-il ? dit Carella.

— L'incendie, dit Grimm. Mon entrepôt a brûlé la semaine dernière.

— Et c'est l'inspecteur Parker qui s'occupait de l'affaire ?

— Oui, c'est l'inspecteur Parker qui s'occupait de l'affaire.

— Eh bien, l'inspecteur Parker est en vacances.

— Mais alors, qu'est-ce que je dois faire ? demanda Grimm. J'avais

pour cinq cent mille dollars d'objets en bois dans cet entrepôt. J'ai perdu toute ma marchandise dans l'incendie.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Carella, mais je ne sais rien de cette affaire parce que je viens moi-même de rentrer de vacances. Lundi. Je suis rentré lundi, et on est mercredi, et je ne sais rien du tout sur votre entrepôt.

— Je croyais que vous travailliez toujours en équipe sur une affaire.

— Parfois oui, parfois non.

— Eh bien, alors, est-ce que vous sauriez qui travaillait sur cette affaire avec Parker ?

— Non, mais je peux peut-être me renseigner, dit Carella. (Il se tourna vers Cotton Hawes, assis à moins de deux mètres derrière lui, toujours au téléphone.) Cotton, dit-il, est-ce que tu as une minute ?

— D'accord, Christine, à ce soir huit heures, dit Hawes, qui murmura encore quelques mots dans le combiné avant de raccrocher et de se diriger vers le bureau de Carella.

Il était grand, un mètre quatre-vingt-cinq, et pesait quatre-vingt-quinze kilos, il avait le nez bien droit, une bouche pleine à la lèvre inférieure large, le menton carré fendu d'une fossette. Ses cheveux roux étaient rayés d'une mèche blanche sur la tempe gauche. En ce matin du 14 août, il avait l'air particulièrement féroce. Il n'était pas si féroce que ça, c'était seulement un air qu'il avait.

— Ouais, Steve ? dit-il.

— Je te présente Roger Grimm, dit Carella. Inspecteur Hawes.

— Bonjour, monsieur, dit Hawes.

Grimm se contenta d'un hochement de tête.

— Parker travaillait sur un incendie pour Mr Grimm, je viens de lui expliquer qu'il était en vacances, et Mr Grimm se demandait si quelqu'un d'autre travaillait sur l'affaire avec Parker.

— Ouais, dit Hawes. C'était Kling.

— Alors, est-ce que je pourrais voir Kling, s'il vous plaît ? demanda Grimm.

— Il est en vacances, dit Hawes.

— Est-ce que la police tout entière est en vacances ? demanda Grimm.

— Non, nous sommes là, nous, dit Hawes.

— Alors vous pourriez peut-être m'aider ? dit Grimm.

— De quel genre d'aide avez-vous besoin ? demanda Carella.

— J'ai des ennuis avec les gens des assurances, dit Grimm. Il faut que vous sachiez que mon entrepôt était sous la protection d'un

système d'alarme relié à un central, sans parler de deux veilleurs de nuit et d'un système d'arrosage très compliqué à chaque étage du bâtiment...

— Quel genre d'alarme ? demanda Carella en se munissant d'un bloc-notes et d'un crayon.

— Ce qu'il y a de mieux. Très élaborée. Ouverture et fermeture automatiques. L'incendiaire a court-circuité une série de fils, et coupé l'autre.

— Comment a-t-il évité les veilleurs de nuit ? demanda Hawes.

— Hydrate de chloral. Il les a drogués tous les deux. Il a aussi saboté la conduite d'eau principale, dans le sous-sol, de sorte que quand le feu est parti, l'arrosage ne s'est pas mis en marche.

— On dirait qu'il connaissait plutôt bien les lieux.

— Oui.

— Vous avez des ennemis dans le commerce des objets en bois ? demanda Carella.

— J'ai des concurrents.

— Est-ce que vous avez parlé d'eux à l'inspecteur Parker ?

— Oui.

— Et ?

— Rien.

— Comment ça, rien ?

— D'après Parker, personne n'avait d'assez bonnes raisons pour commettre un délit qui va chercher dans les quarante ans de prison.

— Et des ennemis personnels, vous en avez ? demanda Hawes.

— Tout le monde a des ennemis personnels, dit Grimm.

— Et qui seraient capables de faire une chose pareille ?

— Le seul auquel je pense est un homme dont j'ai commencé à fréquenter la femme peu après leur divorce. Depuis, il s'est remarié, et il a deux enfants de sa nouvelle femme. Quand Parker l'a interrogé, c'est à peine s'il se souvenait de mon nom.

— Hm ! dit Carella en hochant la tête. Quel genre d'ennuis avez-vous avec votre compagnie d'assurances ?

— Mes compagnies. Il y en a deux qui sont concernées. Cinq cent mille dollars, c'est un gros risque ; elles se le sont partagé. Maintenant, elles se sont adressées à l'une de ces énormes agences de conciliation et lui ont demandé de régler l'affaire. Et cette agence leur a dit de ne rien faire avant que l'incendiaire soit arrêté ou que la police et les pompiers soient sûrs que je n'avais pas mis le feu moi-même à mon propre établissement.

— Et est-ce que c'est vous qui avez mis le feu ?

— Bien sûr que non, s'offusqua Grimm. Il y avait pour cinq cent mille dollars de marchandises dans ce bâtiment. Normalement, j'aurais dû l'expédier il y a deux jours... c'était le 12, c'est bien ça ?

— C'est ça, lundi 12.

— Bon, je devais expédier ça le 12. Or quelqu'un a mis le feu à mon entrepôt mercredi dernier, le 7. En général, j'envoie mes factures le jour même de l'expédition, payables à dix jours. Si le bateau était parti lundi, comme prévu, j'aurais été payé dans le courant de la semaine prochaine, vous comprenez ? dit Grimm.

— Pas tout à fait, dit Carella. Vous aviez payé les marchandises qui sont parties en fumée cinq cent mille dollars, c'est bien ça ?

— Non, je les avais payées à peu près la moitié. Quatre marks pièce, un dollar vingt-cinq à peu près, droits de douane compris.

— Vous avez donc payé dans les deux cent cinquante mille dollars, c'est bien ça, cette fois ?

— C'est ça. Et j'ai assuré le tout pour cinq cent mille dollars, parce que c'est ce que j'aurais touché de mes clients dix jours après l'expédition. C'était la valeur marchande de mon stock, au détail, avec commandes fermes à l'appui, et c'est la somme pour laquelle j'avais assuré ma marchandise.

— Alors, quel est le problème ?

— J'ai une autre cargaison qui arrive d'Allemagne le 28 de ce mois. Mais maintenant, je n'ai plus rien à vendre, et si les compagnies d'assurances ne me remboursent pas ma perte, comment est-ce que je vais payer ma nouvelle livraison quand elle arrivera ?

— Cette nouvelle cargaison, dit Carella, est-ce que c'est la même que la précédente ?

— Les mêmes petits animaux en bois, oui, dit Grimm. Quatre cent mille petits animaux en bois que je suis censé payer un demi-million de dollars comptant à la livraison. Mais si je n'ai pas l'argent, comment voulez-vous que je paie la marchandise ?

— Pourquoi est-ce que vous n'annulez pas tout simplement la commande ? suggéra Hawes.

— L'annuler ? dit Grimm, horrifié. Je suis tombé sur une mine d'or, pourquoi est-ce que je voudrais annuler ? Ecoutez, laissez-moi vous expliquer ça, d'accord ? Est-ce que vous êtes bons en calcul ?

— J'avais dix-neuf en algèbre, dit Hawes.

— Comment ? dit Grimm.

— Au lycée. J'avais dix-neuf en algèbre.

Hawes était assez fier de cet exploit, mais Grimm n'eut pas l'air impressionné. C'est à l'argent que Grimm pensait, or l'argent et les mathématiques ne sont que des cousins éloignés.

— Voici l'histoire, dit Grimm. L'année dernière, je me suis retrouvé avec un peu de liquide, et j'ai cherché un investissement qui me rapporterait bien, vous me suivez ? Et comme je me trouvais par hasard en Allemagne de l'Ouest peu avant Noël, j'ai remarqué de petits animaux en bois – des chiens, des chats, des lapins, des trucs comme ça, de cinq centimètres de haut, entièrement sculptés à la main. Ils se vendaient un dollar vingt-cinq pièce, alors j'ai décidé de tenter le coup, et j'en ai acheté cent mille.

— Ça vous a coûté cent vingt-cinq mille dollars, dit aussitôt Hawes, toujours bien décidé à prouver à Grimm qu'un dix-neuf en algèbre était un exploit à ne pas prendre à la légère.

— Exact, ça m'a coûté cent vingt-cinq mille dollars.

— C'est un gros risque, dit Carella en cherchant combien d'années il lui faudrait pour gagner cent vingt-cinq mille dollars avec un traitement annuel de quatorze mille sept cent trente-cinq dollars.

— Mais qui a bien tourné, dit Grimm avec un sourire de satisfaction. Je les ai vendus ici pour deux cent cinquante mille dollars – j'ai doublé ma mise. Et les commandes se sont mises à pleuvoir. Alors j'ai pris mes deux cent cinquante mille dollars et j'ai acheté une autre cargaison de petits animaux en bois.

— Avec deux cent cinquante mille dollars, vous pouviez en acheter...

— Deux cent mille, dit Grimm.

— Deux cent mille, c'est ça, c'est ça, dit Hawes, hésitant.

— Et ce sont eux qui ont brûlé dans l'incendie de l'entrepôt, dit Grimm.

— Le problème tel que je le vois, dit Hawes, c'est que vous étiez prêt à expédier tous ces petits animaux...

— C'est ça.

— Que vos clients vous auraient payé cinq cent mille...

— C'est ça, c'est ça.

— Somme dont vous vous seriez servi pour payer une autre cargaison qui arrive le 28 de ce mois.

— Quatre cent mille, dit Grimm.

— Quatre cent mille, dit Hawes. Ça en fait, des petits animaux en bois !

— Surtout quand on réalise que je vendais ces petites bêtes un

million de dollars.

— Oui, c'est sûr que vous avez un problème, dit Hawes.

— Et c'est pour ça que je suis venu aujourd'hui, dit Grimm. Pour que Parker se presse un peu. Je suis dans une situation désespérée, moi, et pendant ce temps-là, lui, il se la coule douce quelque part au soleil.

— Qu'est-ce que vous voulez que nous fassions, Mr Grimm ? demanda Carella.

— Que vous arrêtiez l'incendiaire. Ou au moins que vous répondiez de moi. Que vous disiez à l'agence que je suis innocent, que je n'ai rien à voir avec cet incendie.

— Je ne connais aucun officier de police jouissant de son bon sens qui irait faire une chose pareille, monsieur. Il y a trop de gens qui mettent bel et bien le feu à leurs propres biens. Votre stock était assuré pour cinq cent mille dollars. C'est une grosse somme. Je suis sûr que l'inspecteur Parker envisageait l'hypothèse que vous ayez fait le coup vous-même.

— Mais pourquoi ? J'avais des commandes fermes pour le stock entier. Il était sur le point d'être expédié !

— J'essaie simplement de vous expliquer pourquoi l'inspecteur Parker ne voulait pas prendre des risques.

— Mais qu'est-ce que je suis censé faire, alors ? demanda Grimm, qui se passa la langue sur les lèvres et parut soudain pensif. Combien de temps est-ce que Parker sera absent ?

— Quinze jours.

— Et son partenaire... j'ai oublié son nom ?

— Kling. Quinze jours aussi.

— C'est impossible. Ecoutez, il faut absolument que vous m'aidiez.

— C'est ce que nous sommes en train de faire, monsieur, dit Carella.

— C'est ce que nous sommes en train de faire, répéta Hawes.

Grimm les regarda d'un air sceptique.

— Je sais que si je presse un peu les compagnies d'assurances, elles me paieront d'ici trois ou quatre semaines, un mois tout au plus. Mais c'est encore trop long. J'aurai besoin de cet argent dans quatorze jours, quand le bateau arrivera d'Allemagne de l'Ouest. Sinon, ils ne débarqueront pas la cargaison, et je serai dans le pétrin. Il faut que vous arrêtiez ce type avant l'arrivée de la cargaison.

— Oui, mais c'est Parker qui est sur l'affaire, dit Carella.

— Et alors ? Vous ne vous donnez jamais un coup de main, sur des affaires ?

— Quelquefois. Mais d'habitude, nous avons chacun nos propres affaires à résoudre, et nous...

— C'est un cas inhabituel, dit Grimm, qui répéta, comme s'il craignait que les inspecteurs n'aient pas entendu la première fois : C'est un cas inhabituel. Il y a le facteur temps qui joue. Il faut que j'aie l'argent de l'assurance avant l'arrivée du bateau. Vous ne pouvez pas m'aider ? Vous êtes donc si foutrement occupés que vous ne pouvez même pas donner un coup de main à un honnête citoyen victime de malveillance, et qui essaie de se remettre sur pied ? Est-ce que c'est trop demander à la police ?

— Vous ne comprenez pas comment ça marche, dit Hawes.

— Mais je m'en fiche, de comment ça marche. Vous êtes aussi censés protéger les innocents, vous savez. Au lieu de sillonner les rues pour coincer les gosses qui fument un joint, vous feriez mieux de travailler pour gagner votre salaire.

— Ça fait au moins deux heures que je n'ai pas coincé un gosse, ironisa Hawes.

— D'accord, d'accord, excusez-moi, dit Grimm. Je sais que vous trimez dur, je sais que vous devez organiser votre travail, sans quoi vous n'y arriveriez jamais. Je m'en rends compte. Mais je vous supplie de m'aider. Mettez un peu le règlement de côté, prenez l'affaire de Parker pendant qu'il n'est pas là. Aidez-moi à retrouver l'enfant de salaud qui a fait brûler mon entrepôt. J'aurais bien engagé un détective privé, mais je n'ai tout simplement pas l'argent qu'il faut. Je vous en prie. Est-ce que vous voulez m'aider, s'il vous plaît ?

— Nous verrons ce que nous pouvons faire, dit Carella. Nous allons regarder dans les dossiers pour voir ce que Parker avait trouvé. S'il y a une piste que nous pouvons suivre, nous la suivrons.

— Merci, dit Grimm. Merci beaucoup, vraiment. (Il sortit son portefeuille.) Voici ma carte. Mon numéro au bureau et chez moi. Si vous avez besoin d'autres renseignements, n'hésitez pas à m'appeler. Et bien entendu, si vous trouvez quelque chose...

— Nous vous préviendrons, dit Carella.

— Merci, répéta Grimm avant de remettre son chapeau de paille et de repasser le portillon de la barrière à claire-voie qui séparait la salle des inspecteurs du couloir.

Les deux hommes attendirent d'être sûrs qu'il ne pouvait plus les entendre. Hawes dit alors :

— Tu as vraiment l'intention de t'occuper de ça à la place de Parker ?

— Eh bien, je vais jeter un coup d'œil sur ce qu'il a trouvé, en tout

cas.

— En ce qui me concerne, dit Hawes, je laisse Parker s'occuper de ses foutues affaires.

— Ouais, bon, dit Carella en haussant les épaules.

Hawes leva les yeux vers la pendule.

— Ça te dérangerait si je pars un peu plus tôt ? demanda-t-il. J'ai un rendez-vous, ce soir.

— Non, vas-y, dit Carella. (Il regarda la pendule à son tour.) De toute façon, Meyer et Brown devraient bientôt nous relever.

— Alors à demain, dit Hawes.

— C'est ça.

Hawes resserra sa cravate, enfila son veston et sortit. Carella jeta un coup d'œil sur les notes qu'il avait griffonnées, mit une feuille dans la machine et se mit à taper :

	Nombre de petits animaux en bois	Prix d'achat à 1,25 \$ pièce	Valeur à la revente
Commande 1	100 000	125 000 \$	250 000 \$
Commande 2	200 000 (perdus dans l'incendie)	250 000 \$	500 000 \$ (dont Grimm a besoin pour payer la cargaison du 28)
Commande 3	400 000 (arrivant le 28 août)	500 000 \$ (que Grimm n'aura que si l'assurance paie)	1 000 000 \$

Ça éclaircit toujours les idées de voir les choses sous forme de tableau.

L'année précédente, Grimm avait trouvé un peu de liquide (pour des gens comme Carella, cent vingt-cinq mille dollars, ce n'était pas exactement ce qu'on appelait « un peu » de liquide, et Carella se demandait d'ailleurs comment au juste Grimm les avait trouvés), et il avait investi cette somme dans de petits animaux en bois qu'il avait revendus pour deux cent cinquante mille dollars. Il avait alors réinvesti dans une seconde ménagerie en bois pour laquelle il avait des commandes fermes pour cinq cent mille dollars. Il avait prévu de se servir de cet argent pour payer une troisième commande d'animaux miniatures avant le 28 du mois, qu'il revendrait encore, ce qui ferait de lui un millionnaire. C'était du beau travail, si ça marchait. Mais il y

a des trouble-fête partout, et il semblait bien que quelqu'un était résolu à faire en sorte que ça ne marche pas.

Un million de dollars, songea Carella. Pour acheter et vendre de petits animaux en bois. À la maison, ce soir, il dirait à son fils Mark, âgé de neuf ans, que le crime n'était pas une affaire rentable, ni du côté des flics, et encore moins du côté des voyous. La branche à choisir, lui dirait-il, c'est les petits animaux en bois. C'est là qu'est l'avenir, fiston. Les petits animaux en bois. Et April, la sœur jumelle de Mark, l'écouterait, les yeux écarquillés, se demandant si Carella plaisantait, et pourquoi on ne lui avait pas conseillé, à elle, de suivre cette voie. Était-il possible que son père soit un phallocrate ? (Ou, selon une expression qu'elle brûlait de répéter après l'avoir entendue à la télévision, « un archétype du mâle ».) Teddy, la mère de ses enfants, sa femme, écouterait du regard, sans quitter ses lèvres des yeux, une expression secrète, silencieuse et amusée sur le visage. Et peut-être lui répondrait-elle alors avec les mains, ayant recours au langage des sourds-muets que toute la famille comprenait, et elle dirait aux enfants que leur père plaisantait, que les petits animaux en bois n'étaient pas l'avenir, que l'avenir c'était la compression des ordures, qui, comme elle l'avait lu, pouvaient être rendues presque indestructibles à l'issue d'un traitement aux isotopes radioactifs, et qu'on pouvait alors scier, laminer, mouler, façonner, et employer à toutes sortes d'usages. La seule difficulté était de se débarrasser des objets indestructibles fabriqués à partir des ordures ainsi traitées. Les ordures, leur dirait-elle. Les animaux en bois, insisterait-il.

Il se dirigea en souriant vers les fichiers.

Cotton Hawes, qui était célibataire, n'avait pas d'enfant (à sa connaissance) à conseiller sur le choix d'une carrière future. Son père à lui, qui l'avait fièrement baptisé en pensant au pasteur puritain Cotton Mather, avait un jour dit à Hawes que le seul dieu digne d'être servi était Dieu lui-même. Hawes avait longtemps ruminé la chose. Il l'avait ruminée toute son adolescence, alors que le seul dieu digne d'être servi lui semblait se cacher sous les jupes de toutes les filles qui s'aventuraient dans son champ visuel pour le tenter. Il l'avait ruminée pendant son temps de service dans la marine, alors que le seul dieu digne d'être servi semblait la survie, objectif pas toujours facile à atteindre à bord d'une vedette lance-torpilles. Et il l'avait ruminée quand il s'était engagé dans la police, où ce dieu était la justice (pensa-t-il tout d'abord), où ce dieu devint plus tard le châtiment (jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il n'en était rien), et où son dieu, après son transfert au 87^e District, parut s'incarner en la personne de Steve Carella (qui, apprit-il plus tard, n'était, comme lui, qu'un simple mortel). Il n'était plus un enfant qui écoutait son père, un homme

honnête et consciencieux (bien qu'un peu fanatique quand il s'agissait de religion), qui le conseillait sur la façon de mener sa vie. En fait, il n'avait pas eu besoin de meilleur conseil que l'exemple que son père lui avait donné en étant simplement ce qu'il était. Hawes essayait d'être un homme honnête et consciencieux. Il ne savait pas s'il l'était ou non, mais c'était ce qu'il essayait d'être.

Ce n'est qu'à trois heures du matin qu'il rentra de sa soirée avec Christine Maxwell, qu'il avait rencontrée bien des années plus tôt au cours d'une enquête sur plusieurs meurtres commis dans une librairie. Ayant appelé le service des abonnés absents, il apprit que Steve Carella avait laissé un message lui demandant de le rappeler, quelle que soit l'heure. Il composa sur-le-champ le numéro de Carella à Riverhead.

— Allô ! dit Carella d'une voix ensommeillée.

— Steve, c'est Cotton. Je suis désolé de t'avoir tiré du lit, mais ton message disait...

— Ouais, ça va, dit Carella. (Il se réveillait. Il garda le silence un instant avant de dire :) Roger Grimm a appelé au bureau un peu après minuit. C'est Meyer qui a pris l'appel.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Hawes.

— Ce soir, pendant qu'il était sorti, quelqu'un a mis le feu à sa maison ; il n'en reste rien. Demain, je vais aller jeter un coup d'œil à l'entrepôt. Qu'est-ce que tu dirais d'aller à Logan voir ce qu'on a fait à sa maison ?

— C'est comme si c'était fait, Steve. À quelle heure est-ce que tu veux que j'y sois ?

— Dix heures, c'est trop tôt ?

— Non, non, ça ira, dit Hawes, qui soupira en regardant la pendule.

En route pour Logan, le lendemain matin, il vint à l'idée de Hawes que Roger Grimm aurait bien pu mettre le feu à sa propre maison, afin d'empocher l'argent de l'assurance, de façon à avoir du liquide et à régler au moins une partie de la cargaison de babioles en bois qu'il attendait. Il arriva à Logan à dix heures et quart, et un seul coup d'œil à la maison, en dépit de son triste état, le convainquit que la fraude à l'assurance était une hypothèse parfaitement plausible. Bâtie sur un quart d'hectare de terrain vallonné, dans un quartier de propriétés luxueuses, la maison devait valoir à elle seule au moins un quart de million de dollars avant l'incendie.

Dans son état actuel, elle ne valait pas un clou. Celui qui y avait mis le feu avait travaillé en expert. Bien que les pompiers aient répondu à l'appel en quelques minutes, la maison était presque totalement consumée à leur arrivée, et ils s'étaient davantage occupés de protéger le quartier que de sauver ce qui restait de la pauvre maison de Grimm. En ce mois d'août particulièrement sec, ils avaient paré à la menace d'un incendie général et incontrôlable. Ils avaient fait du bon boulot en arrosant les toits et les haies afin de circonscrire le brasier, si bien que la seule chose réduite en cendres était la maison de Grimm.

Hawes gara sa Pontiac décapotable, puis remonta l'allée sinueuse qui menait aux ruines encore fumantes. Grimm se tenait sur le perron dallé, devant les montants et le linteau carbonisés de ce qui avait été la porte d'entrée. Il portait un pantalon blanc, une chemise sport bleu foncé à manches courtes. Il avait les mains enfoncées dans les poches arrière, et il fixait ce cadre vide comme s'il espérait trouver un semblant de maison derrière. En entendant Hawes approcher, il fit volte-face. Il avait une expression douloureuse et absente.

— Ah ! bonjour, dit-il.

— Est-ce qu'elle était assurée ? demanda Hawes.

— Comment ? Ah ! Oui. Oui, elle était assurée.

— Pour combien ?

— Trois cent mille. (Il se retourna pour regarder de nouveau les ruines.) Je m'étais beaucoup investi pour cette maison, dit-il. C'est pas comme l'entrepôt. L'entrepôt, c'était que de l'argent, un tas de merdouilles en bois qui représentaient de l'argent. Là, c'est différent.

C'est l'endroit où je vivais.

— Quand est-ce arrivé ?

— Les pompiers ont enregistré l'appel à onze heures vingt.

— Qui leur a téléphoné ?

— Le voisin. Il s'apprêtait à se coucher, et en jetant un coup d'œil dehors par une fenêtre à l'étage, il a vu les flammes. Il a tout de suite appelé les pompiers.

— Comment s'appelle-t-il ?

— George Aronowitz.

— Bon, allons jeter un coup d'œil, dit Hawes.

— Non, dit Grimm en secouant la tête. Non, je ne veux pas. Je vais vous attendre ici.

Le cambriolage d'un appartement est une violation du moi, et il n'y a rien d'aussi pathétique que l'expression de quelqu'un qui vient d'en être victime. Il se tient au milieu des traces de cette violation, ses vêtements éparpillés, ses effets personnels traités avec la légèreté insultante née de la hâte, et il se trouve réduit à une rage impuissante et à un désarroi d'enfant. Le sentiment d'être vulnérable, fragile, et même, oui, mortel émane des murs de sa citadelle envahie, et il sent alors que lui-même, que sa personne même n'est plus à l'abri de l'intrusion gratuite et volontaire de parfaits étrangers. Le meurtre est bien entendu le vol ultime. Il dépouille quelqu'un non seulement de ses biens, mais de sa vie même. L'incendie volontaire vient juste derrière.

On éprouve une exaltation indiscutable à regarder un incendie qui fait rage, souvenir, peut-être, de l'époque à laquelle l'homme de Neandertal, ayant frappé du silex contre l'amadou, se rejetait tout à coup en arrière devant ce qu'il avait fait apparaître comme par magie. Ou peut-être est-ce quelque chose de plus profond, quelque chose de sombre et de démoniaque qui fait réagir l'homme à un feu impossible à maîtriser, quelque chose qui fait écho à son propre désir intérieur d'une semblable liberté violente et irrépressible – ah ! être capable de lancer un défi, d'appeler à la rébellion et d'exiger une adhésion totale et révérencielle, de semer la terreur de manière spectaculaire, de régner d'un pouvoir sans partage, et de triompher enfin ! Il n'est pas surprenant que certains incendiaires contemplent leurs œuvres dans une extase absolue, une érection gonflant leur pantalon, jusqu'au moment où l'éjaculation étouffe l'ardeur de leur passion tandis que les lances d'incendie sont impuissantes à éteindre les flammes dévorantes. Il y a de l'exaltation dans le feu, à laquelle le singe nu que nous sommes répond d'instinct. Il n'y a pas d'exaltation dans les cendres. Les pompiers ne combattent pas le feu, ils combattent l'objet qui est

en feu. Ils l'arrosent, ils le pulvérisent de dioxyde de carbone, ils le réduisent en pièces à coups de hache, ils font tout ce qu'ils peuvent pour détruire cet objet, parce que le feu n'est qu'un parasite qui s'en nourrit, et s'ils parviennent à tuer cet objet, ils tuent le feu. Dans les ruines de la maison de Roger Grimm, il y avait beaucoup d'objets morts. Ils gisaient dans un chaos trempé et fumant comme des corps démembrés sur un champ de bataille, souvenirs partiels de ce qu'ils avaient dû être quand ils jouissaient d'une vie propre.

Comme un archéologue qui refaçonne mentalement un pot en terre d'après l'anse ou le bec, Hawes fouilla bravement dans les ruines, trouva les restes calcinés, boursoufflés et fondus de ce qui avait été un canapé, un tourne-disque, une brosse à dents, une carafe. Il n'y avait personne dans la maison au moment de l'incendie, seulement des objets qui autrefois vivaient et qui à présent étaient morts. Il comprit pourquoi Grimm n'avait pas le cœur à patauger dans ce carnage inanimé. Il chercha avec soin une trace du dispositif qui avait provoqué le feu, mais ne trouva rien. Avertie de la possibilité d'un incendie criminel, la police de Logan se livrerait sans aucun doute à sa propre fouille en règle, et trouverait peut-être davantage que lui. Hawes en doutait. Il sortit, échangea quelques mots avec Grimm, lui dit qu'ils le tiendraient au courant et alla à la maison voisine, chez George Aronowitz.

La bonne informa Hawes que Mr Aronowitz était parti pour le travail à neuf heures ce matin-là, et qu'on pouvait le joindre en ville, à son bureau. Elle donna son numéro à Hawes en lui suggérant de l'appeler là-bas. Elle ne voulut pas révéler le nom ni l'adresse de la société pour laquelle il travaillait. Hawes monta dans sa voiture, roula jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche et composa le numéro que la bonne lui avait donné. La voix qui lui répondit annonça :

— Blake. Fields et Henderson, bonjour.

— Bonjour, dit Hawes. George Aronowitz, s'il vous plaît.

— Un instant.

Hawes attendit. Une autre voix se fit entendre.

— Service artistique.

— Mr Aronowitz, s'il vous plaît.

— Il est occupé, vous patientez ?

Hawes patienta.

— Ça sonne, dit la voix, et une troisième voix se fit entendre presque aussitôt.

— Bureau de Mr Aronowitz.

— Pourrais-je lui parler, s'il vous plaît ?

— De la part de qui, s'il vous plaît ?

— Inspecteur Hawes, 87^e District.

— Oui, inspecteur, un petit instant.

Hawes attendit.

Quand il prit enfin la communication, George Aronowitz était au milieu d'une phrase.

— ... veux que ces chromos soient revenus à midi sonnant, ou il se fera botter le cul. Dites-lui ça mot pour mot. Oui, allô !

— Mr Aronowitz ?

— Oui ?

— Inspecteur Hawes, j'enquête sur l'incendie chez Mr Grimm, et je me demandais si vous aviez quelques minutes à me consacrer...

— Oui ?

— Est-ce que je pourrais passer vous voir dans la journée ?

— On ne peut pas régler ça par téléphone ?

— J'aimerais mieux vous parler de vive voix.

— Qui êtes-vous, déjà ?

— Inspecteur Hawes.

— De qui est-ce que vous dépendez ? De la police de Logan ?

— Non, je suis du 87^e District. Ici, en ville.

— Sale histoire, hein ? dit Aronowitz. Elle a brûlé de fond en comble. Attendez que je regarde mon emploi du temps. Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Inspecteur Hawes.

— Inspecteur Horse ?

— Hawes. H, a, w, e, s.

— Combien de temps vous faut-il pour être ici ? J'ai rendez-vous pour déjeuner à midi et demi.

— Où êtes-vous ?

— 933, Wilson Avenue. Quatorzième étage.

— Je suis actuellement à Logan, donnez-moi quarante minutes, dit Hawes.

— À tout à l'heure, dit Aronowitz avant de raccrocher.

L'inspecteur Andy Parker était assis en caleçon dans sa cuisine, en train de boire une bouteille de bière ; il était censé être en vacances, et il n'était pas très content de voir Steve Carella. Carella, qui n'était jamais très content de voir Parker, même dans les meilleures

circonstances, n'appréciait pas particulièrement de le voir maintenant, en caleçon. Parker avait toujours l'air cradingue, même quand il était habillé de pied en cap. Mais en caleçon, assis devant sa table de cuisine à plateau émaillé, en train de se gratter les couilles d'une main et de porter la bouteille à ses lèvres de l'autre, il n'avait pas vraiment l'air de poser pour *Gentlemen's Quarterly*. Il n'était pas coiffé, il ne s'était pas rasé depuis le début de ses vacances, samedi dernier, et on était jeudi, et à l'odeur, il n'avait pas dû non plus se donner la peine de prendre un bain.

Carella n'aimait pas Parker.

Parker n'aimait pas Carella.

Carella trouvait que Parker était un flic paresseux et un mauvais flic, et le genre de flic à cause de qui les autres flics se font mal voir. Parker trouvait que Carella était un flic qui faisait du zèle et un flic bien-pensant, le genre de flic à cause de qui les autres flics se font mal voir. Une seule fois dans sa vie, Parker avait reconnu que Carella était peut-être le genre de flic qu'il aurait pu devenir lui-même, le genre de flic qu'il rêvait peut-être même de devenir, c'était quand on avait retrouvé un corps qu'on avait identifié comme étant celui de Carella, et qu'on avait cru que Carella était mort. Ivre au lit avec une putain, cette nuit-là, Parker s'était caché la tête dans l'oreiller en marmonnant : « C'était un bon flic. » Mais c'était il y a bien longtemps, et Carella était toujours vivant, et voilà qu'il était là, en train de casser les pieds à Parker à propos d'une malheureuse affaire d'incendie alors que ce dernier était censé être en vacances.

— Je ne vois pas pourquoi ça ne peut pas attendre mon retour, dit-il. Où est l'urgence, là-dedans ? Ce type est marié à la fille du maire, ou quoi ?

— Non, c'est un citoyen ordinaire, dit Carella.

— Ouais, mais on en assomme tous les jours dans cette ville, des citoyens ordinaires, et pour examiner ces affaires-là, on prend tout notre temps, et on les résout ou on ne les résout pas. Ce type-là perd un lot de cochonneries en bois dans un incendie, et il devient hystérique.

Parker rota et avala aussitôt une gorgée de bière.

Il n'en avait pas encore offert à Carella, mais Carella avait déjà préparé une réplique cinglante pour le cas où Parker déciderait de se montrer un tantinet hospitalier envers un collègue méritant.

— Grimm a l'impression d'être victime d'un préjudice, dit Carella.

— Dans cette ville, tout le monde est une victime, d'une manière ou d'une autre, tous les jours de la semaine. Qu'est-ce que Grimm a de si particulier ? Je suis censé être en vacances. Il ne prend jamais de

vacances, ce Grimm ?

— Andy, dit Carella, je ne suis venu jusqu'ici que parce que je n'arrivais pas à t'avoir au téléphone...

— C'est vrai, il est débranché. Je suis en vacances.

— Et je ne trouve pas le dossier de l'affaire. Si tu me dis...

— C'est vrai, il n'y a pas de dossier, dit Parker. Je suis resté sur l'affaire deux malheureux jours, tu comprends. J'ai pris l'appel mercredi tard dans l'après-midi, j'ai travaillé sur cette affaire toute la journée de jeudi et tout vendredi, et puis je suis parti en vacances. Comment est-ce qu'il pourrait y avoir un dossier ?

— Tu n'as pas tapé de rapport ?

— J'ai pas eu le temps de taper des rapports. J'ai été trop occupé sur le terrain. Ecoute, Steve, je me suis cassé le cul sur cette affaire, alors ne viens pas me dire que je l'ai négligée. J'ai passé l'entrepôt au peigne fin, dit Parker, qui s'échauffait. Je n'ai rien trouvé, ni fusible, ni mèche, ni dispositif mécanique, ni bouteille qui aurait pu contenir des produits chimiques, rien. J'ai parlé à...

— Est-ce que l'incendie a pu être accidentel ?

— Comment ? Les deux gardiens de nuit étaient drogués, ce qui veut dire que quelqu'un voulait se débarrasser d'eux, non ? Bon, dans quel but ? Pour mettre le feu à la baraque.

— Tu crois que Grimm a pu faire le coup lui-même ?

— Sûrement pas. Tout son stock était commandé, il était prêt à expédier la marchandise le lundi suivant, il n'y avait ni livres ni dossiers dans l'entrepôt, il les conserve dans un bureau de Bailey Street. Alors, pourquoi est-ce qu'il serait allé mettre le feu à la baraque ? Il est hors de cause.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne l'as pas dit à ses assureurs ?

— Parce que je n'en étais pas sûr. Je n'ai travaillé que deux jours sur l'affaire, et au bout du compte, tout ce que j'avais, c'était un tas de cendres. Tu crois que je me serais mouillé pour Grimm ? Tu parles, Charles !

— Est-ce que tu as obtenu quelque chose des gardiens de nuit ? demanda Carella.

— C'est deux vieux jetons, dit Parker, ils arrivent à peine à se souvenir de leur propre nom. Ils ont tous les deux pris leur service à huit heures, ils se rappellent qu'ils ont commencé à se sentir bizarres à dix heures, et après, le noir. L'un d'eux s'est effondré dehors, dans la cour. L'autre type était à l'intérieur, en train de faire sa ronde, quand ça l'a pris. Les pompiers ont d'abord pensé qu'ils avaient respiré de la fumée, mais ça n'expliquait pas pourquoi celui du dehors était lui

aussi sans connaissance. De plus, il avait la tête dans une flaque de son propre vomi, si bien que quelqu'un a eu l'idée géniale qu'il s'était fait droguer. On lui a fait un lavage d'estomac à l'hôpital, et comme de bien entendu, on lui avait administré une bonne dose d'hydrate de chloral. Bon, et ça m'avance à quoi ? Ce n'est pas pour rien qu'on surnomme le chloral « le coup de massue », ce truc-là agit en quelques minutes. Mais les deux gardiens sont arrivés à l'entrepôt à huit heures, et ils ne sont tombés dans les pommes que deux heures après. Ils m'ont dit que personne n'avait approché de l'entrepôt pendant tout ce temps, mais vraiment personne. Alors, qui leur a administré la potion ? Puisque tu es si pressé de résoudre cette affaire, trouve le type qui leur a filé le coup de massue. C'est sûrement le même qui a mis le feu à la baraque.

— Ça ne t'embête pas que je revoie les gardiens ? demanda Carella.

— Je t'en prie, dit Parker. Je suis en vacances. J'ai fait tout ce que je pouvais avant de partir, et je n'ai pas l'intention d'en faire plus avant mon retour.

Il se leva, gagna le téléphone mural, arracha une page au bloc qui se trouvait dessous et se mit à griffonner.

— Voilà leurs noms, dit-il. Amuse-toi bien.

— Merci, dit Carella en se levant pour se diriger vers la porte.

À contretemps et à contrecœur, Parker proposa :

— Puisque tu es là, tu veux une bière ?

— Je n'ai pas le droit de boire pendant le service, répliqua Carella en sortant.

Le service artistique de Blake, Fields et Henderson occupait tout le quatorzième étage du 933, Wilson Avenue. George Aronowitz était un petit homme trapu d'une quarantaine d'années, complètement chauve, avec une moustache à la gauloise qui compensait l'absence de cheveux sur son crâne. Son bureau était d'une blancheur austère – murs blancs, meubles blancs, lampes blanches –, l'idéal pour mettre en valeur les affiches, les couvertures de magazines, les photographies et les œuvres d'art décoratif qu'il avait exécutées lui-même, commanditées ou encore admirées. Tout cela était fixé aux murs par des punaises, de sorte qu'il ressemblait à une divinité grassouillette enchâssée dans un vitrail ou une niche en mosaïque. Il donna à Hawes une brève poignée de main, croisa ses doigts boudinés sur sa poitrine, se renversa dans son fauteuil pivotant et dit :

— Accouchez.

— Je voudrais tout savoir sur l'incendie d'hier soir.

— J'ai vu les flammes un peu après onze heures. J'ai appelé les pompiers, qui sont arrivés tout de suite. (Aronowitz haussa les épaules.) C'est tout.

— Vous aviez entendu quelque chose avant ?

— Comme quoi ?

— Des bruits inhabituels dehors ? Un chien qui aboie, une voiture qui passe, une poubelle qu'on renverse, du verre qui se brise ? Quelque chose qui sorte de l'ordinaire ?

— Attendez que je réfléchisse, dit Aronowitz. Il y a toujours des chiens qui aboient, dans le quartier, donc ça ne serait pas quelque chose qui sort de l'ordinaire. Dans ce quartier-là, tout le monde a un chien. Je déteste les chiens. Sales bêtes, qui vous mordent les fesses sans la moindre raison.

— J'en déduis que vous n'avez pas de chien.

— Je ne voudrais même pas d'un chien qui saurait parler six langues et lire et écrire le sanscrit. Je déteste les chiens. Grimm non plus n'a pas de chien.

— Bon, mais est-ce qu'il y avait des chiens qui aboyaient hier soir ?

— Il y a toujours des chiens qui aboient, dit Aronowitz. Pas moyen qu'ils la ferment, ces sales bêtes. Il y en a un qui se met à aboyer après un papillon de nuit, et sans crier gare un autre lui répond de l'autre côté de la colline, et un troisième cabot se met de la partie, et ils aboient toute la nuit sans raison. C'est un miracle que quelqu'un arrive à dormir, par ici. Quand je pense que c'est censé être un quartier privilégié ! S'il ne tenait qu'à moi, j'empoisonnerais tous les chiens des Etats-Unis d'Amérique. Je les ferais empailler et monter sur roulettes, et tous les amoureux des chiens pourraient s'acheter un chien empaillé, le promener partout, et il n'aboierait pas toute la nuit. Bon sang, je déteste les chiens !

— Est-ce que... euh... vous avez entendu quelque chose, à part ces chiens qui aboyaient, hier soir ?

— Est-ce qu'on peut entendre quelque chose avec tous ces cabots qui hurlent ? demanda Aronowitz.

Il commençait à s'échauffer.

Hawes songea qu'il valait mieux changer de sujet avant qu'Aronowitz se mette à écumer.

— Essayons de reconstruire un emploi du temps, d'accord ? Ça nous aidera peut-être à y voir plus clair.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, par exemple, à quelle heure êtes-vous rentré chez vous hier soir ?

- Six heures et demie, dit Aronowitz.
- Est-ce que vous êtes passé devant chez Grimm ?
- Bien sûr. C'est juste à côté, je passe devant chez lui tous les jours.
- Tout avait l'air normal à ce moment-là ?
- Tout avait l'air normal.
- Personne qui rôdait dans le coin, par exemple ?
- Personne. Ah ! attendez une seconde, le jardinier arrosait la pelouse des Franklin, de l'autre côté de la rue. Mais c'est leur jardinier habituel, il vient trois ou quatre fois par semaine. Ce n'est pas ce que j'appellerais rôder, n'est-ce pas ? Vous devriez voir le chien qu'ils ont, ceux-là, un grand danois qui bondit dans leur allée comme un lion, il pourrait vous arracher la gorge d'une bouchée. Mon Dieu, quel monstre !
- Et qu'est-ce que vous avez fait ensuite ? Après être rentré chez vous ?
- Je me suis changé, et j'ai bu deux cocktails avant le dîner.
- Est-ce que vous êtes marié, Mr Aronowitz ?
- Depuis quatorze ans avec la même femme. Elle déteste les chiens, elle aussi.
- Et elle, est-ce qu'elle a entendu quelque chose d'inhabituel, hier soir ?
- Non. Du moins, elle ne m'en a rien dit.
- Bon, vous avez dîné à... quelle heure ?
- Vers sept heures et demie, huit heures.
- Et ensuite ?
- Nous sommes sortis sur la terrasse, nous avons pris un brandy en écoutant de la musique.
- Jusqu'à quelle heure ?
- Dix heures.
- Pas de bruits bizarres dehors ?
- Aucun.
- Qu'est-ce que vous avez fait ensuite ?
- Eh bien... dit Aronowitz en haussant les épaules.
- Oui ?
- Eh bien... C'est assez délicat. (Il hésita, baissa les yeux sur ses mains croisées et dit d'un ton timide :) Nous avons fait l'amour.
- Bon, dit Hawes.
- Nous n'avons rien entendu pendant que nous faisions l'amour, dit

Aronowitz.

— Bon.

— Après, nous sommes montés. Je me préparais à me coucher, quand j'ai jeté par hasard un coup d'œil par la fenêtre. Les lumières étaient encore allumées chez Grimm et la maison était en flammes.

— En d'autres termes, entre le moment où vous êtes rentré chez vous et celui où vous êtes monté vous coucher, il ne s'est rien passé d'inhabituel.

— Eh bien, si, dit Aronowitz.

— Quoi ? dit Hawes en se penchant en avant.

— Nous avons fait l'amour sur la terrasse. C'est inhabituel. D'habitude, nous faisons ça en haut, dans la chambre.

— Oui, mais à part ça...

— Rien.

— Mr Aronowitz, est-ce que par hasard vous aviez jeté un coup d'œil à la maison de Grimm avant de remarquer l'incendie ?

— Je suppose. Nous étions sur la terrasse, et la terrasse est en face de la maison de Grimm, alors j'imagine que nous l'avons regardée de temps en temps. Pourquoi ?

— C'était après le dîner, je ne me trompe pas ? Vous êtes restés sur la terrasse jusque vers dix heures...

— Eh bien, encore plus tard. Nous avons écouté de la musique jusqu'à dix heures, mais après...

— Oui, je comprends. Ce que j'essaie de savoir, c'est s'il y avait de la lumière chez Grimm ?

— De la lumière ? Vous voulez dire...

— À un moment quelconque de la soirée, avez-vous remarqué de la lumière chez Grimm ?

— Eh bien... non. Je crois que non. Je crois que la maison était dans l'obscurité.

— Mais quand vous avez remarqué le feu, les lumières étaient allumées

— Oui, dit Aronowitz en fronçant les sourcils.

— Merci, dit Hawes.

— Je ne comprends pas, dit Aronowitz. Pourquoi est-ce que quelqu'un allumerait les lumières s'il s'apprête à mettre le feu ?

À part les cas de pyromanie, dans lesquels les coupables agissent sans mobile apparent, il y a quantité de bonnes raisons d'allumer un incendie, et tous les flics du monde les connaissent par cœur.

Parker avait enquêté sur le compte des concurrents de Grimm dans le commerce très couru des objets en bois, et il avait exprimé l'opinion qu'aucun n'avait de motif suffisant pour commettre un crime aussi grave que l'incendie volontaire. Pourtant, même si Carella avait respecté le jugement de Parker (ce qui n'était pas le cas), il n'aurait pas été disposé à accepter un acquittement aussi radical. La concurrence était peut-être le mobile numéro un de l'incendie volontaire, et Carella n'avait pas l'intention de rayer les concurrents de Grimm de la liste des suspects avant d'avoir mené sa propre enquête. Il n'était pas non plus disposé à écarter la fraude à l'assurance (Premier comique : « Salut, Sam, il paraît qu'il y a eu un grand incendie à ton entrepôt hier soir. » Second comique : « Chut, c'est demain soir ! ») ou la destruction volontaire des livres et des dossiers, même si Parker paraissait convaincu de l'innocence de Grimm. Quant à l'extorsion de fonds, l'intimidation et la vengeance, ces possibilités dépendraient aussi de ce qu'on apprendrait sur Mr Roger Grimm. Pour ce que Carella en savait, Grimm aurait aussi bien pu fricoter avec toutes sortes de truands qui auraient fini par décider de le mettre sur le gril.

Et il existait peut-être aussi une douzaine de personnes que Grimm avait arnaquées dans le passé, et dont chacune pouvait être susceptible de mettre le feu à sa maison, à son entrepôt, et jusqu'à son chapeau de paille. Carella verrait ça plus tard.

Le dernier mobile à envisager était que quelqu'un ait mis le feu à l'entrepôt dans le but de dissimuler un autre méfait. (Vous avez laissé des traces de pince-monseigneur sur la fenêtre ou des empreintes digitales partout sur le coffre-fort ? Où est le problème ? Contentez-vous de mettre le feu à la baraque en sortant.) Raisonnement curieux, il faut bien le dire, puisque le cambriolage avec effraction est passible d'une peine allant de dix à trente ans, tandis que l'incendie volontaire encourt selon les cas des peines de quarante, vingt-cinq et quinze ans – mais qui peut sonder les méandres tortueux d'un esprit criminel ? Et, bien qu'un incendie eût sans doute réussi à effacer toute trace de vol,

il était fort improbable qu'on ait dérobé un nombre indéterminé d'animaux en bois, puis qu'on soit allé mettre le feu au reste du stock pour dissimuler un larcin aussi insignifiant. En outre, si quelqu'un avait bel et bien commis un vol à l'entrepôt, puis mis le feu pour dissimuler le vol, il était ridicule de penser qu'il avait ensuite brûlé la maison de Grimm pour couvrir le délit initial. Une ruse aussi compliquée n'est bonne que pour les bandes dessinées.

Ce qui laissait la pyromanie.

Quand Carella avait entendu parler de l'incendie de l'entrepôt, il avait pensé qu'il avait peut-être été allumé par un incendiaire, en dépit du fait que les deux gardiens de nuit avaient été drogués – les pyromanes vont rarement jusque-là. Mais à l'instant où il avait appris le second incendie, Carella avait su avec certitude qu'ils n'avaient pas affaire à un dingue. De tous les pyromanes qu'il avait jamais rencontrés, il n'en avait jamais connu un seul qui ait un véritable mobile pour allumer un feu. La plupart l'avaient fait pour le plaisir, un plaisir – pas exclusivement mais souvent – à composante sexuelle. Ils aimaient regarder les flammes, ils aimaient entendre les voitures de pompiers, ils aimaient l'excitation des foules, ils aimaient le tumulte et l'agitation. Leur âge s'échelonnait de dix à cent dix ans, c'étaient en général des solitaires, hommes ou femmes, intellectuels ou simples d'esprit, patrons ou femmes de ménage. Deux des pyromanes qu'il avait arrêtés étaient des alcooliques de sexe masculin. Un autre, une femme enceinte hystérique. Une autre encore avait déclaré avoir allumé un incendie parce qu'elle souffrait de règles douloureuses. Tous avaient choisi le lieu de leurs exploits au hasard, d'ordinaire parce que le bâtiment avait l'air « sûr » – vide, abandonné, ou dans un quartier désert à l'écart des patrouilles de la police.

La plupart des pyromanes étaient des gens très tristes. Tout au long de sa carrière de flic, Carella n'avait connu qu'un seul pyromane joyeux, et il se disait que celui-là ne pouvait en aucun cas être catalogué comme tel. En fait, c'était un homme que Carella avait bouclé pour attaque à main armée. À sa sortie de Castlevue, il avait appelé Carella au 87^e District pour lui dire de venir chez lui tout de suite, sans arme, sinon il allait mettre le feu à son propre petit frère. Le petit frère en question avait en fait trente-six ans, et avait séjourné régulièrement en prison depuis ses quinze ans. Le faire griller, s'il mettait cette menace à exécution, n'aurait vraiment pas fait grand tort à ce bon vieux 87^e. Si bien que Carella avait répondu à son vieil ami de Castlevue de mettre le feu à son petit frère et avait raccroché. Naturellement, l'homme n'en avait rien fait. Mais il y avait beaucoup de dingues dans la ville pour laquelle Carella travaillait, et ils n'étaient pas tous dans la police, et il était sûr qu'aucun n'avait mis le feu chez Grimm.

L'entrepôt de Grimm se situait au coin de Clinton Street et de L Avenue, et donnait sur les quais de la Harb. C'était un bâtiment à quatre étages, en brique rouge, entouré d'une grille fermée au cadenas. Quand Carella arriva dans sa Chevrolet, un homme d'une soixantaine d'années en uniforme de gardien, un pistolet à la ceinture, était assis derrière le portail d'entrée. Lorsque Carella lui eut montré son insigne, l'homme prit une clé au trousseau suspendu à sa ceinture et lui ouvrit le portail.

— Vous êtes du 87^e District ? demanda-t-il.

— Oui, dit Carella.

— Parce qu'ils sont déjà venus, vous savez.

— Oui, je le sais, dit Carella. Je suis l'inspecteur Carella, et vous ?

— Frank Reardon.

— Est-ce que vous connaissez les hommes qui étaient de garde le soir de l'incendie, Mr Reardon ?

— Ouais. Jim Lockhart et Lenny Barnes. Je les connais.

— Est-ce que vous les avez vus depuis ?

— Je les vois tous les soirs. Ils me relèvent tous les soirs à huit heures tapantes.

— Ils vous ont raconté ce qui s'est passé ?

— Seulement que quelqu'un les avait drogués. Qu'est-ce que vous voulez voir d'abord, inspecteur ?

— Le sous-sol.

Reardon referma le portail derrière eux, puis fit traverser à Carella une cour pavée jusqu'à une porte coupe-feu en métal, sur le côté de l'entrepôt. Il ouvrit cette porte à l'aide d'une clé de son trousseau, et ils entrèrent. Après la lumière aveuglante du soleil, le petit couloir dans lequel ils pénétrèrent semblait beaucoup plus sombre qu'il ne l'était en réalité. Carella suivit Reardon, qui lui fit descendre un escalier obscur qui se terminait abruptement dans une cave encore inondée à cause de la rupture de la colonne montante. Une demi-douzaine de rats noyés flottaient près de la chaudière. La canalisation crevée était un de ces énormes tuyaux en fonte, quasiment indestructibles. Il parut évident à Carella que l'incendiaire y avait posé une charge explosive. Tout comme il lui parut évident qu'il n'avait pu allumer le feu dans le sous-sol, vu que les feux prennent mal sous l'eau.

— Vous voulez piquer une tête ? demanda Reardon avec un gloussement inopiné.

— Allons jeter un coup d'œil en haut, d'accord ?

— Il n'y a rien à voir là-haut, dit Reardon. Le feu a fait du bon

boulot.

En effet, le feu avait fait du bon boulot, et il n'était pas difficile de comprendre que cinq cent mille dollars de lapins, chiots et chatons en bois avaient fourni un aliment de choix à un feu de proportions gigantesques. La boue qu'ils piétinaient était un mélange de cendres imbibées d'eau et de charbon de bois, où l'on reconnaissait ça et là une tête, une queue ou une patte. Les caisses étaient sans doute empilées sur des tables métalliques, dont les pompiers avaient écarté ou rejeté les restes disloqués et tordus dans leurs efforts pour éteindre les flammes. Des lampes à abat-jour de métal, dont les ampoules avaient éclaté sous la chaleur, pendaient du plafond à intervalles réguliers. L'une de ces lampes attira l'attention de Carella car un bout de fil électrique calciné pendillait à la place de l'ampoule éclatée. Il approcha une table et y grimpa. Le bout de fil était une rallonge terminée par une prise pouvant se visser à la place de l'ampoule. Le fil en question avait brûlé, mais on pouvait raisonnablement supposer qu'à l'origine il devait être assez long pour atteindre l'une des tables.

Carella fronça les sourcils.

Il fronça les sourcils parce que Andy Parker était censé être un flic, et que les flics sont censés savoir que la plupart des incendies criminels ne s'allument pas avec des allumettes ; étant donné que le principe même de l'incendie criminel est d'être loin quand tout s'embrase, la mise à feu sur place est peu pratique et dangereuse. Parker avait prétendu avoir recherché avec soin toute trace de mèche, fusible, dispositifs mécaniques, produits chimiques – de tout ce qui aurait pu produire une mise à feu à retardement. Mais il n'avait pas remarqué cette rallonge qui pendait, et Carella ne pouvait qu'en conclure que Parker était trop absorbé par ses vacances pour repérer ce qui était un dispositif de mise à feu primitif mais fort efficace. Carella avait enquêté sur trop d'incendies, dans le passé (et il était sûr que c'était aussi le cas de Parker), qu'on avait provoqués en enveloppant une ampoule dans de la laine, de la rayonne ou de la mousseline, avant de la suspendre au-dessus d'un matériau hautement inflammable, comme de la pellicule de film, du coton ou de simples copeaux de bois.

Reardon à ses côtés, Carella, les sourcils toujours froncés, se dirigea vers l'interrupteur, à l'autre bout de la salle, près de la porte d'entrée. Le bouton était sur la position « allumé ». Ce qui voulait dire que l'incendiaire, travaillant dans l'obscurité avec une lampe de poche, avait pu visser sa rallonge dans la douille, suspendre une ampoule au-dessus d'une source de combustible préparée à cet effet, regagner la porte, allumer la lumière et quitter les lieux, certain qu'un beau feu d'artifice éclaterait à bref délai.

— Quelqu'un s'est occupé de cet interrupteur ? demanda-t-il à Reardon.

— Comment ?

— Est-ce qu'un des techniciens du labo a recherché les empreintes sur cet interrupteur ?

— Pff, je sais pas, dit Reardon. Pourquoi ?

Carella fouilla dans la poche intérieure de son veston et en extirpa une liasse d'étiquettes pour pièces à conviction. De sa poche latérale, et tout en se disant qu'un flic en service est une vraie quincaillerie ambulante, il sortit un petit rouleau de ruban adhésif. Il tira une étiquette de sous l'élastique qui retenait la liasse et la colla au-dessus et au-dessous de l'interrupteur de manière à le protéger.

— Quelqu'un viendra plus tard, dit-il à Reardon. Laissez ça exactement tel quel.

— D'accord, dit Reardon.

Il avait l'air perplexe.

— Ça vous ennuie si je me sers du téléphone ?

— Sur le mur à l'extérieur, dit Reardon. Près de la pendule.

Carella sortit dans le couloir. Les noms et les numéros de téléphone des collègues de Reardon, Lockhart et Barnes, étaient inscrits au crayon sur le mur, près de l'appareil. Carella appela le laboratoire de la police, sur High Street, dans le centre, et tomba sur un assistant du nom de Jeff Warren, auquel il fit part de ses hypothèses et demanda qu'on envoie quelqu'un à l'entrepôt s'occuper de l'interrupteur.

Warren lui répondit qu'ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans une pile de linge sale provenant de l'appartement d'un assassin présumé, en quête de marques de blanchisserie et de teinturerie, et qu'il doutait que quelqu'un puisse y aller avant le lendemain matin. Carella le pria de faire de son mieux, raccrocha et chercha une autre pièce de dix cents dans sa poche. Comme il n'y trouva que trois pièces de vingt-cinq cents, il demanda à Reardon s'il avait de la monnaie. Reardon lui donna deux pièces de dix cents et une de cinq, et Carella appela le numéro de Lockhart qui était griffonné sur le mur.

Lockhart répondit d'une voix endormie. Carella se souvint un peu tard qu'il avait affaire à un gardien de nuit et s'excusa aussitôt de l'avoir réveillé. Lockhart répondit qu'il ne dormait pas et demanda à Carella ce qu'il voulait. Carella lui dit qu'il enquêtait sur l'incendie de Grimm et qu'il aimerait leur parler, à lui et à Barnes, s'ils pouvaient se rencontrer tous les trois dans le courant de l'après-midi. Ils convinrent de se retrouver à trois heures, et Lockhart promit d'appeler Barnes pour le prévenir. Carella le remercia et raccrocha. Reardon était

toujours à côté de lui.

— Oui ? dit Carella.

— Ils ne pourront rien vous dire, dit Reardon. L'autre flic les a déjà interrogés.

— Vous avez une idée de ce qu'ils ont dit ?

— Moi ? Comment est-ce que je le saurais ?

— Je croyais que vous étiez amis.

— Eh bien, ils me relèvent tous les soirs, mais ça va pas plus loin.

— Combien est-ce que vous êtes ? demanda Carella. Trois équipes ?

— Seulement deux, dit Reardon. De huit heures du matin à huit heures du soir, et vice versa.

— Ça fait long, dit Carella.

Reardon haussa les épaules.

— C'est pas un travail difficile, dit-il. Et la plupart du temps, il se passe rien.

Carella s'offrit un long déjeuner tranquille dans un restaurant français de Meredith Street, regrettant que sa femme ne fût pas là pour partager ce repas avec lui. Il n'y a peut-être pas d'occupation plus solitaire que de prendre un repas français tout seul, à moins que ce ne soit de prendre seul un repas chinois, mais les Chinois sont des experts en matière de torture. Lorsqu'il était confronté à la tension de tous les instants de son travail de policier, il était rare que Carella se languisse de Teddy, mais de temps à autre, quand la pression se relâchait, ne serait-ce qu'un peu, il regrettait qu'elle ne soit pas là pour lui parler.

À l'inverse de l'opinion de certains archétypes de mâles, qui supposaient qu'être marié à une superbe sourde-muette assurait un silence soumis pendant toute une vie, Teddy était la femme la plus bavarde que Carella connaissait. Elle parlait avec le visage, elle parlait avec les mains, elle parlait avec les yeux, elle « parlait » même quand c'était lui qui parlait, car quand il parlait, ses lèvres à elle reproduisaient machinalement les mots que ses lèvres à lui formaient tandis qu'elle les regardait pour lire les mots. Ensemble, ils parlaient de tout et de rien. Il soupçonnait que le jour où ils cesseraient de se parler serait le jour où ils cesseraient de s'aimer. Même leurs disputes (et sa colère déchaînée et silencieuse était effrayante à voir, ces yeux qui lançaient des éclairs, ces doigts qui lançaient des étincelles de fureur brûlante) étaient une forme de conversation, et il les chérissait comme il chérissait Teddy elle-même. Il mangea son magret de canard en silence, seul, puis se rendit Stiller Avenue pour son rendez-vous de trois heures avec Lockhart et Barnes.

Clearview, à Calm's Point, était un quartier de la ville qualifié au choix d'« hétérogène », de « fragmenté », ou de « prolétarisé », selon la personne. Carella le vit exactement tel qu'il était : un ramassis de taudis dans lequel Blancs, Noirs et Portoricains vivaient les uns sur les autres dans une misère abjecte. Peut-être Mr Agnew, qui, pour avoir vu un quartier défavorisé, semblait les avoir tous vus, n'avait-il jamais eu à travailler dans l'un d'eux. Travailler dans un grand nombre de divers quartiers défavorisés était le lot quotidien de Carella, et comme il n'était ni laitier, ni facteur, ni vendeur de bibles, mais officier de police, son boulot s'en trouvait parfois légèrement compliqué. S'il y a une chose que les habitants des quartiers défavorisés détectent immédiatement, c'est l'odeur d'un flic. Les miséreux n'aiment pas les flics. Etant flic (et naturellement sur la défensive quant aux jugements portés sur un homme selon qu'il arbore ou non un insigne de policier), Carella ne reconnaissait pas moins que les miséreux, qu'ils soient truands ou honnêtes gens, avaient de très bonnes raisons de regarder la loi d'un œil sceptique et soupçonneux.

La plupart des flics que Carella connaissait s'abstenaient de toute discrimination. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'avaient pas de préjugés. En fait, ils se montraient parfois démocrates à l'excès quand il s'agissait de déterminer avec précision quel citoyen avait été en possession d'un sachet d'héroïne qui gisait sur le sol couvert de sciure. Si vous étiez un miséreux noir ou basané, et qu'un flic blanc entraît dans la boîte, il y avait six chances contre cinq qu'il soupçonne tous ceux qui ne sont pas blancs d'usage de stupéfiants, et il ne vous restait plus qu'à prier Dieu qu'aucun drogué du voisinage (de n'importe quelle couleur) ne prenne peur et ne se débarrasse de sa came à vos pieds. Et vous réalisiez que, Dieu me pardonne, vous pouviez bien présenter une certaine ressemblance avec un homme qui avait dévalisé un magasin de spiritueux ou violenté une vieille dame dans le parc (car les flics blancs ont parfois du mal à faire la différence entre un Noir ou un Portoricain et un autre) et vous retrouver au bon vieux poste en train de vous faire énoncer vos droits et de subir un interrogatoire serré qui ferait craquer Jésus-Christ en personne.

S'il se trouvait que vous étiez blanc, vous étiez dans une situation pire encore. Dans la ville au service de laquelle Carella travaillait, la plupart des flics étaient blancs. Ils éprouaient naturellement du ressentiment envers tous les criminels (et les habitants des bas quartiers étaient fréquemment assimilés aux criminels), mais ils éprouaient un ressentiment particulier envers les criminels blancs, dont on attendait autre chose que de s'amuser à compliquer la vie d'un flic blanc. Pour un miséreux, la meilleure chose à faire à l'approche d'un flic était de décamper en vitesse. Et c'est exactement ce que tous les clients du bar firent à l'instant où Carella fit son entrée.

Cela ne le surprit pas ; c'était déjà arrivé trop souvent. Mais cela lui laissa un certain sentiment de lassitude, de résignation, de colère, d'apitoiement et de tristesse. En bref, il se sentit humain – comme les miséreux qui avaient fui à son approche.

Un homme blanc et un homme noir étaient assis ensemble à une table, près du juke-box. À l'exception du barman et d'une putain en short (qui n'avait pas l'air de craindre une arrestation, sans doute parce que son maquereau avait un arrangement avec l'agent du quartier), ils étaient les deux seules personnes à n'avoir pas sur-le-champ vidé leur verre et quitté les lieux. Carella en conclut qu'il s'agissait de Lockhart et de Barnes. Il alla jusqu'à leur table, se présenta et leur offrit une tournée. Hormis leur couleur de peau, Lockhart et Barnes se ressemblaient sur presque tous les points. Ils avaient tous deux dans les soixante-dix ans, ils commençaient tous deux à se dégarnir, ils avaient tous deux le nez couperosé et les yeux chassieux du buveur invétéré, ils avaient tous deux des mains calleuses, ils avaient tous deux le visage sillonné de rides profondes et marqué de façon indélébile par la défaite, stigmates éternels d'une vie de misère noire et de travail servile. Carella leur dit qu'il enquêtait sur l'affaire Grimm et qu'il désirait savoir tout ce qu'ils se rappelaient du soir de l'incendie. Lockhart, le Blanc, regarda Barnes.

— Oui ? dit Carella.

— Ben, y a pas grand-chose à dire, dit Lockhart.

— Rien à dire du tout, en fait, dit Barnes.

— À ce qu'on m'a dit, vous avez été drogués tous les deux.

— C'est la vérité vraie, dit Lockhart.

— C'est la vérité vraie, dit Barnes.

— Si vous m'en parliez un peu ?

— Ben, y a pas grand-chose à dire, répéta Lockhart.

— Rien à dire du tout, en fait, dit Barnes.

— On est tombés dans les pommes, c'est tout.

— C'était à quelle heure ?

— À vue de nez, un peu après dix heures. Pas vrai, Lenny ?

— C'est ça.

— Et vous avez tous les deux pris votre travail à huit heures, c'est bien ça ?

— Huit heures pétantes. On essaie toujours de relever Frank à l'heure, dit Lockhart. La journée est déjà assez longue comme ça sans avoir en plus à attendre la relève.

— Quelqu'un est venu à l'entrepôt entre huit heures et dix heures ?

- Pas un chat, dit Barnes.
- Même pas un vendeur de sandwiches, rien de ce genre ?
- Rien, dit Lockhart. On fait notre café nous-mêmes. On a un petit réchaud dans la pièce à côté de la porte d'entrée. Pas loin du téléphone mural.
- Et est-ce que vous avez fait du café, mercredi dernier ?
- Oui.
- Qui s'en est occupé ?
- Moi, dit Lockhart.
- C'était à quelle heure ?
- Ben, on en a pris un, ça devait être vers neuf heures. C'était pas autour de neuf heures, Lenny ?
- Ouais, il devait être vers neuf heures, dit Barnes en hochant la tête.
- Est-ce que vous en avez bu un autre aux alentours de dix heures ?
- Non, seulement celui-là, dit Lockhart.
- Seulement celui-là, dit Barnes.
- Et ensuite ?
- Ben, je suis ressorti, dit Lockhart, et Lenny est monté faire sa ronde. Ça prend une bonne heure de faire le tour de toute la baraque, vous savez. L'immeuble a quatre étages.
- Donc, vous avez pris un café vers neuf heures, et puis vous êtes partis chacun de votre côté, et vous ne vous êtes plus revus avant la fin de l'incendie. C'est à peu près ça ?
- Ben, on s'est revus avant, dit Barnes en jetant un regard à Lockhart.
- Quand ça ?
- Quand j'ai eu fini ma ronde, je suis descendu, et j'ai causé un brin avec Jim.
- C'était à quelle heure ?
- Ben, comme Jim l'a dit, ça prend à peu près une heure pour faire tout le tour du bâtiment, alors je crois qu'il devait être dix heures, peut-être un peu moins.
- Mais vous n'avez pas pris d'autre café à ce moment-là ?
- Non, non, dit Lockhart.
- Non, dit Barnes en secouant la tête.
- Qu'est-ce que vous avez pris ? demanda Carella.
- Rien, dit Lockhart.

- Rien, dit Barnes.
- Un petit whisky, peut-être ?
- Oh ! non, dit Lockhart.
- On n'a pas le droit de boire pendant le service, dit Barnes.
- Mais vous aimez bien boire un petit coup de temps en temps, non ?
- Oh ! bien sûr, dit Lockhart. Tout le monde aime bien boire un petit coup de temps en temps.
- Mais pas pendant le service.
- Non, jamais pendant le service.
- Eh bien, ça me paraît mystérieux, dit Carella. L'hydrate de chloral agit très vite, voyez-vous...
- Oui, c'est un mystère pour nous aussi, dit Lockhart.
- Ouais, dit Barnes.
- Si vous avez tous les deux perdu connaissance à dix heures...
- Ben, à dix heures ou un peu après.
- Est-ce que vous êtes bien sûrs de ne pas avoir pris un autre café ? Essayez de vous rappeler.
- Ben, peut-être que oui, dit Lockhart.
- Ouais, peut-être, dit Barnes.
- C'est facile d'oublier un deuxième café, dit Carella.
- Je crois qu'on a dû prendre un autre café. Qu'est-ce que tu en penses, Lenny ?
- Je crois, oui. Je crois que oui.
- Mais vous dites que personne n'est venu à l'entrepôt.
- C'est la vérité vraie.
- Alors, qui a mis le somnifère dans votre café ?
- Ben, on sait pas qui aurait pu le mettre, dit Lockhart.
- C'est ça, le mystère, dit Barnes.
- À moins que vous ne l'ayez fait vous-mêmes, dit Carella.
- Quoi ? dit Lockhart.
- Pourquoi on aurait fait ça ? dit Barnes.
- Peut-être que quelqu'un vous a payés pour le faire.
- Non, non, dit Lockhart.
- Personne nous a donné un sou, dit Barnes.
- Alors pourquoi l'avez-vous fait ?
- Ben, mais on l'a pas fait, dit Lockhart.

- C'est la vérité vraie, dit Barnes.
- Alors qui l'a fait ? demanda Carella. Qui d'autre aurait bien pu le faire ? Vous étiez seuls dans l'entrepôt, il a fallu que ce soit l'un de vous, ou les deux. Je ne vois pas d'autre explication, et vous ?
- Ben, non, à moins que...
- Oui ?
- Ben, ça aurait pu être autre chose. À part le café.
- Comme quoi ?
- Je sais pas, dit Lockhart en haussant les épaules.
- Il veut dire quelque chose qu'on se serait pas aperçu, dit Barnes.
- Quelque chose que vous auriez bu, c'est ça que vous voulez dire ?
- Ben, peut-être.
- Mais vous venez de me dire que vous n'aviez rien bu d'autre que ce café.
- On a pas le droit de boire pendant le service, dit Barnes.
- Personne ne suggère que vous vous soyez jamais saoulés pendant le service, dit Carella.
- Non, on s'est jamais saoulés, dit Lockhart.
- Mais vous buvez un petit coup de temps en temps, c'est ça ?
- Ben, il fait froid, la nuit, des fois.
- C'est juste histoire de se réchauffer, dit Barnes.
- Vous n'avez vraiment pas pris de deuxième café, n'est-ce pas ?
- Bon, non, dit Lockhart.
- Non, dit Barnes.
- Qu'est-ce que vous avez pris, alors ? Un petit whisky ?
- Ecoutez, on voudrait pas avoir d'ennuis, dit Lockhart.
- Mais est-ce que vous avez pris un whisky ? Oui ou non ?
- Oui, dit Lockhart.
- Oui, dit Barnes.
- Où avez-vous trouvé du whisky ?
- On en a une bouteille dans le petit placard, au-dessus du réchaud. Dans la petite pièce près du téléphone mural.
- Vous la rangez toujours au même endroit ?
- Oui.
- Qui d'autre sait que cette bouteille est là ?
- Lockhart regarda Barnes.
- Qui d'autre ? dit Carella. Est-ce que Frank Reardon sait où vous

rangez cette bouteille ?

— Oui, dit Lockhart. Frank sait où on la range.

— Oui, dit Barnes.

Rien n'est plus facile à résoudre qu'une affaire interne, et celle-ci en prenait tout bonnement l'allure. Frank Reardon, le gardien de jour, savait que les deux veilleurs de nuit étaient portés sur la bouteille, et il savait exactement où ils la rangeaient. Tout ce qu'il avait eu à faire était de droguer l'alcool et de laisser agir la nature. Comme l'un des gardiens travaillait dehors, quiconque les guettant pouvait savoir immédiatement quand le somnifère avait agi.

Carella retourna au pont de Calm's Point, à présent impatient de confronter Reardon avec les faits, de l'accuser d'avoir drogué la bouteille, et de découvrir la raison de son geste, et s'il était en cheville ou non avec quelqu'un d'autre. Il gara la Chevrolet le long du trottoir, devant l'entrepôt, et se dirigea d'un pas vif vers la grille. Le portail n'était pas fermé, la porte d'entrée du bâtiment non plus.

Frank Reardon gisait juste derrière cette porte, deux trous de balle en pleine figure.

Carella referma doucement la porte derrière lui et sortit son revolver. Il ne savait pas si le meurtrier de Reardon était toujours dans l'entrepôt. Deux fois dans sa vie de flic, il s'était fait blesser par balle, et les deux fois sans s'y attendre, une fois par un trafiquant de drogue dans Grover Park, et l'autre par quelqu'un qu'on ne connaissait que sous le nom du Sourdingue. Il n'avait pas particulièrement apprécié ces expériences, car se faire tirer dessus dans la réalité n'a pas grand-chose à voir avec se faire tirer dessus à la télévision ; l'état actuel de Reardon n'éveillait en lui aucun sentiment d'émulation. Il se figea sur place et tendit l'oreille.

Quelque part, un robinet gouttait.

Une mouche bourdonnait autour d'un des trous visqueux du visage de Reardon.

Dans la rue, un camion qui montait du fleuve rétrograda et peina à grimper la colline.

Carella écouta et attendit.

Trois minutes s'écoulèrent. Cinq.

Avec prudence, il enjamba le corps de Reardon, se plaqua contre le mur et se glissa insensiblement vers le téléphone. La porte de la petite pièce adjacente était entrouverte. Il distingua une plaque électrique sur une tablette, et un petit placard de cuisine au-dessus. Il ouvrit grande la porte et, faisant passer en premier la main qui tenait le revolver, il entra dans la pièce. Celle-ci était vide. Il retourna dans le couloir, enjamba de nouveau le corps de Reardon et jeta un coup d'œil dans l'entrepôt proprement dit. Cendres mouillées et charbon de bois, tables métalliques calcinées, lampes brisées pendant du plafond, rien d'autre. Toujours le revolver à la main, il retourna à la porte d'entrée et poussa le verrou du coude. Ignorant Reardon, il retourna dans le réduit où Lockhart et Barnes s'étaient préparé un café et versé un godet. Dans le petit placard, il trouva une bouteille de whisky bon marché. Il posa un instant son revolver, enroula un bout de son mouchoir autour du goulot, en plaça un coin autour du pas de vis et dévissa le bouchon. L'hydrate de chloral a une odeur légèrement parfumée et une saveur amère, mais tout ce qu'il sentit, ce furent les vapeurs de l'alcool, et il n'avait aucune envie de s'envoyer une rasade

du contenu de la bouteille. Il revissa le bouchon, remit son mouchoir dans sa poche et son .38 dans son étui. Il étiqueta la bouteille en vue de l'examen du labo et hésita à appeler Andy Parker pour lui suggérer que non seulement la cause probable de l'incendie lui avait échappé, mais encore qu'il avait négligé une bouteille qui contenait très certainement une quantité appréciable de CCl_3CH_0 . H_2O . Il ressortit dans le couloir.

Reardon gisait toujours par terre, et Reardon était toujours mort.

La première balle l'avait frappé à la joue droite, la seconde juste sous le nez, dans la lèvre supérieure. Le trou de la joue était petit et net, celui sous le nez un peu plus moche, car la balle avait arraché un morceau de la lèvre et emporté une partie de la gencive et des dents au passage. Carella ne connaissait aucun médecin légiste qui soit prêt à risquer sa réputation en estimant le calibre des balles d'après le diamètre des trous dans la peau ; des calibres différents font souvent des blessures de tailles quasiment similaires. Et la taille de la blessure à l'entrée n'indiquait pas non plus toujours la distance à laquelle le coup avait été tiré ; certaines blessures à bout portant d'armes de petit calibre ressemblaient en fait à s'y méprendre à des coups d'armes à longue portée. Mais il y avait des grains de poudre incrustés dans la joue de Reardon et autour de sa bouche, alors qu'il n'avait de brûlure nulle part. Carella en déduisit qu'il s'était fait tuer d'assez près, mais d'assez loin pour ne pas être brûlé.

Sa supposition initiale était que Reardon avait ouvert la porte à son meurtrier et s'était fait surprendre par un tir rapide et mortel. Mais cela n'expliquait pas le portail ouvert. Quand Carella avait visité l'entrepôt, quelques heures plus tôt, il était fermé au cadenas, et Reardon l'avait ouvert de l'intérieur avec une clé du trousseau qu'il portait à la ceinture. Il avait verrouillé le portail derrière eux avant de montrer l'entrepôt à Carella et, une fois la visite terminée, il était retourné avec lui à la grille, l'avait ouverte, avait laissé Carella ressortir et avait refermé tout de suite derrière lui. Alors comment le meurtrier avait-il franchi la grille ? Il n'aurait pas pris le risque de l'escalader en plein jour. La seule réponse était que Reardon l'avait fait entrer. Ce qui ne pouvait vouloir dire que deux choses : ou bien Reardon le connaissait et lui avait fait confiance, ou bien le meurtrier s'était présenté comme quelqu'un qui avait de solides arguments pour entrer.

Juste devant la porte d'entrée, Carella trouva deux douilles de cartouches de neuf millimètres, qu'il laissa exactement où elles étaient pour le moment. Il se dirigea vers le téléphone mural et appela le 87^e District. Il dit au lieutenant Byrnes qu'il avait quitté Frank Reardon à une heure de l'après-midi environ, et qu'en revenant à

l'entrepôt, moins de dix minutes plus tôt, il l'avait retrouvé mort. Le lieutenant conseilla à Carella de ne pas bouger avant l'arrivée des types de la Criminelle, du médecin légiste, des techniciens du labo et du photographe de la police, ce que Carella aurait fait de toute façon. Il demanda si Hawes était déjà revenu de Logan, et le lieutenant lui passa la salle des inspecteurs.

— Tu as trouvé quelque chose chez Grimm ? demanda Carella.

— Un simple détail qui pourrait avoir son importance, ou peut-être pas, dit Hawes. Il n'y avait aucune lumière allumée jusqu'à ce que l'incendie se déclare.

— Ça pourrait coller avec ce que j'ai trouvé ici.

— Tu crois que c'est le vieux truc de l'ampoule électrique ?

— Possible, dit Carella. J'ai aussi trouvé une bouteille qui contient peut-être de l'hydrate de chloral, ou peut-être pas, deux douilles de neuf millimètres...

— Ah ! Ah ! dit Hawes.

— Ouais. On a un meurtre, Cotton.

— Qui ?

— Frank Reardon, le gardien de jour de l'entrepôt.

— Une idée du mobile ?

— Sans doute pour le faire taire. Je suppose que c'est lui qui a drogué la bouteille des veilleurs de nuit. Fais-moi une faveur, prends quelques renseignements sur lui, tu veux ?

— D'accord. Quand est-ce que tu te repointes ici ?

— Le lieutenant est en train de mettre les services techniques au parfum, dit Carella. Tels que je les connais, j'en ai encore pour au moins une heure. Encore une chose que tu peux faire avant mon retour.

— Je t'écoute.

— Fais une petite enquête sur Roger Grimm aussi. Si c'était une affaire interne...

— Compris.

— À tout à l'heure. Il me reste deux ou trois petites choses à régler avant l'arrivée des autres.

— Prends ton temps. Ici, c'est le calme plat, pour le moment.

Quand Carella entra dans la salle des inspecteurs, à six heures moins le quart, ce n'était plus calme. Les inspecteurs Meyer et Brown étaient déjà arrivés pour relever l'équipe de base, et, dans un coin de la salle, ils étaient occupés à gueuler sur un jeune homme assis sur une chaise,

le poignet droit menotté au pied du bureau métallique. Hawes était assis à son bureau, indifférent à la bruyante confrontation qui se déroulait dans son dos. Quand Carella franchit le portillon, il leva les yeux.

— Je t'ai attendu, dit-il.

— Alors, tu veux un avocat, oui ou non ? cria Brown.

— Je ne sais pas, dit le jeune homme. Répétez-moi encore mes droits.

— Bon Dieu de merde ! explosa Brown.

— Ça m'a pris un peu plus longtemps que je ne croyais, dit Carella.

— Comme d'habitude, dit Hawes. Qui la Criminelle a-t-elle envoyé ? Monoghan et Monroe ?

— Ils sont en vacances. C'était deux nouveaux types, je ne les avais jamais vus. Qu'est-ce que tu as trouvé au Bureau de l'Identité judiciaire ?

Meyer Meyer s'approcha du bureau de Hawes en remontant son pantalon. C'était un homme solidement charpenté, aux yeux très bleus et au crâne dégarni, qu'il était en train d'éponger avec son mouchoir en s'asseyant sur le bord du bureau.

— On lui a expliqué ses droits quatre fois, dit-il. (Il leva la main droite, quatre doigts levés.) Quatre fois, bon sang, vous vous rendez compte ? Et il n'arrive toujours pas à se décider.

— Boucle-le, dit Hawes. Et ne lui énonce pas ses droits.

— Ouais, bien sûr, dit Meyer.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda Carella.

— Vol à l'étalage. La vitrine d'une joaillerie de Culver Avenue. On l'a pris avec six montres dans la poche.

— Alors pas de problème de droits. Vous l'avez pris en flagrant délit. Arrêtez-le et faites-le coffrer.

— Non, on veut lui poser quelques questions, dit Meyer.

— À quel propos ?

— Il se trimbalait avec deux doses d'héroïne. On voudrait savoir comment il se les est procurées.

— De la même manière que n'importe qui, dit Hawes. Auprès du dealer de son quartier.

— D'où est-ce que tu reviens, toi ? dit Meyer.

— De vacances, dit Hawes.

— C'est pour ça.

— C'est pour ça que quoi ?

— Que tu ne sais pas ce qui se passe.

— Je déteste les devinettes, dit Hawes. Tu veux me dire ce qui se passe, ou tu veux retourner expliquer ses droits à ce gosse ?

— Brown s'en charge, dit Meyer en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Pour la cinquième fois. Je ferais mieux d'aller voir s'il fait des progrès, poursuit-il avant de retourner auprès de Brown, qui expliquait avec patience l'arrêt Miranda-Escobedo au drogué, qui ne cessait de le regarder d'un air pénétré.

— Bon, qu'est-ce que tu as trouvé à l'Identité judiciaire ? demanda Carella à Hawes.

— Rien sur Reardon, blanc comme neige.

— Et sur Roger Grimm ?

— Il a eu une condamnation il y a six ans.

— Pour quoi ?

— Faux et usage de faux. À l'époque, il travaillait pour une société d'import-export, il a vendu pour près de cent mille dollars de faux titres d'actions avant de se faire prendre. On en a récupéré soixante-quinze mille, planqués dans une banque.

— Et le reste ?

— Il l'avait dépensé. Il s'était acheté une Cadillac et vivait la grande vie dans un hôtel de Jefferson Avenue, dans le centre.

— Il s'est fait condamner ?

— Bien sûr. Il a écopé de trois ans et deux mille dollars d'amende. Il a purgé un an et demi à Castlevue avant d'être mis en liberté sur parole... Attends, dit Hawes en consultant ses notes. Il y a eu quatre ans en juin.

— Et depuis ?

— Rien. L'honnêteté même.

— Sauf que tout à coup, il est victime de deux incendies.

— Ouais, eh bien, tout le monde peut être victime d'un incendie, Steve.

— Et tout le monde peut vendre des actions bidon.

— Alors, en partant de là, qu'est-ce qu'on fait ?

— J'ai obtenu l'adresse de Reardon grâce à son permis de conduire. J'aimerais aller chez lui demain matin pour voir ce qu'on peut y trouver.

— D'accord. Est-ce qu'on y va ensemble, ou quoi ?

— Quel jour on est demain ?

— Vendredi. Le 16.

— Vas-y tout seul, Cotton. Il me faudrait un mandat de perquisition avant samedi, et vu comment les tribunaux sont embouteillés, je pourrais bien y passer la journée.

— Qu'est-ce que tu prévois de faire ? Fouiller le bureau de Grimm ?

— Ouais, celui de Bailey Street, où il conserve ses livres. C'est logique comme étape suivante, tu ne crois pas ?

— Ça me paraît bon, dit Hawes.

— Alors rentrons à la maison.

— Temps partiel, aujourd'hui ? lança Meyer de là où Brown et lui étaient toujours en train d'expliquer Miranda-Escobedo au gamin.

— Alors, qu'est-ce que tu décides, fiston ? demanda Brown. Tu veux nous parler, oui ou non ?

Il se tenait à côté de la chaise sur laquelle le drogué était assis, en bras de chemise, les manches relevées sur des avant-bras puissants.

Noir imposant à côté duquel le gamin sur sa chaise, le poignet attaché au pied de la table, paraissait tout petit.

— Et si je vous dis pour l'héro ? dit le gamin. Est-ce que vous oublierez les montres ?

— Ecoute, fiston, dit Brown, tu nous demandes de passer un marché que seul le district attorney peut faire.

— Mais vous voulez savoir, pour ces doses, non ?

— Nous sommes modérément intéressés, dit Brown, si tu vois ce que je veux dire. On t'a pris en flagrant délit de cambriolage...

— Vous voulez dire de vol.

— Non, de cambriolage, dit Brown.

— Je croyais qu'un cambriolage, c'était quand on pénétrait dans un appartement pour le dévaliser.

— J'ai pas le temps de te donner un cours de droit pénal, fiston. Si tu veux qu'on ajoute le vol sur l'acte d'accusation, nous serons heureux de t'obliger. S'il y a aussi un viol ou un meurtre dont tu voudrais nous parler, nous serions tout simplement ravis de t'entendre. Mais ce que nous avons contre toi, c'est un cambriolage avec effraction, et c'est sous ce chef d'inculpation que nous allons te coffrer. Si c'est O.K. pour toi.

— O.K., bien, dit le gamin.

— Maintenant, si tu veux collaborer avec nous, dit Brown, et je ne suis pas en train de te faire des promesses parce que Miranda-Escobedo l'interdit explicitement... mais si tu veux collaborer avec nous et nous dire comme tu t'es procuré cette héroïne, eh bien, on pourra peut-être glisser un mot en ta faveur à l'oreille du district

attorney, mais je ne te fais aucune promesse.

Le gamin leva les yeux vers Brown. C'était un gamin maigrichon au long nez, aux yeux bleu pâle et aux joues creuses. Il portait une salopette et un polo rayé à manches courtes. Les cicatrices de ses piqûres s'alignaient sur toute la longueur de son bras, suivant les veines comme une colonne de fourmis en maraude.

— Qu'est-ce que tu décides ? demanda Brown. Tu nous fais perdre notre temps, là. Si tu veux nous parler, c'est maintenant ou jamais. En bas, le sergent est prêt à inscrire ton nom sur le registre.

— Eh bien, je ne vois pas quel mal il y aurait à vous parler, dit le gamin. Pourvu que...

— Oublie les « pourvu que », dit Meyer. Il vient de te dire qu'on ne pouvait pas te faire de promesses.

— Mais j'ai très bien compris, dit le gamin d'un ton offensé.

— Parfait, dit Meyer. Alors crache le morceau, tu veux ?

— Mais j'ai dit que j'allais vous parler.

— Bon, eh bien, vas-y, parle.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demanda le gamin.

— Et si on commençait par ton nom ? dit Brown.

— Samuel Rozsenstein.

— T'es juif ? s'enquit Meyer.

— Oui, dit le gamin, sur la défensive. Et alors ?

— Espèce de petit Couillon, dit Meyer, pourquoi est-ce que tu t'injectes ce poison dans le corps ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dit le gamin.

— Petit merdeux, dit Meyer en s'en allant.

— Bon, Sammy, dit Brown, comment est-ce que tu t'es procuré les doses qu'on a trouvées sur toi ?

— Si vous croyez que je vais vous donner le nom de mon fournisseur, autant arrêter tout de suite.

— Je ne t'ai pas demandé qui, je ne t'ai pas non plus demandé où, je t'ai demandé comment.

— Je ne vous suis pas, dit Sammy.

— Ecoute, Sammy, dit Brown, toi et moi, nous savons tous les deux qu'il y a quinze jours, il y a eu la plus grosse saisie de drogue qu'on ait jamais faite dans cette ville...

— Ah ! c'est ça ? dit Sammy.

— Quoi, ça ?

— C'est pour ça qu'elle est si dure à trouver ?

— Tu ne lis pas les journaux ? demanda Brown.

— Je n'ai pas le temps de lire les journaux. J'ai seulement remarqué que la marchandise était rare, c'est tout.

— Elle est rare parce que le 5^e District a démantelé un laboratoire clandestin et saisi deux cents kilos prêts à être coupés et emballés.

— Ça fait combien, ça ?

— Plus de quatre cents livres.

— Ouahouh ! dit Sammy. Quatre cents livres d'héro ! Mes provisions pour une année.

— Les tiennes et celles de tous les camés de la ville. Tu sais combien ça vaut quand elle est pure ?

— Combien ?

— Quarante-quatre millions de dollars.

— Avant qu'ils la coupent, hein ?

— C'est ça. Avant qu'ils la mettent sur le marché pour des gogos dans ton genre.

— J'ai pas demandé à devenir drogué, dit Sammy.

— Non ? Est-ce que quelqu'un t'y a forcé ?

— La société, dit Sammy.

— Foutaise, dit Brown. Dis-moi comment tu as eu ces deux doses.

— Je crois pas que j'aie encore envie de vous parler, dit Sammy.

— D'accord, alors on en a fini ? Meyer, le gamin est prêt à être embarqué.

— D'accord, dit Meyer en revenant.

— Je les avais mises de côté, dit soudain Sammy.

— Comment ça ?

— Ça fait presque trois ans que je me drogue. Je sais qu'il y a des hauts et des bas, et j'en garde toujours un peu dans un coin. C'était la fin, ces deux doses. Vous croyez que j'aurais cassé une vitrine de bijoutier si j'avais pas été au bout du rouleau ? Les prix s'envolent, c'est une vraie inflation galopante. Ecoutez, vous croyez pas que je sais très bien qu'on a une ou deux semaines difficiles ?

— Plutôt un ou deux mois difficiles, dit Meyer.

— Des mois ? dit Sammy avant de regarder les deux inspecteurs sans rien dire. Des mois ? répéta-t-il en clignant des yeux. C'est pas possible. Je veux dire... Qu'est-ce qu'on est censé faire si on peut pas... ? Je veux dire, qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Tu vas perdre tes habitudes, Sammy, dit Brown. En prison. À froid.

— De combien je vais écoper pour le cambriolage ? demanda Sammy.

Il parlait à présent à voix très basse ; il semblait vidé de toute énergie.

— Dix ans, dit Brown.

— Est-ce que c'est ton premier délit ? demanda Meyer.

— Ouais. D'habitude, je... d'habitude, je reçois de l'argent de mes parents, vous savez ? C'est-à-dire, assez pour tenir toute la semaine. J'ai pas besoin de voler, ils m'aident, vous savez ? Mais les prix sont tellement élevés, et la camelote tellement dégueulasse... C'est-à-dire qu'on paie le double pour moitié moins, c'est terrible, je vous assure. Je connais des types qui s'injectent vraiment n'importe quoi dans le bras. C'est pas beau à voir, je peux vous le dire.

— Quel âge as-tu, Sammy ? demanda Meyer.

— Moi ? J'aurai vingt ans le 6 septembre.

Meyer secoua la tête et s'éloigna. Brown ouvrit les menottes et fit sortir Sammy de la salle des inspecteurs, pour qu'il se fasse inculper de cambriolage avec effraction, en bas. Il ne leur avait rien appris de nouveau.

— Et maintenant ? dit Meyer à Carella. Maintenant, on le boucle pour ce cambriolage, il sera condamné, bien entendu, et à quoi est-ce qu'on a abouti ? On a envoyé un drogué de plus en prison. Autant mettre les diabétiques en prison. (Il secoua de nouveau la tête et dit, comme se parlant à lui-même :) Un brave petit juif.

L'appartement de Reardon se trouvait dans un immeuble de huit étages de J Avenue, en face d'un immense parc de stationnement à plusieurs niveaux. En ce vendredi matin, la Compagnie d'Electricité était en train de défoncer la rue pour accéder aux câbles souterrains, et, quand Hawes sonna chez le gardien, il y avait un bel embouteillage dans toute l'avenue. La loge se trouvait au rez-de-chaussée, au bout d'une étroite allée qui longeait l'immeuble sur son flanc gauche et même là, à l'écart de la rue, Hawes entendait le bégaiement pressant des marteaux-piqueurs, le concert impatient des avertisseurs, les protestations des conducteurs, les réparties furieuses des ouvriers. Il sonna de nouveau, incapable d'entendre quoi que ce soit avec tout ce tintamarre, et se demandant si la sonnette marchait.

La porte s'ouvrit tout d'un coup. La femme qui se tenait dans l'entrée sombre de l'appartement avait peut-être quarante-cinq ans, c'était une fausse blonde en combinaison rose crasseuse et mules assorties. Elle regarda Hawes de ses yeux verts, pâles et froids, fit tomber la cendre de sa cigarette et dit :

— Ouais ?

— Inspecteur Hawes, dit-il, 87^e District. Je cherche le concierge.

— Je suis sa femme, dit la femme. (Elle tira sur sa cigarette, exhala un nuage de fumée, regarda de nouveau Hawes et dit :) Ça vous ennuerait de me montrer votre insigne ?

Hawes sortit son portefeuille et l'ouvrit à l'endroit où son insigne était épinglé, en face de sa carte d'identité protégée par une plaque de mica.

— Est-ce que votre mari est là ? demanda-t-il.

— Il est en ville, à la quincaillerie, dit la femme. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'enquête sur un meurtre, dit Hawes. J'aimerais jeter un coup d'œil chez Frank Reardon.

— Il a tué quelqu'un ? demanda la femme.

— C'est le contraire.

— Pas étonnant, dit-elle d'un air entendu. Laissez-moi enfiler quelque chose et prendre la clé.

Elle rentra chez elle sans fermer la porte. Hawes attendit dehors, dans l'allée ombragée. La météo avait annoncé une température de trente-quatre degrés, un taux d'humidité de quatre-vingts pour cent et une pollution élevée. Dans la rue, les conducteurs cornaient et hurlaient, et les marteaux-piqueurs pétaradaient. Par la porte ouverte, Hawes vit la femme ôter sa combinaison par la tête. Elle était nue dessous, et l'éclair blanc de son corps passa et disparut dans la pénombre de l'appartement. Quand elle revint à la porte, elle s'était peignée, elle avait remis du rouge à lèvres et elle avait enfilé une petite robe verte et des sandales blanches.

— Prêt ? dit-elle.

Il la suivit dans la rue, dans la chaleur subitement aveuglante du jour, puis jusqu'à la porte de l'immeuble, et jusqu'au troisième étage. La femme ne disait rien. Les couloirs et les escaliers étaient impeccables et sentaient le désinfectant. Il était dix heures du matin, l'immeuble était silencieux. La femme s'arrêta devant l'appartement qui portait le numéro 34 en gros chiffres de laiton. En ouvrant la porte, elle demanda :

— Comment est-ce qu'il a été tué ?

— On lui a tiré dessus, dit Hawes.

— Pas étonnant, dit la femme en ouvrant pour le laisser entrer.

— Il vit seul ? demanda Hawes.

— Entièrement seul, dit la femme.

L'appartement comprenait trois pièces : une cuisine, un salon et une chambre. À part quelques assiettes sales dans l'évier et le lit fait à la hâte, l'appartement était propre et rangé. Hawes ouvrit les stores des deux fenêtres du salon, et le soleil entra à flots.

— Comment est-ce que vous vous appelez, déjà ? demanda la femme.

— Inspecteur Hawes.

— Moi, c'est Barbara Loomis.

L'ameublement du salon était sommaire et bon marché : un canapé, deux fauteuils, un lampadaire, un téléviseur. La reproduction d'une peinture à l'huile représentant un berger et son chien dans un paysage pastoral était accrochée au-dessus du canapé. Un cendrier avec quelques mégots de cigares se trouvait sur une table basse.

Barbara s'assit dans l'un des fauteuils et croisa les jambes.

— D'où est-ce que vient votre mèche blanche ? demanda-t-elle.

— J'ai reçu un coup de couteau du concierge d'un immeuble, dit Hawes.

— Vraiment ? dit Barbara, avant d'éclater de rire. Il ne faut pas faire

confiance aux concierges, dit-elle sans cesser de rire. Ni à leurs femmes, d'ailleurs, ajouta-t-elle en regardant Hawes.

— Est-ce que Reardon fumait le cigare ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas ce qu'il fumait, dit Barbara. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous avez des cheveux blancs.

— On a dû me raser pour soigner la blessure. Ils ont repoussé blancs.

— C'est mignon, dit Barbara.

Hawes quitta le salon pour entrer dans la chambre à coucher.

Barbara resta dans son fauteuil, en le surveillant par la porte ouverte. Il y avait un lit, une commode, une table de chevet avec une lampe, et une chaise avec une chemise sport à rayures posée sur le dossier. Dans la poche de la chemise, un paquet de Camel et une pochette d'allumettes publicitaire pour une école d'art. Le dessus-de-lit était en chenille blanche. Hawes le retira pour examiner les oreillers. L'un d'eux portait des taches de rouge à lèvres. Il gagna ce qu'il supposait être la porte du placard et l'ouvrit. Quatre complets, une veste sport et deux pantalons pendaient à la tringle en bois. Par terre, il y avait une paire de chaussures noires et une paire de chaussures marron. Une robe de chambre bleue pendait à la patère de la porte. Sur l'étagère, au-dessus de la penderie, il y avait une casquette bleue et un feutre gris. Hawes referma la porte et se dirigea vers la commode. En ouvrant le premier tiroir, il demanda :

— Depuis quand est-ce que Reardon vivait ici ?

— Il a emménagé il y a à peu près un an, dit Barbara.

— Quel genre de locataire était-il ?

— Tranquille, la plupart du temps. Il faisait monter une femme de temps en temps, mais qui est-ce que ça dérange ? Un homme a le droit de s'amuser un peu de temps en temps, vous ne croyez pas ?

Le premier tiroir renfermait des mouchoirs, des chaussettes, des cravates et une boîte à bonbons en métal ornée de fleurs peintes. Hawes souleva le couvercle. La boîte contenait six capotes anglaises, une copie de l'extrait de naissance de Reardon, son livret militaire de la marine des Etats-Unis et un livret de compte épargne d'une des plus grandes banques de la ville. Hawes ouvrit le livret d'épargne.

— Je peux pas dire que j'appréciais tellement la compagnie qu'il avait ces dernières semaines, dit Barbara.

— Quel genre de compagnie ? demanda Hawes.

— Des gens de couleur, dit Barbara.

Le livret d'épargne indiquait que Frank Reardon avait déposé cinq mille dollars sur son compte le 2 août, cinq jours avant l'incendie de

l'entrepôt. Ses dépôts précédents, le 15 juillet et le 24 juin, avaient été respectivement de quarante-deux et dix-sept dollars. Avant le dépôt de cinq mille, le solde était de trois cent soixante-seize dollars quarante-quatre. Hawes empocha le livret.

— Je n'ai rien contre les gens de couleur, reprit Barbara, tant qu'ils restent chez eux. Mais il y avait ces deux grands Noirs qui venaient chez lui et, la semaine dernière, cette traînée qui puait la cocotte. Il m'a fallu une semaine pour en chasser l'odeur du couloir. Si vous l'aviez vue ! Les cheveux jusqu'ici, des boucles d'oreilles jusque-là et une jupe aussi courte que ça. (Barbara releva sa jupe pour illustrer ses paroles.) Elle a passé deux nuits avec lui, elle attendait dehors, devant la porte, qu'il rentre du boulot.

— C'était quand ? demanda Hawes.

— La semaine dernière.

— Est-ce que vous vous rappelleriez le jour exact ?

— Lundi et mardi, je crois. Ouais, ces deux nuits-là.

— Est-ce que vous connaissez son nom ?

— Frank ne m'a pas présentée, dit Barbara. Je lui aurais dit d'aller traîner son cul de négresse chez elle, en banlieue.

— Et vous dites que deux autres Noirs sont venus ici ?

— Ouais. Mais pas en même temps, vous comprenez.

— Quand sont-ils venus ?

— La dernière semaine de juillet.

— Combien de fois sont-ils venus ?

— Deux ou trois fois.

— Vous dites qu'ils étaient combien ?

— Deux. Noirs comme du cirage. J'en ai bousculé un, une fois. Il m'a flanqué une de ces frousses !

— Comment ça ?

— Je parle de l'allure qu'il avait. Une armoire à glace, avec ces fringues que les Noirs trouvent tellement chics, vous voyez le genre, et une balafre sur tout le côté gauche de la figure. Il s'est amené dans une grosse Cadillac blanche. J'en ai parlé à mon mari, et il a dit que je ferais mieux de rester à la maison quand il y avait des gens comme ça dans le coin. Vous savez comment ils sont, ces gens de couleur, il n'y a rien qu'ils aiment mieux que de mettre la main sur une Blanche. Surtout une blonde, dit Barbara. D'ailleurs, ce n'est pas mon mari qui pourrait empêcher quelqu'un de faire ce qu'il voudrait. Il est toujours fourré à Bridge Street, dans le centre, à acheter de la quincaillerie et des bidules électriques chez les vendeurs en plein air qu'il y a là-bas.

Je pourrais bien me faire violer par une demi-douzaine de Noirs, il verrait même pas la différence.

— Est-ce que vous connaissiez le nom de ces deux hommes ? demanda Hawes.

— Non. Ça m'intéresse pas de connaître ces gens-là, merci bien. Il fait atrocement chaud ici, vous trouvez pas ?

— On a annoncé trente-quatre degrés, dit Hawes en ouvrant le deuxième tiroir de la commode.

— Dieu merci, j'ai l'air conditionné, en bas, dit Barbara. Dans la chambre seulement, mais c'est déjà ça.

Dans le second tiroir, il y avait une demi-douzaine de chemises, un cardigan, trois caleçons et deux maillots de corps. Un vibromasseur en plastique blanc en forme de pénis était enfoui sous le cardigan. Hawes referma le tiroir.

— Ce que je vais faire, dès qu'on en aura terminé ici, dit Barbara, c'est de descendre me servir une bière et m'enfermer dans la chambre, là où il y a l'air conditionné.

Hawes ouvrit le dernier tiroir de la coiffeuse. Il était vide. Il le referma et gagna la table de nuit, à la gauche du lit.

— Je ne vous vois plus, dit Barbara du salon, et j'aime bien vous regarder travailler.

Elle apparut soudain dans l'encadrement de la porte, les bras croisés à mi-corps, comme si elle se berçait les seins.

— Voilà qui est mieux, dit-elle.

Elle regarda Hawes ouvrir l'unique tiroir de la table de nuit. À l'intérieur, il y avait une lampe de poche, une cartouche de Camel à moitié vide, une boîte d'allumettes de cuisine et un carnet d'adresses.

— Mon mari... dit Barbara d'un ton hésitant.

Hawes ouvrit le carnet d'adresses, qu'il parcourut rapidement. Frank Reardon ne connaissait pas beaucoup de monde. Il y avait peut-être une douzaine de noms en tout, dispersés dans tout le carnet par ordre alphabétique. L'un d'eux était celui d'un homme qui habitait Diamondback, dans les quartiers excentrés. Il s'appelait Charles Harrod et il habitait 1512, Kruger Street. Cette adresse n'était intéressante que parce que Diamondback était le plus grand ghetto noir de la ville.

— Il sera sans doute dehors toute la journée, dit Barbara. Mon mari. Il va sans doute pas rentrer avant le dîner.

Hawes mit le carnet d'adresses dans sa poche avec le livret d'épargne et retraversa le salon pour entrer dans la cuisine. Une cuisinière, un frigidaire, une table en bois, un placard de cuisine au-

dessus de l'évier. Il inspecta rapidement le placard.

— C'est intenable, là-dedans, dit Barbara. J'ouvrirais bien les fenêtres, mais je sais pas si j'en ai le droit. Avec Frank qui est mort et tout ça, je veux dire.

— J'ai presque fini, dit Hawes.

— Vous, les hommes, je vous envie pas en été, dit Barbara, obligés de porter des complets et des cravates ! Moi, j'ai rien du tout sous ma petite robe, et malgré ça, j'étouffe.

Hawes referma les portes du placard, jeta un coup d'œil distraait dans le tiroir de la table puis se tourna vers Barbara qui le regardait, debout près du frigidaire.

— Eh bien, c'est tout, dit-il. Merci beaucoup.

— À votre service, dit-elle avant de sortir de l'appartement sans mot dire.

Elle attendit qu'il la rejoigne sur le palier, referma la porte de Reardon à clé et précéda Hawes dans l'escalier.

— Une bonne bière bien fraîche, ce serait l'idéal, maintenant, dit-elle.

Elle le regarda par-dessus son épaule, une main sur la rampe, et ajouta, presque timide :

— Ça vous dirait de me tenir compagnie ?

— Il faut que j'aille en banlieue, dit Hawes. Mais merci quand même.

— Il fait bien frais, dans ma chambre, dit Barbara. J'ai une bonne climatisation. Allez, dit-elle en souriant. Offrez-vous une pause. Une petite bière n'a jamais fait de mal à personne.

— Mince, j'aimerais bien, mais j'ai un travail fou !

— Bon, d'accord, dit-elle avant de descendre rapidement l'escalier. (Dehors, sur le trottoir, elle ajouta :) Si vous avez besoin d'autre chose, vous savez où me trouver.

— Encore merci, dit Hawes.

Elle parut sur le point de dire autre chose. Mais elle se contenta de lui adresser un petit signe de tête avant de reprendre l'allée jusqu'à son appartement, sa chambre climatisée et sa bière.

La police avait averti tous les habitants de la ville que des pommes spéciales pour les bouches d'incendie étaient disponibles dans chaque poste, et que n'importe quel groupement de citoyens pouvait en obtenir gratuitement, sur simple demande. L'idée sous-jacente à cette généreuse distribution était une bonne idée. L'été, les habitants des

bas quartiers de la ville ouvraient les bouches d'incendie à fond afin que leurs enfants, qui crevaient de chaud, puissent jouer dans le jet. C'était bien pour les enfants, mais mauvais pour les pompiers. L'ouverture des bouches d'incendie réduisait la pression de l'eau nécessaire pour combattre le feu, voyez-vous. Comme les pommes n'avaient besoin que de très peu d'eau pour bien marcher, elles paraissaient être une bonne solution de compromis.

Mais quel amusement y avait-il à obtenir l'une de ces pommes en toute légalité chez les flics, quand il était si simple de dévisser le bouchon avec une clé à molette, d'ouvrir la valve octogonale supérieure de la prise d'eau et de coincer le bout d'un cageot d'oranges contre le jet qui sortait en rugissant par l'ouverture, formant ainsi un jet d'eau spectaculaire en pleine ville ? S'il en résultait que les immeubles de l'autre bout de la rue brûlaient comme de l'amadou parce que les pompiers n'avaient pas assez de pression pour leurs lances d'incendie, eh bien, c'était le prix que les habitants des bas quartiers devaient payer pour leur distraction estivale préférée. De plus, la plupart des incendies de taudis se produisaient au cœur de l'hiver, à cause de mauvais radiateurs à bon marché ou d'installations électriques défectueuses.

Tout le long de Kruger Street, dont Hawes remontait la chaussée, les bouches d'incendie étaient ouvertes en grand. Les enfants noirs, garçons et filles, en maillot de bain, s'éclaboussaient dans les jets d'eau glacée, tandis que les adultes, assis sur les perrons et les escaliers de secours, les contemplaient avec envie tout en s'éventant. Il n'était que onze heures moins le quart du matin, mais la température avait déjà atteint trente degrés à l'ombre, et l'air était étouffant. Le 1512, Kruger Street était un bâtiment en brique rouge encadré d'un côté par le porche d'une église baptiste, de l'autre par une académie de billard. Trois jeunes gens vêtus du blouson en jean de leur bande se tenaient devant la vitrine peinte en vert du billard, occupés à observer les gosses qui s'ébattaient dans l'eau de la bouche d'incendie la plus proche. Ils regardèrent Hawes monter les trois marches du perron. Un gros homme noir en maillot de corps blanc était appuyé contre la rampe métallique. Il s'éventait d'une main avec un numéro d'*Ebony* ; de l'autre, il tenait une bouteille de Coca-Cola d'où sortaient deux pailles en accordéon. Ces trois membres d'une bande savaient que Hawes était flic. Le gros homme en maillot de corps aussi. On était dans un ghetto.

Hawes entra dans le vestibule et examina les boîtes aux lettres. Il y en avait douze alignées là. Huit avaient une serrure cassée. Une seule portait un nom dans l'espace prévu à cet effet, et ce nom n'était justement pas celui de Charles Harrod. Hawes ressortit sur le perron. Les trois petits voyous avaient disparu. Le gros homme regardait les

gosses jouer sous le jet d'eau.

— Bonjour, dit Hawes.

— 'jour, dit l'homme d'un ton bref.

Il prit les deux pailles entre ses lèvres et se mit à aspirer sans quitter les enfants des yeux.

— Je cherche un certain Charles Harrod...

— Connais pas, dit l'homme.

— Il paraît qu'il habite dans cet immeuble...

— Connais pas, répéta l'homme.

Il n'avait pas quitté des yeux les enfants qui jouaient près de la bouche d'incendie.

— Je me demandais si vous saviez quel appartement il habite.

L'homme se retourna et leva la tête vers Hawes.

— Je viens de vous dire que je le connais pas, dit-il.

— Vous savez où je peux trouver le gardien de l'immeuble ?

— Non, dit le gros homme.

— Merci beaucoup, dit Hawes en redescendant du perron sur le trottoir.

Il essuya du revers de la main la sueur qui perlait au-dessus de sa lèvre, puis entra dans l'académie de billard. Il y avait deux billards dans la salle, l'un inoccupé, l'autre autour duquel jouaient les trois petits voyous qu'il avait vus dans la rue quelques instants plus tôt. Hawes se dirigea vers cette table.

— Je cherche un certain Charles Harrod, dit-il. Est-ce que Fun de vous le connaît, les gars ?

Un jeune homme, penché sur le billard, la queue à la main, dit :

— Jamais entendu parler, en envoyant deux boules dans les anneaux, laissant le joker en position pour un coup facile.

Il était grand et mince, arborait une barbe et une moustache noires, et le dos de son blouson en jean était orné, en lettres peintes, du nom de sa bande – les Ancient Skulls[1] – entourant, comme il se devait, l'image d'une tête de mort ricanante et de deux tibias croisés. Hawes croyait avoir vu les dernières bandes organisées de jeunes vingt ans plus tôt, mais il supposa que toutes les bonnes choses – comme la peste et les nuages de sauterelles – revenaient à intervalles réguliers.

— Il paraît qu'il habite dans l'immeuble d'à côté, dit Hawes.

— On n'habite pas dans l'immeuble d'à côté, répondit un autre jeune.

Il était plus grand que le barbu, presque aussi grand que Hawes, et

la queue de billard paraissait minuscule dans sa main énorme.

— Et où est-ce que vous habitez ? demanda Hawes.

— Qui veut le savoir ?

— Je suis officier de police, alors on arrête la plaisanterie, dit Hawes.

— On fait une petite partie de billard entre amis, dit le barbu, et on connaît pas Charlie je-ne-sais-quoi...

— Harrod.

— On le connaît pas. Alors, quoi, y a un lézard, inspecteur ?

— Aucun, dit Hawes. Comment vous appelez-vous ?

— Avery Evans.

— Et vous ? dit Hawes en se tournant vers le plus grand.

— Jamie Anchor.

— Et aucun de vous ne connaît Harrod, hein ?

— Non, répondit Anchor.

— D'accord, dit Hawes en s'en allant.

Le gros homme était toujours assis sur le perron. Sa bouteille de Coca-Cola était vide, et il l'avait posée entre ses pieds. Hawes gravit le perron et entra dans le vestibule. Il ouvrit la porte vitrée cassée qui séparait le vestibule de la seconde entrée et monta l'escalier qui menait au premier étage. Une odeur d'urine et de graillon flottait dans l'air. Il frappa à la première porte, et une femme demanda :

— Qui est là ?

— Police. Vous voulez ouvrir, s'il vous plaît ?

La porte s'entrebâilla. Une femme aux cheveux noués par un bout de tissu jeta un coup d'œil sur le palier.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Il est rien arrivé à Fred, au moins ?

— Il n'est rien arrivé à personne, dit Hawes. Je cherche un certain Charles Harrod...

— Je le connais pas, dit la femme en refermant la porte.

Hawes resta un moment sur le palier, se demandant s'il devait se résoudre à visiter ainsi tous les appartements, avant d'y renoncer et de décider de chercher plutôt un agent. Il en trouva un à l'autre bout du bloc, au coin de la rue, un flic noir qui refermait la prise d'eau avec une clé à molette. Des gosses en maillot de bain dansaient autour de lui tandis qu'il œuvrait, transpirant dans son uniforme bleu, des auréoles de sueur sous les bras. Ils l'interpellaient, le taquinaient et pataugeaient dans l'eau du caniveau pour le mouiller autant qu'ils l'étaient eux-mêmes, mais il continua à tourner le bouchon octogonal

en cuivre, imperturbable, et le jet d'eau finit par se réduire à un mince filet avant de s'arrêter tout à fait. Il revissa les deux lourds bouchons de fonte sur la bouche d'incendie et mit en place un nouveau cadenas, cadenas qui serait brisé avant la fin de la journée, tout comme avaient été brisés ceux qui l'avaient précédé.

— Si vous voulez vous servir des prises d'eau, allez chercher une pomme, dit-il aux gosses attroupés.

— Nique ta mère ! dit l'un des gosses.

— J'ai déjà niqué la tienne, répondit l'agent en se dirigeant vers la prise suivante.

Hawes se mit à marcher à sa hauteur.

— Vous avez une minute ? dit-il en montrant son insigne.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'agent.

— Je cherche un certain Charles Harrod, 1512, Kruger Street. Est-ce que vous sauriez quel est son appartement ?

— Harrod, Harrod, dit l'agent. Grand type, une Cadillac blanche, des complets sur mesure, une balafre à la joue gauche ? C'est lui ?

— Ça lui ressemble.

— L'immeuble à côté du billard, c'est bien le 1512 ?

— C'est le 1512.

— Il habite au dernier étage, je ne connais pas le numéro de l'appartement. Mais il n'y a que deux appartements par étage, vous ne pouvez pas vous tromper.

— Merci, mon vieux, dit Hawes.

— Y a pas de quoi, dit l'agent en s'éloignant avec sa clé à molette.

Au bout du bloc, les gosses, qui l'avaient déjà vu venir, avaient entamé leur mélodie.

Hawes retourna à l'immeuble. Dans l'église voisine, l'assemblée avait entonné un chant. Sur le perron, le gros homme tapait du pied en mesure. Au moment où Hawes passa près de lui avant d'entrer dans le vestibule obscur, il renversa sa bouteille de Coca-Cola et se baissa pour la ramasser. Dans les étages supérieurs, la chaleur était étouffante. Au sixième étage, Hawes frappa à la porte la plus proche de la cage d'escalier. Il n'y eut pas de réponse. Il frappa de nouveau, et cette fois une voix répondit :

— Qui est là ?

C'était une voix très grave ; il ne put distinguer si c'était une voix d'homme ou de femme.

— Charlie ? dit-il.

— Charlie n'est pas là pour le moment, dit la voix. Et d'abord, qui

est-ce ?

— Police, dit Hawes. Ça vous ennuerait d'ouvrir ?

— Allez-vous-en, dit la voix.

— J'ai un mandat d'arrêt au nom de Charles Harrod, prétendit Hawes. Ouvrez, ou j'enfonce la porte.

— Une petite minute, dit la voix.

Hawes s'aplatit contre le mur voisin de la porte – simplement au cas où la voix appartiendrait bel et bien à Charlie Harrod, et simplement au cas où Harrod aurait tué Frank Reardon, et simplement au cas où son mensonge au sujet du mandat d'arrêt lui vaudrait une grêle de balles à travers le battant. Il déboutonna son veston et dégagea son étui. Des pas s'approchaient de la porte. Elle s'ouvrit toute grande.

Une jeune fille noire se tenait sur le seuil, éclairée à contre-jour par la lumière aveuglante qui se précipitait par la fenêtre ouverte de la cuisine. Elle portait une salopette et un débardeur rose. Elle était grande et mince, elle avait de longs doigts fins et une coiffure afro qui moutonnait autour de sa tête comme un nuage de fumée. Elle avait les yeux marron, sagaces, méfiants et coléreux. De sa voix grave et enrouée, elle demanda immédiatement :

— Où est ce mandat ?

— Je n'en ai pas, dit Hawes. Est-ce que Charles Harrod... ?

— Au revoir, dit la fille en repoussant la porte.

Hawes glissa le pied dans l'embrasure.

— Ne m'obligez pas à me trimbaler jusque dans le centre pour aller en chercher un, ma jolie, dit-il. Ça me rend méchant comme une teigne d'avoir à faire toutes ces démarches.

La fille, qui poussait de toutes ses forces contre la porte, lui dit :

— Je vous ai dit que Charlie était pas là. Je sais pas ce qu'il fabrique.

— Parlons-en, dit Hawes.

— Y a rien à dire.

— Ecartez-vous de cette porte avant que je vous fasse tomber sur le cul, dit Hawes.

— Je connais mes droits.

— Vous pourrez m'en parler au poste, quand j'affirmerai que vous avez essayé de me lacérer le visage avec une lame de rasoir.

— Quelle lame de rasoir ? C'est du bidon total, mec, et vous le savez.

— La lame de rasoir que j'ai toujours dans ma poche en prévision de situations comme celle-ci. Vous voulez ouvrir cette porte ou je

l'enfoncé et je vous accuse de voies de fait ?

— Ça c'est quelque chose, mec, dit la fille en ouvrant la porte. D'accord, faites voir.

— La lame de rasoir ?

— L'insigne, mon vieux, l'insigne.

Hawes ouvrit son portefeuille. Elle observa avec attention son insigne et sa carte d'identité, puis elle lui tourna le dos, rentra dans l'appartement et alla droit vers l'évier, où elle ouvrit un robinet et laissa l'eau couler. Hawes la suivit en refermant la porte à clé derrière lui. La cuisine était exiguë et elle avait grand besoin d'un coup de peinture, mais elle était inondée par le soleil qui entrait par la fenêtre ouverte. À l'extérieur, une caisse en bois pleine de géraniums était posée sur l'escalier de secours. Le frigidaire, qu'on avait peint en bleu, se trouvait dans un coin, à côté d'une vieille cuisinière à gaz. L'évier et les placards occupaient le mur oblique, en face de la fenêtre. Une table en bois et deux chaises s'alignaient le long de l'autre mur. Sur la table, le téléphone était posé sur l'annuaire d'Isola.

— Est-ce que Charlie Harrod habite ici ? demanda-t-il.

— Il habite ici.

— Qui êtes-vous ?

— Une amie.

— Quel genre d'amie ?

— Une amie du genre féminin.

— Comment vous appelez-vous ?

— Elizabeth.

— Elizabeth comment ?

— Benjamin. Vous avez vraiment une lame de rasoir dans votre poche ?

— Bien sûr.

— Montrez-la-moi.

Hawes fouilla dans la poche de sa veste pour en sortir une lame à un tranchant unique protégé par un mince étui de carton. Il n'avoua pas à Elizabeth que cette lame était un outil de travail plutôt qu'une arme ; au cours d'une enquête, il lui arrivait fréquemment d'avoir à ouvrir des cartons, à couper des ficelles ou à fendre les vêtements d'un blessé.

— Ça, c'est vraiment quelque chose ! dit Elizabeth en secouant la tête.

— Est-ce qu'il y a une raison de faire couler l'eau comme ça ? demanda Hawes.

— Ouais, j'ai soif, voilà la raison, dit Elizabeth.

Elle prit un verre dans l'égouttoir de l'évier, l'emplit à ras bord et se mit à boire. Mais elle ne ferma pas le robinet.

— Pourquoi est-ce que nous n'allons pas dans l'autre pièce ? demanda Hawes.

— Pour quoi faire ?

— C'est plus confortable.

— Je me trouve bien ici. Si ça ne vous plaît pas, personne ne vous retient.

— Parlons de Charlie Harrod.

— Je vous l'ai déjà dit, il n'y a rien à dire.

— Où est-ce qu'il travaille ?

— Pas la moindre idée.

— Est-ce qu'il travaille ?

— Je suppose. Il faudra que vous le lui demandiez vous-même.

— Où est-ce que je peux le trouver ?

— Pas la moindre idée.

— Ça vous ennuerait que je ferme ce robinet ? J'ai du mal à vous entendre.

— Si je ne le laisse pas couler, l'eau ne restera pas fraîche, dit Elizabeth. De toute façon, il ne fait pas de bruit, on s'entend très bien.

— Mais qui d'autre peut nous entendre, Elizabeth ?

Cette question la fit sursauter. À la seconde où elle avait refusé de fermer le robinet et d'aller dans l'autre pièce, il avait soupçonné qu'il y avait des micros dans l'appartement. Elle n'avait pas bougé de sa place, à côté de l'évier, ce qui pouvait vouloir dire que le micro se trouvait dans le placard, sans doute sous la bordure en bois, et que le bruit de l'eau devait être trop fort pour un micro sensible et couvrir tous les autres sons dans la pièce. Mais s'il y avait des micros dans l'appartement, qui les y avait posés ? Et si elle savait où le micro se trouvait, pourquoi ne l'avait-elle pas tout bonnement arraché ?

— Il n'y a personne ici, à part nous deux, dit-elle en reprenant contenance. Qui d'autre pourrait bien nous entendre ?

— Les murs ont des oreilles, de nos jours, dit Hawes en allant fermer le robinet.

Elizabeth alla sur-le-champ à l'autre bout de la pièce, loin de l'évier et face à la fenêtre ouverte. Quand elle parla, elle dirigea sa voix vers l'escalier de secours.

— J'ai à faire, dit-elle. Si vous n'avez plus besoin de moi, j'aimerais

m'habiller.

— Ça vous dérangerait que je jette un petit coup d'œil ?

— Pour ça, il vous faut bel et bien un mandat de perquisition, mon cher.

— Je peux en obtenir un, vous savez.

— Pour quel motif ? Charlie a fait quelque chose de mal ?

— Peut-être.

— Alors, allez chercher votre mandat, mec. C'est pas moi qui voudrais qu'un criminel échappe à la justice.

— Vous connaissez un certain Frank Reardon ? demanda Hawes, et une fois de plus Elizabeth sursauta.

Elle était face à la fenêtre ouverte, lui tournant le dos, les bras croisés, et il vit ses épaules s'affaisser légèrement malgré elle, comme si quelqu'un lui avait soudain glissé un glaçon dans le cou.

— Frank comment ? demanda-t-elle à l'escalier de secours.

— Reardon.

— Connais pas, dit Elizabeth.

— Vous portez des boucles d'oreilles ? lui demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Du parfum ?

— Bien sûr.

— Vous êtes déjà allée dans le centre, Elizabeth ? Dans les parages de J Avenue et d'Allen Street, par exemple ?

— Jamais.

— En face du grand parc de stationnement ?

— Jamais.

— Vous n'y étiez pas dans la nuit de lundi à mardi dernier, par hasard ?

— Je n'y suis jamais allée.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? demanda Hawes.

— Je suis au chômage.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans.

— Vous avez déjà travaillé ?

— J'ai été serveuse.

— Quand ça ?

— Il y a quelques années.

— Vous avez travaillé depuis ?

— Non.

— De quoi est-ce que vous vivez ?

— J'ai des amis, dit Elizabeth.

— Comme Charlie Harrod ?

— Charlie est un ami, oui.

— Frank Reardon est mort, dit Hawes en lui fixant la nuque.

Cette fois, elle était prête. Sans broncher, elle dit :

— Je ne connais pas de Frank Reardon, mais je suis désolée pour lui qu'il soit mort, évidemment.

— Dites-le à Charlie quand vous le verrez, voulez-vous ? Ça pourrait l'intéresser.

— Je le lui dirai, mais ça m'étonnerait que ça l'intéresse.

Hawes se tourna vers le placard suspendu au-dessus de l'évier.

— C'est l'inspecteur Cotton Hawes, du 87^e District, dit-il, enquêtant sur un incendie criminel et un homicide, terminant l'interrogatoire d'Elizabeth Benjamin à exactement (il consulta sa montre) onze heures vingt-trois, le vendredi 16 août. (Il se tourna vers Elizabeth.) Ça leur facilitera les choses.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, dit Elizabeth.

— Dites à Charlie que je le cherche, dit Hawes.

Il ouvrit la porte, sortit sur le palier et referma derrière lui. Il appliqua aussitôt l'oreille contre le battant pour écouter. D'abord, il n'entendit rien, puis le robinet couler, puis rien à nouveau. Il n'entendit pas Elizabeth composer le numéro, mais c'est bien ce qu'elle avait dû faire car ce qu'il entendit aussitôt après fut sa voix qui disait :

— Charlie, c'est Liz. On vient d'avoir la visite de la police.

Silence. Pendant ce temps de silence, Hawes essaya de comprendre ce qui se passait. S'ils connaissaient l'existence du micro posé au-dessus de l'évier, ils devaient sans aucun doute savoir que le téléphone était lui aussi sur table d'écoute. Et pourtant, Elizabeth se sentait assez à l'aise pour avertir Charlie qu'ils venaient d'avoir une visite de la police. Est-ce qu'ils avaient dévissé l'écouteur pour ôter le micro ?

— Quand est-ce que tu pars ? demanda Elizabeth, qui ajouta : Attends-moi en bas, j'y serai dans dix minutes.

Hawes l'entendit raccrocher le combiné. Il s'éloigna de la porte et descendit vivement les escaliers.

Elle s'était mise en tenue de ville, une jupe courte bleue, un corsage

en jersey rayé rouge sans soutien-gorge, des escarpins vernis bleu marine à hauts talons, de longues boucles d'oreilles et un sac en cuir rouge à l'épaule. Elle marchait vite et à grands pas, et il avait du mal à la suivre. Si ce n'était pas une putain, il était prêt à avaler son insigne et son revolver de service.

Les rues de Diamondback grouillaient d'une population que la chaleur poussait à l'extérieur ; il avait beau faire chaud sur le trottoir, il faisait encore plus chaud dans les logements. Dans les bas quartiers, il n'y a pas de milieu. L'été, on a chaud, et l'hiver on a froid. Été comme hiver, printemps comme automne, on est infesté de cafards et envahi de rats, et on se rappelle sans cesse qu'on est un animal parce qu'on est forcé de vivre comme un animal. Si le nom de Clearview [2] sur l'autre rive du fleuve, était un euphémisme, Diamondback [3] était une appellation fidèle pour un quartier aussi mortel qu'un serpent à sonnette.

Hawes prit le trottoir d'en face pour suivre Elizabeth à distance respectueuse sans la perdre de vue. Il passa devant des putains déguisées en cow-boys, et il passa devant deux hommes qui étaient à la fois chauffeurs de taxi, coursiers et éboueurs ; il passa devant des drogués assis sur les marches des immeubles qui regardaient dans le vide, hochant la tête au gré de leur rêve d'une Amérique qu'ils ne rencontraient que dans leurs voyages psychédéliques ; il passa devant des drugstores qui prenaient les paris, et devant des femmes qui se hâtaient de rapporter leurs cabas à provisions avant d'aller dans le centre faire le ménage chez les Blancs ; il passa devant des jeunes filles qui tortillaient du cul ; il passa devant des jeunes en blouson noir et des vieux assis sur des caisses en bois, en train de regarder leurs chaussures, et des jeunes gens qui jouaient aux dés dans les ruelles, et des hommes qui étaient cireurs de chaussures ou tenaient des toilettes, et certains travaillaient pour des agences de pub dans le centre (mais ils avaient du mal à trouver un taxi pour rentrer le soir, à moins d'avoir un frère chauffeur) ; il passa devant des vendeurs de plats préparés et des trafiquants de drogue, des serveurs, des conducteurs de train et des détrousseurs de vieilles dames. Il passa devant d'honnêtes gens et des voleurs, des victimes mêlées aux délinquants, qui dans leur désespoir appelaient les autres « frères », bien que la seule chose qui les réunît était la couleur de peau.

Hawes ne partageait pas l'opinion de ceux qui estimaient que les bas quartiers étaient intéressants parce qu'au moins ils étaient vivants. Aux yeux de Hawes, les bas quartiers étaient pour le moins mourants, sinon déjà morts. Cette idée le déprimait et l'irritait autant que n'importe quelle agression ou n'importe quel homicide. Il se demandait pourquoi cela ne déprimait et n'irritait pas ces messieurs haut placés de l'administration, qui semblaient préférer détourner les

yeux de cette blessure ouverte, sanglante et peut-être mortelle.

Montez sur les estrades pour faire vos discours, songea Hawes, avec votre costume de serge bleue et vos chaussures marron bien cirées. Promettez-nous l'égalité et la justice, et expliquez-nous que le plus malheureux des pauvres diables de vos bureaux d'aide sociale passerait pour un homme riche dans un pays qui sort tout juste de l'âge de la pierre. Souriez, et serrez toutes les mains, et exhibez votre femme radieuse, et dites-nous quelle compagne infatigable elle est, et expliquez-nous que nous sommes une nation au summum de la grandeur. Dites-nous que tout va bien, mon vieux. Assurez-le-nous, et rassurez-nous. Et puis venez faire un petit tour ici, à Diamondback. Et ne quittez pas des yeux cette fille, là, devant, parce que c'est très probablement une putain, et qu'elle vit avec un homme qui pourrait bien être impliqué dans un crime, et que c'est l'Amérique, ça aussi, et que ça ne va pas changer simplement parce que vous nous dites que tout va bien, mon vieux, alors que nous savons qu'il se pourrait bien que tout aille mal.

La fille s'arrêta au coin d'une rue pour parler à deux hommes, se frotta contre l'un d'eux, se mit à rire puis repartit de son pas rapide et assuré, son petit derrière se trémoussant sous sa jupe courte, ses talons frappant leur staccato sur le trottoir. Au coin de Mead Street et de Landis Avenue, elle entra dans un immeuble d'habitation de trois étages transformé en bureaux. Hawes prit position sous une porte, de l'autre côté de la rue. Dans l'immeuble où Elizabeth était entrée, il y avait trois fenêtres par étage. Au premier étage, la fenêtre du milieu portait en lettres dorées : ARTHUR KENDALL, AVOCAT À LA COUR, et les deux fenêtres latérales étaient ornées de sceaux géants et du mot : NOTAIRE. Deux fenêtres du deuxième étage avaient les vitres peintes ; celle du milieu portait l'inscription DIAMONDBACK DEVELOPMENT. Le troisième étage était occupé par une société qui annonçait, en lettres fantaisie : BLACK FASHIONS.

À peine entrée dans l'immeuble, Elizabeth en ressortit.

Elle sortit comme une flèche, son sac volant derrière elle et sa jupe se relevant sur ses longues jambes tandis qu'elle courait, complètement paniquée. Hawes n'essaya pas de l'arrêter. Il traversa la rue d'un pas vif et entra dans l'immeuble. Un homme noir bien habillé gisait dans le vestibule, perdant son sang sur le carrelage bleu et blanc du sol. Ses yeux révulsés fixaient sans la voir l'ampoule nue qui pendait du plafond. Une balafre de dix centimètres courait en zigzag parmi les coupures et les blessures ouvertes et sanglantes de son visage.

Hawes supposa qu'il avait trouvé Charlie Harrod.

Dans le centre, dans le bureau de Roger Grimm sur Bailey Street, Carella ne savait pas encore qu'un autre cadavre avait fait son apparition à Diamondback. Il savait seulement qu'on avait déjà commis deux incendies criminels et un homicide, et que Roger Grimm avait un casier judiciaire. (Certes, Roger Grimm avait payé sa dette à la société. Mais il y a des dettes qui n'en finissent pas, et un casier judiciaire ressemble à ces chiens perdus qu'on ramasse par une sombre nuit d'hiver : ils vous suivent jusqu'à la fin de vos jours.)

Carella, qui avait passé toute la matinée au tribunal, était muni d'un mandat de perquisition, mais il préférait ne pas s'en servir, à moins d'y être contraint. Son raisonnement était simple. Grimm était suspect, mais il ne voulait pas que Grimm le sache. Et les deux hommes poursuivaient ainsi un dialogue de sourds : Carella essayant de cacher qu'il avait un mandat de perquisition dans la poche de sa veste afin que Grimm ne soupçonne pas qu'il était suspect ; et Grimm essayant d'éviter l'inspection de ses livres, attitude suspecte en elle-même.

— Depuis quand suis-je passé au rang de suspect dans cette affaire ? demanda-t-il de but en blanc.

— Personne n'a jamais suggéré une chose pareille, protesta Carella.

— Alors pourquoi voulez-vous voir mes dossiers ?

— Vous voulez conclure cette histoire avec les compagnies d'assurances, n'est-ce pas ? dit Carella. Je suppose que vous n'avez rien à cacher...

— C'est exact.

— Alors, où est le problème ?

— Je suis un homme d'affaires, dit Grimm. J'ai des concurrents. Je n'aime pas trop que quelqu'un ait accès à mes dossiers.

— Considérez-moi comme un confesseur, dit Carella en souriant.

Grimm ne lui rendit pas son sourire.

— Ou un psychiatre, dit Carella.

— Je ne suis pas pratiquant et je ne suis pas fou, dit Grimm.

— J'essaie simplement de dire...

— Je sais ce que vous essayez de dire.

— Que je ne vais pas me précipiter chez l'importateur de petits animaux en bois le plus proche pour lui révéler les dessous de votre affaire. J'enquête sur un incendie et un meurtre. Tout ce que je veux...

— Qu'est-ce que mes dossiers ont à voir avec l'incendie et le meurtre ?

— Rien, je l'espère, dit Carella. Franchement, rien ne me ferait plus plaisir que de les examiner et d'informer ensuite votre compagnie d'assurances...

— Mes compagnies.

— Vos compagnies que vous êtes au-dessus de tout soupçon. N'est-ce pas ce que vous voulez, vous aussi, Mr Grimm ?

— Oui, mais...

— Officiellement, l'incendie de l'entrepôt est l'affaire de Parker. Officiellement, l'incendie à Logan dépend de la police de Logan. Mais le meurtre de Reardon, c'est mon affaire à moi. Bien, je suis donc ici pour deux raisons. D'abord, j'aimerais vous aider auprès de votre compagnie... de vos compagnies d'assurances. C'est pour ça que vous êtes venu me trouver, vous vous rappelez ? Pour chercher de l'aide, vous vous rappelez ?

— Je me rappelle.

— Bon. Donc si, premièrement, je peux contribuer à établir votre innocence auprès de vos assureurs, et, deuxièmement, trouver une piste pour mon meurtre, je rentrerai chez moi content. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous voulez que je rentre content, ou vous voulez que ma femme et mes enfants dînent avec un grincheux ?

— Mes livres et ma correspondance sont mes affaires, dit Grimm, pas celles de la police.

— Quand Parker rentrera de vacances, il voudra sûrement les voir, de toute façon. Et il pourra se procurer un mandat, s'il le faut.

— Alors, dites-lui de s'en procurer un. Ou allez en chercher un vous-même.

— J'en ai déjà un, dit Carella en le lui tendant.

Grimm le lut sans rien dire. Il leva les yeux et dit :

— Alors, à quoi ça rime, tout ce cinéma ?

— Nous essayons de faire les choses à l'amiable, Mr Grimm. Vous voulez m'ouvrir vos fichiers, s'il vous plaît ?

Si Grimm avait quelque chose à cacher, Carella ne le vit pas tout de suite. D'après ses dossiers, il avait commencé son affaire d'importation en janvier, huit mois plus tôt, avec un capital de cent cinquante mille dollars...

— Mr Grimm, dit Carella en levant les yeux du grand livre de comptes, lors de notre dernière conversation, vous m'avez dit que vous aviez disposé d'un petit capital l'année dernière. Est-ce qu'il s'agit des cent cinquante mille dollars avec lesquels vous avez commencé cette affaire ?

— C'est exact, dit Grimm.

— Comment sont-ils arrivés en votre possession ?

— Mon oncle me les a légués à sa mort. Vous pouvez vérifier, si vous voulez. Il s'appelait Ralph Grimm, et la succession a été liquidée l'année dernière, en septembre.

— Je vous crois sur parole, dit Carella en retournant au grand livre.

Il n'avait pas la moindre intention de croire Grimm sur parole en quoi que ce soit.

La première transaction commerciale inscrite dans les livres de Grimm était l'achat initial de cent mille petits animaux de bois, en janvier dernier. Il y avait une liasse de lettres s'y rapportant (la première était datée de décembre), dans lesquelles Grimm marchandait sans fin le prix avec un certain Otto Gülzow, de la Gülzow Aussenhandel Gesellschaft, à Hambourg. Il y avait aussi un reçu de la douane mentionnant que Grimm avait payé un droit de huit pour cent au port de débarquement. Il y avait enfin trois chèques encaissés[4] : l'un de trente-sept mille cent vingt marks à l'ordre de la Gülzow Aussenhandel et représentant à peu près dix pour cent du prix d'achat convenu (sans doute afin de couvrir Gülzow contre les risques encourus au cours de l'emballage et de l'expédition) ; un autre de neuf mille deux cent quatre-vingts dollars américains à l'ordre du service des douanes ; et le dernier, un chèque certifié de trois cent trente-quatre mille quatre-vingts marks payés à la Gülzow Aussenhandel daté du 18 janvier, date à laquelle Grimm était sans doute entré en possession de la cargaison. Le total des trois chèques approchait les cent vingt-cinq mille dollars, somme que Grimm disait avoir payée pour la première expédition. Tout semblait en ordre. Un honnête commerçant qui faisait des affaires, qui importait en toute légalité ses petits animaux de bois, qui payait les droits de douane, et qui les revendait à des détaillants dans tout le pays.

D'après les dossiers de Grimm, la ménagerie de bois avait en effet tout de suite fait fureur. Ses papiers corroboraient son affirmation selon laquelle il avait reçu des commandes pour tout le stock, et les paiements faits à sa société (qui, soit dit en passant, s'appelait Grimports, comme Carella le remarqua en faisant la grimace) s'élevaient à deux cent quarante-huit mille huit cent soixante-treize dollars quatre-vingt-quatorze, somme un peu inférieure aux deux cent cinquante mille dollars avancés par Grimm, mais assez proche pour

établir sa bonne foi. Suivait un autre échange de correspondance avec Herr Gülzow, dans lequel Grimm négociait en vue d'obtenir un prix inférieur pour la livraison suivante, puisqu'il commandait le double de petits chiens, chats, tortues, lapins, chevaux, etc. Gülzow répondait, dans un anglais d'une raideur toute teutonique, qu'aucun rabais n'était possible étant donné qu'il achetait lui-même les objets un prix exorbitant à des paysans qui les taillaient dans des fermes dispersées çà et là à travers toute la patrie. Ils avaient fini par trouver un compromis sur un prix un peu plus élevé que celui souhaité par Grimm. Il y avait un nouveau chèque encaissé de dix pour cent du prix d'achat, un chèque à l'office des douanes et un chèque certifié à l'ordre de la Gülzow Aussenhandel. Cette fois encore, le total approchait les deux cent cinquante mille dollars, somme avancée par Grimm pour la seconde livraison. C'était la cargaison perdue dans l'incendie de l'entrepôt.

Pour confirmer les affirmations antérieures de Grimm, il y avait les commandes des magasins de détail, dans tout le pays, pour tout le stock disponible, et les réponses de Grimm promettant une livraison autour du 12 août. Il y avait aussi un nouvel échange de correspondance avec Gülzow, pour commander quatre cent mille animaux supplémentaires, à un prix encore légèrement inférieur, et plusieurs lettres de Grimm demandant la livraison préalable à une maison d'emballage de Bremerhaven, car une partie de la cargaison précédente était arrivée un peu endommagée et Grimm voulait être certain que cela ne se reproduirait pas. Grimm s'était empressé d'assurer à Gülzow qu'il ne tenait en rien la Gülzow Aussenhandel pour responsable des dommages survenus en route, mais que, puisque ces mesures de précaution supplémentaires allaient lui coûter six mille marks de plus, Gülzow ne pouvait-il ajuster ses prix pour tenir compte de cette nouvelle dépense ? Gülzow avait promptement répondu que sa maison « emballait les animaux de façon très satisfaisante » et que tout emballage supplémentaire que Grimm jugerait nécessaire devrait être fait à ses propres frais. Il avait été convenu que les animaux seraient envoyés à la Bachmann Speditionsfirma, société d'emballage de Bremerhaven, vers le 15 juillet, et que Bachmann se chargerait à son tour de les expédier aux Etats-Unis. Gülzow avait demandé son chèque habituel de dix pour cent avant d'envoyer les animaux à Bachmann. Il y avait dans le dossier un chèque encaissé, ce qui indiquait que Grimm avait accédé à cette demande le 9 juillet.

Il y avait aussi un échange de correspondance avec Erhard Bachmann, l'emballleur de Bremerhaven, qui se chevauchait dans le temps avec la correspondance avec Gülzow. La première lettre de la correspondance avec Bachmann expliquait la méthode d'emballage qu'il préconisait d'employer : les animaux seraient d'abord enveloppés

individuellement dans du papier kraft doublé de paille puis placés dans des caisses en bois bourrées de copeaux. Une clause du contrat avec Bachmann (daté du 3 juillet) stipulait qu'il serait financièrement responsable de toute partie de la cargaison qui n'arriverait pas en parfait état. La réponse de Grimm acceptait la méthode d'emballage proposée. La lettre suivante de Bachmann informait Grimm qu'il avait reçu les quatre cent mille animaux de Hambourg le 17 juillet et qu'il en commençait l'emballage selon les instructions. La dernière lettre était datée du 26 juillet et informait Grimm que les animaux étaient emballés et qu'ils seraient expédiés à bord du cargo *Lottchen*, qui appareillait de Bremerhaven le 21 août et arriverait en Amérique le 28 août. Elle mentionnait de plus que Bachmann avait été informé, par l'intermédiaire de Gülzow, qu'un chèque certifié de un million trois cent trente-six mille trois cent vingt marks devait être remis au représentant de sa société au port d'arrivée avant que Grimm pût prendre livraison de la cargaison. Il n'y avait qu'un paragraphe déroutant dans la lettre de Bachmann. Ce paragraphe disait :

Nous avons reçu ce jour votre paiement pour emballage conformément à notre contrat du 3 juillet courant, dont nous vous accusons réception par la présente.

Soyez assuré que la cargaison vous parviendra en excellent état.

Carella chercha de nouveau parmi les chèques encaissés. Il n'en trouva aucun à l'ordre de la Bachmann Speditionsfirma. Il jeta un coup d'œil à Grimm, qui, assis à son bureau, l'observait en silence.

— Ce paiement auquel Bachmann fait allusion, dit Carella. Quand a-t-il été fait ?

— Vers la fin du mois dernier, dit Grimm.

— Je ne vois pas le chèque correspondant.

— Le traitement des chèques prend parfois du temps, dit Grimm. Le paiement s'est effectué en marks. Dès qu'il y a un changement de devise...

— Eh bien, nous sommes le 16 août, dit Carella. Vous auriez déjà dû le recevoir, vous ne croyez pas ?

— J'aurais dû, mais je ne l'ai pas reçu. Je ne suis pas responsable d'opérations bancaires internationales, répondit Grimm avec une certaine irritation.

— Ça vous ennuie que je regarde le talon de votre chèque ? demanda Carella.

— Le carnet de chèques est dans le premier tiroir du classeur, à votre gauche, dit Grimm.

Carella ouvrit le tiroir et sortit le chéquier de la société.

— En juillet, le combien, avez-vous dit ?

— Je ne me souviens plus de la date exacte.

Carella avait déjà ouvert le carnet de chèques, dont il feuilletait les talons.

— C'est ça, six mille marks payables à la Bachmann Speditionsfirma, le 24 juillet ?

— Oui, c'est ce chèque-là.

— En tout cas, il a fait vite, dit Carella.

— Que voulez-vous dire ? dit Grimm.

— Vous avez envoyé le chèque le 24 juillet. Il en accuse réception dans sa lettre du 26 juillet.

— Ce n'est pas inhabituel, dit Grimm. Le courrier est très rapide entre ici et l'Europe.

— Etes-vous en train de dire qu'une lettre pour l'Allemagne ne prend généralement pas plus de deux jours ?

— Deux, trois jours, dit Grimm en haussant les épaules.

— J'aurais cru que c'était plutôt cinq ou six jours.

— Eh bien, je n'ai jamais fait attention au temps que mettent les lettres pour arriver ici. C'est parfois plus rapide, et c'est parfois plus lent.

— Cette fois-là, ça été plus rapide, dit Carella.

— On dirait bien. À moins que Bachmann se soit trompé en datant sa lettre. C'est possible aussi. Ces Allemands se vantent de leur efficacité, mais ils commettent parfois des erreurs d'une stupidité effroyable.

— Comme une erreur de date dans une lettre accusant réception d'un chèque, hein ?

— Vous seriez étonné des erreurs qu'ils font, dit Grimm.

Carella ne dit rien. Il retourna au grand livre et au dossier de correspondance. La liasse suivante comprenait les carbonés des lettres de Grimm à l'Allied Insurance Company of America et les originaux des lettres de l'assureur. Il était apparemment entré en affaires avec eux en juin, quand il leur avait demandé leur tarif pour assurer deux cent mille animaux en bois, d'une valeur d'un demi-million de dollars, pour le temps qu'ils passeraient dans son entrepôt en attendant d'être expédiés. L'Allied avait demandé en retour un certificat de la valeur de la marchandise, demande que Grimm avait satisfaite en leur adressant des photocopies de ses commandes. Ils l'avaient informé que, la somme de cinq cent mille dollars représentant un gros risque

pour une seule compagnie, ils se proposaient de le partager avec la Mutual Assurance of Connecticut, si Grimm consentait à cet arrangement. Suivaient plusieurs lettres de la même veine entre Grimm et la Mutual Assurance, et toute l'affaire avait été conclue fin juin, Grimm obtenant son assurance peu avant l'arrivée d'Allemagne du second envoi. Les dossiers ne contenaient pas de trace d'assurance pour la première cargaison. On aurait presque dit qu'il s'attendait à un incendie la seconde fois.

— Je remarque que vous n'avez pas assuré la première cargaison, dit Carella. Celle de janvier.

— Je n'avais pas l'argent, dit Grimm. J'ai dû prendre le risque.

— Coup de chance d'avoir assuré la seconde, dit Carella, ironique.

— Ouais, dit Grimm. Si ils me paient. Sinon, je ne suis pas sûr d'avoir tant de chance que ça.

— Oh ! ils vous paieront tôt ou tard, dit Carella.

Il referma le grand livre et se mit à copier dans son carnet les adresses, les numéros de téléphone, les adresses télégraphiques et les numéros de télex des deux sociétés allemandes.

— Si ce n'est pas tôt, ce sera trop tard, dit Grimm.

— Eh bien, dit Carella en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda soudain Grimm.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour quoi ?

— Pour que vous me dédouaniez.

— Je ne suis pas sûr que ma parole seule convaincrait vos assureurs que...

— Mais ça aiderait, n'est-ce pas ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Ce qui aiderait bel et bien, ce serait qu'on arrête l'incendiaire. Et aussi celui qui a tué Frank Reardon. En supposant qu'ils soient une seule et même personne, ce qui n'est peut-être pas le cas.

— Je crois que si vous leur disiez que je n'ai rien à voir avec l'incendie, ils débloqueraient les fonds.

Grimm était debout devant Carella, un peu à gauche, et le fixait d'un regard intense.

— Vous le ferez ?

— Non, dit Carella. Je ne sais pas qui a mis le feu à votre entrepôt, Mr Grimm. Pas encore, non.

— Combien ? dit Grimm.

— Comment ?

— J'ai dit : Combien ?

Un ange passa.

— Je préfère ne pas avoir entendu, dit Carella.

— Je voulais dire combien de temps, dit aussitôt Grimm. Combien de temps vous faudra-t-il pour... ?

— Je suis certain que c'est ce que vous avez voulu dire, dit Carella. (Il se leva, remit son veston et se dirigea vers la porte.) Si vous recevez le chèque manquant, passez-moi un coup de fil, dit-il en sortant.

Il n'avait pas fait allusion au casier judiciaire de Grimm, et Grimm s'était bien gardé de lui en parler. Mais il faut dire que si tout le monde était parfaitement honnête avec son prochain, Diogène n'aurait jamais fait recette.

Pendant ce temps, sur les lieux du crime, Hawes visitait l'immeuble du 2914, Landis Avenue en compagnie d'un inspecteur du 83^e District, auquel appartenait Diamondback. Cet inspecteur s'appelait Oliver Weeks. Ses collègues du 83^e l'appelaient affectueusement le Grand Ollie. (Plusieurs individus patibulaires qu'il avait arrêtés au fil des ans l'appelaient, moins affectueusement, le Gros Ollie.) Le Grand ou le Gros Ollie était à la fois grand et gros. Il transpirait aussi beaucoup. Et il sentait mauvais. De l'avis de Hawes, c'était un porc.

— On dirait qu'il s'est fait battre à mort, tu ne crois pas ? demanda Ollie.

— Ouais, dit Hawes.

Ils montaient l'escalier en direction du premier étage, où se trouvait le cabinet d'Arthur Kendall, avocat à la cour. Ollie se tenait devant Hawes, soufflant comme un phoque, et de puissants effluves envahissaient la cage d'escalier.

— Mais pas à coups de poing, dit Ollie, haletant.

— Non, dit Hawes.

— Avec une batte de base-ball sciée, dit Ollie. Ou peut-être un marteau.

— Le médecin légiste nous le dira, dit Hawes en prenant son mouchoir pour se moucher.

— Tu es en train de t'enrhumer ? demanda Ollie.

— Non, dit Hawes.

— Les rhumes d'été, ce sont les pires, dit Ollie. Tu le connais, ce fameux Kendall ?

— Non, dit Hawes.

— C'est un avocat nègre, il défend la moitié des truands qui ont des

ennuis dans le coin.

— Qui défend l'autre moitié ? demanda Hawes.

— Hein ? dit Ollie en ouvrant la porte du cabinet de Kendall.

La secrétaire leva les yeux de son bureau d'un air étonné. Elle devait avoir vingt-trois ans, jolie Noire coiffée à l'afro, robe chasuble bleu clair sur un chemisier blanc, les jambes nues, elle avait ôté ses escarpins bleu ciel et ses pieds reposaient sur le socle de son fauteuil pivotant. Sa surprise paraissait assez naturelle, mais Hawes se demanda comment elle avait pu rester sourde à l'agitation du rez-de-chaussée – un cadavre dans l'entrée, des voitures de police le long du trottoir, le photographe de la police en action, le médecin légiste à l'œuvre et l'ambulance attendant de transporter le corps à la morgue.

— Oui ? dit-elle en se penchant pour remettre ses chaussures.

— Inspecteur Weeks, dit Ollie, 83^e District.

— Oui ? dit la jeune fille.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Ollie.

— Susan Coleridge.

— On a un mort sur les bras, en bas, dit Ollie.

— Oui, je sais, répondit Susan.

— Vous avez entendu quelque chose, en bas ? demanda Ollie.

— Non.

— Comment ça se fait ? C'est à l'étage du dessous.

— Je tapais à la machine, dit Susan. Et la radio était en marche.

— Elle n'est pas en marche, en ce moment, dit Ollie.

— Je l'ai éteinte quand j'ai entendu les voitures de police. Je suis sortie sur le palier voir ce qui se passait. C'est alors que je me suis rendu compte que Charlie s'était fait tuer.

— Ah ! vous le connaissiez ?

— Oui. Il travaille au-dessus.

— Où ?

— À la Diamondback Development.

— Votre patron est là ?

— Il est au palais.

— Vous avez du boulot, en ce moment ? demanda Ollie.

— Oui, dit Susan.

— Alors, vous n'avez rien vu et rien entendu, c'est bien ça ?

— C'est bien ça, dit Susan.

— Merci, dit Ollie en faisant signe à Hawes de le suivre. (Une fois

sur le palier, Ollie dit :) Ces nègres ne voient et n'entendent jamais rien. Tout le quartier est sourd, muet et aveugle.

— Si elle tapait à la machine...

— Ouais, ils sont toujours en train de taper à la machine, dit Ollie. Ou la radio est en marche. Ou la machine à laver. Ou autre chose. Il y a toujours quelque chose. Ces nègres sont soudés entre eux comme une bernicle à son rocher. Rien ne les amuse plus que de nous voir nous casser le cul.

Ils étaient arrivés au palier du second étage. La porte en verre dépoli en face de l'escalier portait l'inscription : DIAMONDBACK DEVELOPMENT. Ollie la lut d'un air sombre, dit :

— Ça m'a tout l'air d'être une société bidon.

Et poussa la porte.

Deux hommes noirs en chemise étaient assis à une longue table près des fenêtres. L'un d'eux était grand et mince, le teint clair, le nez assez long et des yeux ambrés. L'autre était plutôt foncé, solidement bâti, avec des yeux marron agrandis par des lunettes à verres épais. Il mâchonnait le bout d'un cigare éteint. À gauche de la table, le mur était couvert d'agrandissements de rangées d'immeubles à côté desquels étaient punaisés des dessins de ce qui ressemblait à une cité du futur. Une demi-douzaine d'immeubles étaient marqués de grands X au ruban adhésif rouge. La table était couverte de photographies de format classique d'immeubles et de terrains vagues. L'homme solidement bâti tenait un paquet de photographies de stations-service, qu'il posait sur la table, une par une, devant l'homme aux yeux d'ambre, qui consultait alors une liste tapée à la machine. Quand Ollie se précipita vers la table, tous deux levèrent les yeux en même temps.

— Inspecteur Weeks, dit-il, de sa manière directe et brusque. Voici l'inspecteur Hawes. Qui êtes-vous ?

— Alfred Allen Chase, répondit l'homme aux yeux d'ambre.

— Robinson Worthy, dit l'homme aux lunettes en posant les photographies et en faisant passer son bout de cigare de l'autre côté de sa bouche.

— J'enquête sur le meurtre de Charles Harrod, dit Ollie. Il paraît qu'il travaillait ici.

— Oui, c'est exact, dit Chase.

— Vous n'avez pas l'air trop secoués par cette mort prématurée, dit Ollie. Les affaires continuent, hein ?

— Nous avons déjà appelé sa mère et nous avons essayé de joindre sa petite amie, dit Chase. Qu'est-ce que vous voudriez que nous

fassions d'autre ? Il est mort. On ne peut rien y faire.

— Qu'est-ce qu'il faisait ici ?

— Il prenait des photos pour nous, dit Worthy en montrant les photographies d'immeubles sur le mur puis celles du bureau.

— Il se promenait en prenant de vieux immeubles en photo, hein ? dit Ollie.

— Nous sommes une société immobilière, dit Chase. Nous essayons de rénover tout le quartier.

— Ce n'est pas une mince affaire, dit Ollie, feignant l'admiration.

— Non, répondit Worthy d'un ton sec.

— Et vous en êtes où ? dit Ollie.

— Nous commençons seulement.

— Par où est-ce que vous commencez pour rénover un trou à rats comme Diamondback ? dit Ollie.

— Eh bien, je ne sais pas si nous sommes tenus de vous expliquer cette opération, dit Worthy.

— Non, vous n'y êtes pas tenus du tout, dit Ollie. Il y a combien de temps que vous avez lancé cette affaire ?

— Près d'un an.

— Vous êtes sûrs de ne pas plutôt tenir une loterie ?

— Nous en sommes sûrs, dit Chase.

— Ce n'est qu'une petite affaire bien en règle, hein ?

— Mais oui, dit Worthy. Nous voudrions faire de Diamondback un endroit où il fait bon vivre.

— Ah ! oui, comme nous tous, dit Ollie, imitant W.C. Fields. Comme nous tous.

— Et en plus, nous essayons de gagner notre vie, dit Chase. Vous n'avez rien contre les Noirs qui gagnent leur vie, non ?

— Ne me les brisez pas avec les Noirs, dit Ollie. Ça ne m'intéresse pas. J'ai un Noir étendu sur le carreau en bas, et il y a des chances que ce soit un autre Noir qui l'ait mis là, et tout ce que je sais, c'est que les Noirs m'attirent des ennuis. Puisque vous êtes tellement bien, nom d'un chien, pourquoi ne pas commencer par agir bien ?

— Rénover le quartier est une entreprise légale, responsable et noble, dit Worthy avec dignité. Charles Harrod travaillait pour nous à temps partiel. Nous n'avons aucune idée des raisons pour lesquelles il s'est fait tuer, ni de qui l'a tué. Son meurtre n'affecte en rien ce que nous tentons de faire ici.

— Bien dit, professeur, dit Ollie.

— Si vous avez fini, dit Worthy, nous avons du travail. (Il prit les photographies des stations-service, se tourna vers Chase et dit :) Celle-ci est au coin d'Ainsley Avenue et de la 31^e Rue. Est-ce que tu as... ?

Ollie tendit soudain le bras, saisit Worthy au collet, l'arracha de sa chaise et le plaqua contre le mur, entre les photographies d'immeubles et les dessins d'architectes.

— Ne joue pas au plus fin avec moi, ou je te fais bouffer toutes ces stations-service, tu m'entends ?

— Ça suffit, Ollie, dit Hawes.

— Ne te mêle pas de ça, dit Ollie. Vous m'entendez, Mr Robinson Worthy, vous m'entendez ?

— Oui, je vous entends, dit Worthy.

— Qu'est-ce que Harrod fabriquait vraiment dans cette opération bidon ?

— Il prenait des photos des immeubles abandonnés que nous...

— Evite-moi ton boniment sur l'agence immobilière. Toi et ton ami ici présent, vous avez sûrement un casier long comme...

— Ce n'est pas vrai, dit Worthy.

— Ferme-la, je n'ai pas fini de parler, dit Ollie.

— Lâche-le, dit Hawes.

— Fous-moi la paix, lança Ollie par-dessus son épaule. (Il tenait toujours solidement Worthy au collet, et il le tenait toujours plaqué contre le mur comme si lui aussi avait été un dessin.) Le macchabée d'en bas est à moi, et je conduis l'enquête à ma manière.

— Je te donne trente secondes pour le lâcher, dit Hawes. Après, j'appelle pour demander une sanction.

— Une sanction ? dit Ollie. Mais quelle sanction ? Ce type dirige une opération bidon et il a une peur bleue que je découvre à quoi il sert de couverture. Pas vrai, Mr Robinson Worthy ?

— Non, ce n'est pas vrai, dit Worthy.

D'un pas lent mais résolu, Hawes se dirigea vers le téléphone posé sur le coin du bureau. Il décrocha, composa Frederick 7-8024 et dit :

— Dave, c'est Cotton Hawes. Il y a ici un officier de police qui maltraite un témoin – usage de la force sans nécessité et abus d'autorité. Passe-moi le lieutenant, s'il te plaît.

— T'es de quel côté, d'abord ? dit Ollie, qui n'en lâcha pas moins la chemise de Worthy. Raccroche, je voulais seulement m'amuser un peu. Mr Worthy sait que je ne faisais que plaisanter. N'est-ce pas, Mr Worthy ?

— Non, répondit Worthy.

— Raccroche, dit Ollie.

Hawes raccrocha.

— Bon, dit Ollie.

Il souffla un bon coup, rentra dans son pantalon sa chemise qui bouffait au-dessus de sa ceinture et se dirigea vers la porte.

— Je reviendrai, Mr Worthy, dit-il. Dès que j'en saurai un peu plus sur cette société. À bientôt, hein ?

Il dit au revoir à Hawes de la main et sortit.

— Ça va ? demanda Hawes à Worthy.

— Très bien.

— Est-ce que vous disiez la vérité ? Charlie Harrod prenait réellement des photos pour votre compte ?

— Exactement, dit Worthy. Nous recherchons des immeubles à l'abandon. Une fois que nous les avons trouvés, nous faisons des recherches au cadastre et nous essayons de localiser les propriétaires – ce qui n'est pas une tâche toujours facile. Si nous parvenons à les contacter avant que la municipalité ne saisisse les immeubles... (Worthy s'interrompt. Il dit en guise d'explication :) Vous comprenez, si un immeuble est à l'abandon, le propriétaire cesse d'en payer les impôts, et la ville peut le saisir.

— Oui, je sais, dit Hawes.

— Ce que fait alors la municipalité, c'est de proposer l'immeuble aux services municipaux qui pourraient en avoir besoin. Si aucun n'en veut, la municipalité le vend aux enchères. Il y a sept ou huit ventes de ce genre chaque année, en général dans l'un des grands hôtels du centre. L'ennui, c'est que les enchères peuvent monter, alors on essaie de retrouver les propriétaires avant d'en arriver là.

— Qu'est-ce que vous faites une fois que vous les avez retrouvés ? demanda Hawes.

— Nous leur proposons de les débarrasser de l'immeuble. Nous payons les arriérés d'impôts, nous leur donnons un peu d'argent en plus, pour faire passer la pilule et qu'ils s'y retrouvent. En général, ils sont ravis d'accepter. N'oubliez pas qu'ils avaient commencé par abandonner l'immeuble.

— Qu'est-ce que vous avez comme capitaux ? demanda Hawes.

— Des financements privés. Il y a des Noirs à Diamondback qui ont de l'argent à investir dans ce genre d'entreprise. Le bénéfice qu'ils attendent d'un placement est à peine plus élevé que l'intérêt que nous paierions à une banque pour un prêt.

— Alors, pourquoi ne pas aller trouver une banque ?

— Nous sommes allés voir toutes les banques de la ville, dit Chase. Aucune ne paraît très enthousiaste quant aux possibilités immobilières de Diamondback.

— Combien d'immeubles avez-vous achetés jusqu'ici ?

— Huit ou dix, dit Worthy. (Il désigna de nouveau le mur d'un geste.) Ceux qui sont marqués d'une croix rouge, ici, plus quelques autres.

— Est-ce que c'est Harrod qui vous a trouvé ces immeubles ?

— Les trouver ? C'est-à-dire ?

— Je croyais qu'il vous servait d'éclaireur. Quand il voyait un immeuble qui avait l'air à l'abandon...

— Non, non, dit Chase. C'est nous qui lui disions quels immeubles prendre en photo, des immeubles que nous savions déjà à l'abandon.

— Pourquoi des photos ?

— Eh bien, pour plusieurs raisons. Nos bailleurs de fonds veulent souvent voir les immeubles que nous espérons acquérir. Il est beaucoup plus simple de leur montrer des photos que de les accompagner à travers tout Diamondback. Et, bien entendu, nos architectes ont besoin de photos pour leurs plans de rénovation. Certains de ces immeubles n'en valent pas la peine.

— Qui sont vos architectes ?

— Un cabinet qui s'appelle Designers Associated. Ici, à Diamondback.

— Des Noirs, précisa Chase.

— C'est un projet dirigé par des Noirs, dit Worthy. Ça n'en fait pas un projet raciste, si c'est à ça que vous pensez.

— Est-ce que c'est aussi Harrod qui a pris ces stations-service en photo ?

— Oui, répondit Worthy. C'est un autre projet.

— Un projet connexe, dit Chase.

— Depuis combien de temps est-ce qu'il travaillait pour vous ?

— Depuis le début.

— Environ un an ?

— À peu près.

— Vous savez quelque chose sur sa vie privée ?

— Pas grand-chose. Sa mère vit seule dans un immeuble près du Stem. Charlie habitait avec une fille qui s'appelle Elizabeth Benjamin, dans Kruger Street. Elle est venue ici une ou deux fois. En fait, elle l'a appelé aujourd'hui, pendant qu'il était ici.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ?
— Nous lui avons donné une liste d'immeubles à photographier.
— À quelle heure était-ce ?
— Il est arrivé vers onze heures, et il est resté peut-être une demi-heure.

— Et la fille ? dit Hawes. Est-ce que c'est une putain ?

Worthy hésita.

— Je n'en suis pas sûr. Elle n'a pas l'air farouche, mais de nos jours ça ne veut plus dire grand-chose.

— Combien est-ce que vous payiez Harrod pour prendre ces photos ?

— Nous le payions à l'heure.

— Combien ?

— Trois dollars. Plus les frais.

— Les frais ?

— Pour la pellicule. Et le développement et le tirage. Et pour les agrandissements que vous voyez au mur. Charlie faisait tout lui-même. Il était très fort.

— Mais vous dites qu'il ne travaillait qu'à temps partiel.

— Oui.

— Combien est-ce qu'il gagnait par semaine, à votre avis ?

— En moyenne ? Cinquante dollars.

— Comment est-ce qu'il se débrouillait pour rouler en Cadillac et porter des complets sur mesure avec cinquante billets par semaine ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Worthy.

Peut-être Elizabeth Benjamin en avait-elle une idée.

Peut-être l'inspecteur Oliver Weeks, dans son désir d'enfoncer Worthy et Chase, avait-il filé jusqu'au 83^e et était-il en ce moment même en train de chercher dans les dossiers et d'appeler l'Identité judiciaire, au lieu d'être là où il aurait dû se trouver, c'est-à-dire au 1512, Kruger Street, dans l'appartement 6A, à fouiller l'endroit de fond en comble et à chercher à apprendre ce qu'Elizabeth connaissait des sources de revenus de Harrod.

Lorsque Hawes arriva sur le palier du sixième, elle sortait de l'appartement. Elle portait les mêmes vêtements qu'il lui avait vus tout à l'heure, une tenue d'arpenteuse de bitume, et elle posa par terre une des deux valises assorties qu'elle portait. Elle tira la porte derrière elle et se penchait pour reprendre sa valise, quand Hawes posa le pied sur le palier en disant :

— Vous allez quelque part, Liz ?

— Ouais, dit-elle. Je quitte le patelin en vitesse.

— Pas tout de suite, dit-il. Il y a quelque chose dont il faut qu'on parle d'abord.

— De quoi ?

— D'un mort qui s'appelle Charlie Harrod.

— La raison pour laquelle je quitte le patelin, dit Elizabeth, c'est que je ne veux pas qu'on cause d'une morte qui s'appelle comme moi. Et maintenant, ça vous ennuerait de me laisser passer ?

— Ouvrez la porte, Liz, dit Hawes. On rentre.

Elizabeth soupira, posa ses deux valises, ramena son sac à bandoulière sur son ventre, l'ouvrit, et elle y plongeait la main quand elle vit le revolver surgir dans la main de Hawes. Elle écarquilla les yeux.

— Sortez votre main, lentement, dit Hawes. Grande ouverte et la paume en l'air.

— Je ne faisais que chercher la clé, mon vieux, dit Elizabeth en sortant la main, la paume ouverte sur laquelle reposait la clé.

— Retournez votre sac, dit Hawes. Videz-le par terre.

— Il ne contient rien de méchant.

— Videz-le quand même.

Elizabeth retourna son sac. Comme elle l'avait affirmé, il ne contenait rien de méchant. Hawes se sentit un peu stupide, mais pas plus stupide que si, un peu plus tard, elle en avait sorti un .22.

— Ça va ? dit-elle en commençant à remettre dans son sac rouge à lèvres, rimmel, kleenex, pastilles, carnet d'adresses, portefeuille, petite monnaie, stylo à bille, timbres et liste d'épicerie. Qu'est-ce que vous pensiez trouver là-dedans ? Un arsenal ?

— Contentez-vous de vous dépêcher, dit Hawes, toujours un peu gêné.

— Non, dites-moi ce que vous pensiez trouver dans mon sac, inspecteur, dit-elle d'un ton suave. Une escadrille de B52 ? (Elle referma son sac d'un coup sec, le jeta sur son épaule, puis se tourna pour ouvrir la porte.) La VI^e flotte au complet ? ajouta-t-elle en poussant la porte et en ramassant ses valises.

Hawes la suivit dans la cuisine, après avoir refermé la porte à clé derrière eux. Elizabeth posa ses bagages, alla droit à l'évier, contre lequel elle s'appuya, et croisa les bras.

— Vous avez oublié d'ouvrir le robinet, dit Hawes.

— Et merde, dit Elizabeth. Je me fous pas mal qu'ils entendent, maintenant.

— Est-ce qu'il y a bien des micros dans l'appartement ?

— Du sol au plafond. On ne peut même pas aller aux chiottes sans que quelqu'un écoute.

— Et le téléphone ?

— Charlie a cassé le micro qu'ils y avaient mis.

— Qui a posé ces micros, Liz ?

— Mystère.

— Qu'est-ce que Charlie faisait ?

— De la photo.

— Quoi d'autre ?

— C'est tout.

— Est-ce que vous vous prostituez ?

— Non, inspecteur, je ne me prostitue pas.

— Vous êtes au chômage, c'est ça ?

— C'est ça.

— Et Charlie gagnait cinquante dollars par semaine, c'est ça ?

— Je crois que oui. Je ne sais pas ce qu'il gagnait.

- Comment est-ce qu'il avait eu sa Cadillac ?
- Il ne me l'a pas dit.
- Et ses fringues ?
- Il ne me l'a pas dit.
- Est-ce que vous avez déjà été arrêtée, Liz ?
- Jamais de ma vie.
- Je peux vérifier.
- Alors, vérifiez.
- Qui est-ce que vous fuyez, Liz ?
- Je fuis celui qui a tué Charlie.
- Vous avez idée de qui ça pourrait être ?
- Non.
- Où est la chambre ?
- Qu'est-ce que vous avez en tête ? demanda Elizabeth avec un sourire coquin.
- Je veux examiner les affaires de Charlie.
- On a déjà fouillé ses affaires, dit Elizabeth. Quatre fois. Les bourres entrent ici comme dans un moulin.
- La police est déjà venue ici ?
- Pas pendant qu'on était à la maison.
- Alors comment savez-vous qu'ils sont venus ?
- Charlie leur a tendu des pièges. Les bourres ne sont pas spécialement futés, vous savez. Charlie a trouvé ces micros moins de dix minutes après qu'ils les avaient posés.
- Alors, pourquoi est-ce qu'il ne les a pas enlevés ?
- Il les roulait dans la farine. Il s'amusait à leur fournir des renseignements bidon.
- Sur quoi ?
- Sur tout ce qu'ils voulaient entendre.
- Qu'est-ce qu'ils voulaient entendre, Liz ?
- Pas la moindre idée, dit-elle.
- Pourquoi la police s'intéressait-elle à Charlie Harrod ?
- Qui sait ? C'était quelqu'un d'intéressant, dit Elizabeth en haussant les épaules.
- Est-ce que c'était votre maquereau ?
- Je ne suis pas une pute, pourquoi est-ce que j'aurais un maquereau ?

— D'accord, montrez-moi la chambre.

— C'est là, dit-elle.

— Les dames d'abord.

— C'est ça, ouais, fit-elle en le précédant.

Il y avait deux placards dans la chambre. Le premier contenait une douzaine de complets, deux manteaux, trois vestes sport, six paires de chaussures, deux feutres et un anorak de ski. Les étiquettes de la plupart des complets, des pardessus et d'une des vestes étaient celles d'un magasin spécialisé dans les vêtements de luxe sur mesure. Hawes referma la porte et gagna le second placard. Il était fermé à clé.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda-t-il.

— Mystère, dit Elizabeth.

— Vous avez la clé ?

— Non.

— Je vais être obligé d'enfoncer la porte, dit Hawes.

— Vous avez besoin d'un mandat de perquisition pour ça, non ?

Hawes ne se donna pas la peine de répondre. Il prit du recul, leva la jambe droite et la détendit comme un piston, le pied à plat contre la serrure. Il lui fallut s'y prendre à trois reprises avant que la serrure ne cède.

— Je suis sûre qu'il vous faut un mandat pour ça, dit Elizabeth.

Hawes ouvrit la porte. Le placard n'était nullement un placard.

C'était une petite pièce aménagée en chambre noire, avec un bac de développement, une tireuse, un séchoir et un agrandisseur. La seule fenêtre de la pièce était peinte en noir, et une ampoule rouge pendait au-dessus d'un comptoir qui reposait sur deux classeurs métalliques. Ce plan de travail était couvert de plateaux émaillés blancs de vingt centimètres sur trente, de pinces en métal, de flacons de révélateur, d'hyposulfite et de papier pour les agrandissements. Des fils semés de pinces à linge étaient tendus d'un mur à l'autre. Hawes essaya tous les tiroirs des classeurs, sous le comptoir, mais ils étaient tous fermés.

— Vous n'avez pas non plus la clé des tiroirs, je suppose, dit-il.

— Je n'ai aucune clé, sauf celle de la porte d'entrée, dit Elizabeth.

Hawes hocha la tête et referma la porte. La commode de la chambre faisait face au lit, près de l'unique fenêtre. Il fouilla méthodiquement tous les tiroirs, palpa les chemises et les caleçons, les chaussettes et les mouchoirs de Harrod. Dans la boîte à bijoux de Harrod, cachée sous trois caleçons longs rouges dans le dernier tiroir, il trouva huit paires de boutons de manchettes, une montre au verre cassé, une bague de lycée, quatre épingles de cravate et une petite clé. Il sortit cette clé de

la boîte et la montra à Elizabeth.

— Vous la reconnaissez ?

— Non.

— Eh bien, essayons-la, dit Hawes en retournant dans la chambre noire.

La clé ne correspondait à aucun tiroir des classeurs. Hawes soupira, retourna auprès de la commode et remit la clé à sa place. La fille sur les talons, il gagna la cuisine et inspecta soigneusement le placard au-dessus de l'évier. Comme il s'en était douté, le micro était fixé sous le rebord en bois du bas. Il suivit le fil jusqu'à la moulure, à la jonction du mur et du placard, puis à travers la pièce jusqu'à la fenêtre. Montant sur l'escalier de secours, il examina le mur en brique côté cour. Le fil montait jusque sur le toit, où il disparaissait. Il rentra dans la cuisine.

— Celui des chiottes est derrière la chasse d'eau, dit Elizabeth. Il y en a un autre dans la chambre, derrière l'image de Jésus, et il y en a aussi un dans le lampadaire du salon.

— Et vous n'avez aucune idée de qui a bien pu les placer ?

Elizabeth haussa les épaules. Hawes revint au placard, dont il inspecta les étagères. Puis il fouilla les tiroirs de l'élément flanquant l'évier, et l'unique tiroir de la table.

Il trouva le pistolet dans le réfrigérateur.

Il était enveloppé dans une feuille de papier d'aluminium, et caché au fond de la clayette du bas, derrière une boîte en plastique contenant un reste de haricots verts.

C'était un Smith & Wesson neuf millimètres automatique. Ayant protégé la crosse avec son mouchoir, Hawes sortit le chargeur. Il contenait six cartouches, et il savait qu'il devait y en avoir une dans la chambre.

— Je suppose que ça ne vous appartient pas, dit-il.

— Jamais vu de ma vie, dit Elizabeth.

— Il a poussé tout seul entre les céleris et les haricots verts, hein ? dit Hawes.

— On dirait.

— Vous auriez un permis, par hasard ?

— Je viens de vous dire que ce n'est pas à moi.

— Est-ce que c'est celui de Charlie ?

— Je ne sais pas à qui il est.

Hawes hocha la tête, enfonça le chargeur dans la crosse, referma l'arme, l'enveloppa et la fourra dans la poche de sa veste. Il donna un

reçu à Elizabeth, puis il écrivit son nom et le numéro de téléphone du 87^e District sur un bout de papier qu'il lui tendit.

— Si vous vous rappelez quelque chose à propos de ce pistolet, dit-il, voilà où vous pouvez me joindre.

— Je n'ai rien à me rappeler.

— Prenez toujours mon numéro. Je reviendrai plus tard, dit-il. Je vous conseille de ne pas vous éloigner.

— J'ai d'autres projets, dit Elizabeth.

— À votre aise, dit Hawes en espérant que ça avait l'air d'un avertissement.

Il ouvrit la porte et sortit.

En redescendant, il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de l'arrêter dans la foulée. Parfois, la loi le déroutait. Il était à présent en possession d'un certain nombre de faits et de preuves, mais il n'était pas sûr qu'aucun permette une arrestation légale :

1) Frank Reardon s'était fait tuer de deux balles tirées par un pistolet neuf millimètres.

2) Hawes avait trouvé un pistolet Smith & Wesson neuf millimètres dans le logement que Charles Harrod et Elizabeth Benjamin occupaient conjointement.

3) Cette arme était à huit coups plus un, mais en ouvrant le chargeur pour vérifier, il n'y avait trouvé que sept cartouches.

4) Le nom de Harrod figurait dans le carnet d'adresses de Reardon.

5) Barbara Loomis, la femme du concierge, avait décrit comme visiteurs de Reardon, la semaine précédant l'incendie, un homme noir et une fille noire qui rappelaient beaucoup Harrod et Elizabeth.

En d'autres termes, prenez ce Reardon. On l'a vu fréquenter deux autres personnes. On le trouve abattu d'un coup de pistolet neuf millimètres, et on trouve par la suite un pistolet neuf millimètres dans le frigidaire des personnes susdites. Faisceau de présomptions plutôt épais, hein ?

Mais fréquenter n'est pas un crime, et garder un pistolet dans un frigidaire ne signifie pas forcément que vous vous en êtes servi pour tuer quelqu'un, quel que soit le nombre de cartouches qu'il contienne. En fait, si vous avez un permis de détention d'arme, vous pouvez mettre cette arme dans votre frigidaire, votre boîte à pain ou même votre chapeau. Aux Etats-Unis d'Amérique, il n'est pas difficile de se procurer une arme. En Amérique, on a une arme comme les Anglais ont un chat. La raison pour laquelle, en Amérique, on a des armes, est que l'Amérique est une nation de pionniers, et qu'on ne sait jamais

quand les Indiens vont attaquer. (Hawes savait, c'était un fait avéré, qu'une bande d'Apaches fanatiques couverts de peintures de guerre avait attaqué un immeuble de Lakeshore Drive, à Chicago, justement la semaine précédente.) C'était pourquoi la National Rifle Association faisait le siège du Congrès : pour s'assurer que les pionniers américains conserveraient le droit de porter les armes en prévision des attaques d'indiens.

Comme Elizabeth Benjamin et Charles Harrod avaient un pistolet dans leur frigidaire, Hawes supposa qu'ils étaient aussi américains que n'importe quel Cherokee. Mais si un Américain avait un permis de port ou de détention d'arme, vous ne pouviez pas l'arrêter à moins qu'il n'ait commis un crime avec cette arme. Jusqu'au moment où la Balistique apprendrait à Hawes si oui ou non l'arme suspecte était bien celle qui avait descendu ce bon vieux Frank Reardon, il n'avait pas grand-chose à reprocher à Elizabeth. Il aurait pu l'arrêter pour détention d'arme sans permis, mais elle avait affirmé que ce pistolet n'était pas à elle, et l'appartement qu'elle habitait était celui de Charlie Harrod, et il ne pouvait arrêter Charlie pour quelque motif que ce soit puisque Charlie était mort.

Et même si le pistolet se révélait être bel et bien l'arme du crime, Hawes hésiterait encore à arrêter Elizabeth. S'il n'y avait aucun moyen d'établir un lien entre elle et le pistolet – aucun permis, par exemple, aucune facture, aucune empreinte digitale, rien d'autre que le fait qu'il se soit trouvé dans le frigidaire de Charlie –, de quoi pouvaient-ils l'inculper ? Le meurtre était un crime, le plus grave de tous. Selon le droit pénal, la personne qui est impliquée dans un crime l'est à titre de coupable ou bien à titre de complice. Si Elizabeth avait commis elle-même l'acte de tuer, ou qu'elle avait aidé ou favorisé son accomplissement, qu'elle soit présente ou absente, ou qu'elle l'avait directement ou indirectement conseillé, commandité, favorisé ou qu'elle avait fourni à un tiers le moyen de le commettre, elle était coupable. Si en revanche elle avait hébergé, caché ou aidé le meurtrier après l'accomplissement du crime, avec l'intention de lui éviter l'arrestation, le procès, l'inculpation ou le châtiment, tout en ayant des raisons fondées de croire qu'il avait commis le crime – eh bien, alors, elle était complice. Qu'est-ce qu'elle était, alors, bon sang ? Il faudrait que Hawes demande au lieutenant. Et à supposer qu'elle soit l'un ou l'autre, coupable ou complice, comment pourraient-ils le prouver sur la base d'une arme trouvée dans le frigidaire de Charlie, à supposer que c'était bien l'arme qui avait tué Reardon ?

C'était parfois extrêmement difficile.

La blague dans laquelle on voit un policier qui, tout en poursuivant un cambrioleur en fuite, lit en même temps le règlement dans l'espoir

d'apprendre s'il a ou non le droit de faire usage de son arme, était trop proche de la vérité pour apporter un réconfort. Hawes poussa un soupir et ressortit dans la chaleur écrasante de l'après-midi, clignant des yeux sous l'assaut du soleil.

Il fallait toujours en revenir à la procédure.

La procédure lui ordonnait d'envoyer le pistolet au service de la balistique du laboratoire de la police avec la mention « Très urgent », puis de rechercher l'existence d'un permis pour une arme au nom de Harrod et de la fille. La procédure lui ordonnait en outre de demander quelqu'un des services techniques pour ouvrir les tiroirs des classeurs de Harrod. Ou est-ce qu'il lui faudrait un mandat pour ça aussi ?

Parfois, il rêvait de travailler dans un immeuble de bureaux, comme garçon d'ascenseur.

L'inspecteur de première classe Michael O. Dorfsman travaillait à la Balistique, et c'est lui qui reçut l'appel urgent de Cotton Hawes. Il était déjà en possession des deux douilles de neuf millimètres et des deux balles extraites de la tête de Frank Reardon. L'une d'elles avait été légèrement déformée suite à sa collision avec l'os, mais l'autre, qui s'était profondément enfoncée dans la matière grise de Reardon, était en parfait état. Il n'avait pas encore commencé à travailler sur ces pièces parce qu'on ne lui avait envoyé les douilles que la veille, et que les balles n'étaient arrivées que le matin même, transmises par la morgue après l'autopsie.

Il existe des moyens de découvrir le type d'une arme à feu inconnue en examinant les douilles et les balles, et comme Dorfsman était un expert, il aurait sans nul doute découvert avant longtemps que l'arme qui avait tiré les cartouches de neuf millimètres était un pistolet automatique Smith & Wesson. Mais cela aurait exigé de délaissier les marques sur la douille aussi insignifiantes que celles laissées par les rayures du canon et les glissières du chargeur pour se concentrer sur des traces plus caractéristiques. Ensuite, Dorfsman aurait aussi examiné la balle en bon état pour aboutir à un classement en termes de sens des rayures et le nombre de creux et de bosses qui auraient fini par trahir le type de l'arme du crime – même sans la contribution des indices sur la cartouche.

Hawes lui avait simplement fait gagner beaucoup de temps.

Hawes lui avait envoyé un pistolet automatique Smith & Wesson, et il ne restait plus à Dorfsman qu'à comparer les cartouches qu'il avait sous la main avec des cartouches de référence tirées par Farme suspecte, et il saurait sans l'ombre d'un doute si cette arme était bien la bonne.

Aussi simple que ça.

La femme de Dorfsman elle-même savait que le mot « automatique », appliqué à une arme de poing, signifie simplement que c'est l'arme elle-même et non celui qui la tient qui introduit une nouvelle balle dans la chambre. En d'autres termes, un pistolet automatique est en réalité un pistolet « autochargeur ». Quand une balle vient d'être tirée, une autre se met en place immédiatement, prête pour un nouveau tir, tandis qu'un revolver a besoin d'être armé à l'aide du pouce et de l'index. La femme de Dorfsman ne se souciait guère de savoir que c'est justement le mécanisme des pistolets automatiques qui permet d'identifier les balles tirées par un pistolet de ce type. Dorfsman, en revanche, devait comprendre ce mécanisme pour exécuter correctement son travail. Car, comme il l'avait dit à sa femme à plus d'une occasion : « C'est là que ça se passe, chérie. »

1) Vous prenez un Smith & Wesson neuf millimètres automatique.

2) Vous introduisez un chargeur dans la crosse de votre arme. Le chargeur contient huit cartouches. Vous glissez une cartouche supplémentaire dans la chambre, ce qui vous donne un total de neuf coups à tirer. Vous êtes prêt à tirer, si telle est votre idée.

3) Quand vous appuyez sur la détente, la balle sort du canon et frappe quelqu'un à la tête.

4) Au même instant, le recul de l'arme repousse la douille vide vers l'arrière, faisant s'ouvrir le châssis du canon, et la douille vide est éjectée.

5) Le châssis, mû par un ressort, reprend sa position initiale et une autre balle s'introduit dans la chambre, et le percuteur est de nouveau prêt, et si vous appuyez une fois de plus sur la détente, une autre balle jaillira du canon.

Comme ce mécanisme met en œuvre un certain nombre de pièces mobiles, et comme ces pièces sont en acier alors que les douilles sont d'un métal plus mou, comme le cuivre ou le laiton, les parties mobiles du pistolet laisseront des marques sur les douilles. Et comme il n'existe pas deux pistolets exactement identiques, il n'y en a pas deux qui laisseront exactement les mêmes marques sur les douilles. C'est ce qui rendait possible l'existence d'un service de balistique, et c'est pourquoi Michael O. Dorfsman avait un boulot.

Les pièces d'une arme qui laissent des marques sur les douilles sont :

1) L'obturateur de culasse. C'est ce bidule, sur le dessus de l'arme, dans lequel la cartouche se trouve juste avant qu'on appuie sur la détente pour envoyer la balle vers sa cible. L'obturateur de culasse porte de petites imperfections et des rayures laissées par les outils à l'usine, qui laissent à leur tour des traces sur la douille.

2) Le percuteur. C'est ce petit machin pointu qui frappe la capsule quand on appuie sur la détente, et provoque l'explosion de gaz qui propulse la balle hors de sa douille métallique, à travers ce bon vieux canon et jusqu'à la tête de quelqu'un. Le percuteur laisse naturellement une marque à l'endroit où il frappe le culot.

3) Le levier d'armement. C'est ce bitonniau, là, qui recule avec le châssis après le tir, laissant des marques sur le rebord de la douille.

4) L'éjecteur. C'est ce truc, là, qui rejette hors du pistolet la douille vide, laquelle tombe par terre, où les policiers, qui sont des malins, peuvent la trouver et en conclure sur-le-champ que l'arme qui a servi est un automatique, puisque les revolvers ne laissent rien par terre, sauf les gens qui se trouvent par hasard en face quand le coup part. L'éjecteur laisse des marques sur le devant de la douille.

Si vous connaissez les marques qu'un pistolet peut laisser, et si vous savez où les chercher sur une douille vide, tout ce qui vous reste à faire, c'est de tirer quelques cartouches avec le pistolet suspect, puis de les récupérer et de les étiqueter. Puis vous prenez la douille trouvée sur le lieu du crime, et vous étiquetez aussi cette dernière, étant donné que dans n'importe quel service de balistique normal, il y a des tas de douilles qui se promènent, et que vous n'avez pas envie de passer tout votre temps à jouer à cache-tampon alors que vous avez des choses plus importantes à traiter – un homicide, par exemple. Ensuite, vous lavez (oui, c'est ça : vous lavez) toutes les douilles à l'aide de votre détergent préféré (une femme travaille de l'aube au crépuscule, mais la tâche d'un homme n'a pas de limites), et vous êtes prêt à les comparer. Vous le faites à l'aide d'un microscope, bien entendu, et vous photographiez vos trouvailles sous une lumière rasante afin de donner plus de relief aux marques, puis vous collez un agrandissement de la douille suspecte à côté d'un agrandissement de la douille de référence, et vous relevez les marques de chacune de la même façon que vous le feriez pour les volutes, les rentrants, les boucles et les crêtes d'une empreinte digitale – et voilà.

Vous voilà, si vous vous appelez Michael O. Dorfsman, dans ce pays de cocagne qu'on appelle l'identification formelle. C'est merveilleux quand toutes ces marques et ces éraflures se correspondent comme les deux moitiés d'un même objet. Un homme se sent bien quand il peut décrocher son téléphone et appeler l'inspecteur qui mène l'enquête pour lui affirmer de manière catégorique que l'arme envoyée à la Balistique est bien celle qui a tiré les balles qui ont tué la victime.

Et c'est exactement ce que fit Dorfsman en cette belle fin d'après-midi du vendredi.

A son tour, Cotton Hawes se sentit dans la peau du joueur qui vient

de recevoir une passe du demi d'ouverture. Tout ce qui lui restait à faire, c'était de courir la déposer derrière la ligne. Le Bureau des Ports d'armes avait fait savoir qu'on n'avait délivré de permis ni à Charles Harrod ni à Elizabeth Benjamin, que ce soit pour port ou pour possession d'une arme de poing. Le dernier permis délivré pour ce pistolet en particulier, un Smith & Wesson neuf millimètres automatique portant le numéro de série 41-911-R, datait du 12 octobre 1962, établi au nom d'un certain Anthony Reed, domicilié à l'époque à Isola. Une vérification dans les annuaires des cinq quartiers de la ville n'avait permis de retrouver aucun Anthony Reed. Mais 1962, ça remontait loin, et Dieu seul savait dans combien de mains ce pistolet avait passé depuis que Reed avait obtenu ce permis. Une petite conversation avec le lieutenant avait confirmé à Hawes que, puisqu'on avait trouvé ce pistolet dans le frigidaire du domicile habituellement occupé par Elizabeth Benjamin, on pouvait lui en attribuer aussi la possession, et que si elle n'avait pas de permis, on pouvait la coincer à tout le moins pour détention illégale d'arme. De plus, si la Balistique rendait un rapport positif, Hawes aurait toute latitude d'arrêter Elizabeth comme coupable ou bien comme complice de meurtre. Le lieutenant Byrnes n'était pas sûr que l'un ou l'autre de ces chefs d'inculpation tiendrait la route, mais son arrestation leur donnerait au moins l'occasion de l'interroger en toute légalité. Hawes, qui avait désormais reçu le feu vert de la Balistique, était prêt à retourner chez Elizabeth. En fait, il était en train d'enfiler son veston, quand le téléphone se remit à sonner. Il décrocha.

— 87^e District, inspecteur Hawes.

— Hawes, c'est Ollie Weeks.

— Salut, comment ça va ? dit Hawes sans enthousiasme perceptible.

— Ecoute, je regrette ce petit incident avec les nègres, dit Ollie. Je veux pas que tu ailles croire que je suis du genre à malmenier les gens.

— Mais où est-ce que j'irais chercher une idée pareille ? dit Hawes.

— C'est seulement que toute leur affaire m'a l'air bidon, c'est tout, dit Ollie. J'ai travaillé ici tout l'après-midi, et j'ai trouvé quelques petites choses au sujet de nos amis Worthy et Chase. J'ai pas encore fini, mais en attendant je veux pas que tu te fasses de fausses idées sur moi. (Ollie fit une pause, apparemment pour attendre une réponse. N'en obtenant pas, il reprit :) J'ai aussi reçu le rapport du médecin légiste sur Harrod, et j'ai pensé que ça pourrait t'intéresser. Il a été battu à mort, comme on le pensait.

— C'est quoi, l'arme utilisée ? Est-ce que le rapport le dit ?

— Une foulditude d'armes, dit Ollie, imitant W.C. Fields. Une vraie foulditude. Du moins, c'est l'impression que le légiste a eue. Il dit qu'il

y a eu des instruments contondants et...

— Des instruments ? Au pluriel ?

— Ouais, au pluriel. Plus d'un instrument. Il y avait aussi une blessure au couteau sous le bras gauche de Harrod, bien que ce ne soit pas elle qui ait provoqué la mort. Ce sont les coups à la tête qui l'ont tué, et le légiste pense que les armes employées étaient de tailles et de poids divers.

— En d'autres termes, Harrod s'est fait attaquer par plus d'une personne.

— On dirait, dit Ollie. De plus, le légiste a trouvé des lésions et des cicatrices sur les bras et les jambes de Harrod, et des traces d'héroïne dans l'estomac, les organes parenchymateux...

— Les quoi ?

— Je sais pas comment ça se prononce, dit Ollie. Je te lis le rapport que j'ai sous les yeux. Et aussi dans le cerveau. Tu le sais déjà sûrement, mais le légiste me dit que l'organisme élimine les alcaloïdes en vingt-quatre heures, ce qui fait qu'on peut raisonnablement supposer que Harrod s'était piqué dans la journée. Il avait aussi des résidus de peinture blanche sous les ongles de la main droite.

— De peinture, tu dis ?

— Ouais. On dirait que Harrod était photographe, camé, et peintre en bâtiment en plus. Enfin, c'est tout ce que j'ai pour le moment. Je continue à travailler sur l'affaire Worthy et Chase, et je te préviendrai si je trouve du nouveau. Et toi ?

— J'allais sortir pour aller arrêter la petite amie de Harrod.

— Pour quel motif ?

— J'ai trouvé un pistolet dans son frigidaire, et la Balistique vient de l'identifier comme étant l'arme du meurtre sur lequel nous enquêtons.

— Quel meurtre ? Tu ne parles pas de Harrod, si ?

— Non, non.

— Parce qu'il ne s'est pas fait tirer dessus, tu sais. Je viens de te dire...

— Il s'agit d'un autre meurtre. C'est une affaire à tiroirs, Ollie.

— Ah ! oui, comme toutes les affaires, imitant de nouveau W.C. Fields. Comme toutes les affaires. Tu veux que j'y aille avec toi ?

— Je peux me débrouiller tout seul.

— De quoi est-ce que tu vas l'inculper ?

— De meurtre avec préméditation. Ça ne tiendra pas, mais ça lui fera peut-être suffisamment peur pour qu'elle nous dise ce qu'elle sait.

— Sauf si elle invoque Miranda-Escobedo et te dit d'aller te faire voir.

— On verra bien.

— Dans combien de temps est-ce que tu reviens ?

— Dans une heure, à peu près.

— Je viendrai, dit Ollie, acceptant une invitation que Hawes ne se rappelait pas lui avoir faite. Je veux assister à l'interrogatoire.

Hawes ne dit rien.

— Et n'oublie pas, reprit Ollie, j'espère que tu crois pas que c'est pour le plaisir que j'ai malmené ce nègre.

— Je suis pressé, dit Hawes en raccrochant.

Il avait atteint le portillon de la barrière à claire-voie quand le téléphone sonna à nouveau. Carella était aux toilettes, et Hal Willis chez le lieutenant. Hawes décrocha le combiné le plus proche en faisant la grimace.

— 87^e District, Hawes, dit-il.

— Cotton, c'est Dave, en bas. J'ai une fille hystérique en ligne, elle veut te parler.

— Qui est-ce ?

— Elizabeth quelque chose. Elle arrive à peine à parler, je n'ai pas compris son nom de famille.

— Passe-la-moi, dit Hawes.

Elle vint aussitôt en ligne. Sa voix, habituellement grave, était à présent aiguë et stridente.

— Hawes ? dit-elle. Vous feriez bien de vous amener en vitesse.

— Où êtes-vous, Liz ?

— À la maison. J'ai fait ce que vous avez dit, je suis restée. Et maintenant, ils sont venus pour me faire la peau.

— Qui ?

— Ceux qui ont tué Charlie. Ils sont dehors, sur l'escalier de secours. Dès qu'ils se sentiront assez de cœur au ventre, ils casseront les carreaux.

— Qui sont-ils, Liz ? Vous pouvez me le dire ?

Il entendit un bruit de verre brisé. Il entendit des bruits de voix diverses, puis le cri perçant de Liz, avant que quelqu'un ne repose doucement le combiné sur sa fourche. Hawes raccrocha, descendit quatre à quatre l'escalier métallique, ordonna à Dave Murchison, le sergent de garde, d'appeler le Central pour envoyer une voiture au 1512, Kruger Street, appartement 6A, agression en cours. Puis il

courut à sa propre voiture et partit en direction de la banlieue.

Quand Hawes arriva à Diamondback, il était près de six heures. Deux voitures de patrouille appelées par radio étaient garées le long du trottoir, devant l'immeuble, leurs gyrophares rouges en action sur le toit. Deux agents, un Blanc et un Noir, se tenaient sur le perron, dominant la foule assemblée pour profiter d'un nouveau spectacle en plein air. Un flic en civil, l'insigne épinglé à la poche de son veston, était assis dans l'une des voitures, le micro de la radio à la main, la portière ouverte, un pied sur le trottoir. Hawes ferma sa voiture à clé puis épingla son insigne sur sa poitrine en se dirigeant vers l'immeuble. Une fois sur le perron, il se présenta à l'agent le plus proche et dit :

— C'est moi qui ai annoncé un 10-34. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— La fille là-haut est presque morte, dit l'agent. Une ambulance est en route.

— Qui est là-haut en ce moment ?

— Lewis et Ruggiero, de l'autre voiture, et l'inspecteur Kissman, de la Brigade des Stupéfiants. C'est lui qui est arrivé le premier. Il a enfoncé la porte, mais ceux qui ont fait le coup n'étaient plus là. Il devait y en avoir plus d'un. Ils l'ont drôlement arrangée.

— Qui est-ce qui parle au micro ?

— L'inspecteur Boyd, du 83e.

— Dites-lui que je suis là-haut, d'accord ? dit Hawes en entrant dans l'immeuble.

Au cinquième étage, un des agents de la seconde voiture de patrouille l'arrêta. Il se présenta et monta jusqu'au sixième étage. L'agent de faction devant le 6A jeta un coup d'œil à l'insigne de Hawes et le laissa entrer sans un mot. Elizabeth gisait par terre sans connaissance, près de la table de la cuisine. Elle avait les vêtements déchirés et ensanglantés, la mâchoire pendante, et les deux jambes repliées sous elle suivant un angle qui indiquait clairement qu'elles étaient cassées. Un homme en cardigan brun était assis à la table de la cuisine, l'écouteur du téléphone contre l'oreille. Quand Hawes entra, il leva les yeux, lui fit bonjour de la main et dit dans le combiné :

— Aucune idée. J'ai enfoncé la porte parce qu'il y avait un boucan de tous les diables. (Il écouta un instant, puis reprit :) Tout, à partir du

coup de fil. Bon, je t'en parlerai plus tard.

Il raccrocha, se leva et s'approcha de Hawes, la main tendue. C'était un homme grand et anguleux aux manières simples et détendues. Comme les autres inspecteurs présents sur les lieux, il avait épinglé son insigne de façon à ce qu'on le voie – en l'occurrence, du côté gauche de son cardigan, juste au-dessus du cœur.

— Je suis Martin Kissman, dit-il. Des Stups.

— Cotton Hawes, du 87^e, dit Hawes en serrant la main que Kissman lui tendait.

— Ah ! dit Kissman, étonné. Alors c'est vous, Hawes, hein ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Hawes, perplexe.

— Je comptais vous appeler plus tard dans la journée, dès qu'on m'aurait relevé. Nous avons posé des micros dans l'appartement, c'est moi qui les avais installés.

— Ah ! dit Hawes. Alors vous avez reçu mon message, hein ?

— Cinq sur cinq. Et j'ai entendu la conversation que vous avez eue avec elle un peu plus tard, après la mort de Harrod. Ils savaient que l'appartement était truffé de micros, hein ? J'aurais dû m'en douter. Nous pensions que le micro du téléphone avait grillé, mais ça n'expliquait pas le bruit de cascade chaque fois que quelqu'un parlait dans la cuisine. J'ai dit au lieutenant qu'ils étaient au parfum, qu'à chaque fois où ils disaient quelque chose qu'ils ne voulaient pas qu'on entende, ça se passait dans la cuisine. Tout le reste était ou bien des fausses pistes, ou bien des bavardages sans intérêt, comme ce qu'ils comptaient faire le soir ou ce qu'ils allaient acheter pour le dîner. J'ai aussi quelques bandes très excitantes provenant du micro de la chambre, si vous connaissez quelqu'un que ça intéresse.

Kissman sourit, tira une pipe et une blague à tabac de la poche de son cardigan et se mit à bourrer sa pipe.

Hawes remarqua pour la première fois les trous de brûlures dans le cardigan de Kissman. Le père de Hawes fumait la pipe, et il avait toujours des trous de brûlures dans son chandail, sans parler des tapis, des meubles et même de temps en temps des rideaux. Pour couronner le tout, la famille Hawes possédait une chatte siamoise qui avait un penchant pour la laine. Le goût de cet animal n'avait pas d'excuse qui tienne : pour autant que Hawes le sache, elle n'était pas pleine, elle n'avait pas de carence en vitamines, c'était tout simplement une bête affamée de laine. Ce que les cendres de la pipe de son père ne faisaient pas, le chat le faisait. Un jour, la mère de Hawes avait dit à son père : « Tu as tout le temps l'air d'être mangé aux mites. » Son père, qui avait paru surpris, avait dit : « Qu'est-ce que tu veux dire, Abby ? »

Hawes ne se rendit compte qu'il souriait que lorsque Kissman,

toujours en train de bourrer sa pipe, lui dit :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien, dit Hawes en secouant la tête. Pourquoi avez-vous posé des micros ici ? demanda-t-il.

— Nous savions que Harrod se droguait, et nous le soupçonnions d'être aussi trafiquant. Nous espérions qu'il nous mènerait jusqu'aux grosses pointures.

— Des résultats ?

— Pas jusqu'ici. Harrod nous a expédiés à la chasse au dahu à travers toute la ville. C'est même une des raisons pour lesquelles j'ai pensé qu'il était au parfum, pour les micros. Mais le lieutenant disait que non, et qui a envie de contrarier un lieutenant ?

Kissman gratta une allumette et se mit à souffler d'épais nuages de fumée dans la cuisine. Aucun des deux hommes n'avait accordé plus que quelques coups d'œil à la fille évanouie. L'un et l'autre savaient qu'une ambulance était en route, et ils ne pouvaient rien faire pour Elizabeth pour l'instant – sauf essayer de trouver qui était responsable de son état actuel. D'ailleurs, les officiers de police confrontés à un crime sanglant font preuve d'un étrange détachement. Comme un chirurgien qui opère – un trou dans le drap chirurgical délimitant la zone d'intervention, le reste du corps dissimulé, le poumon, le foie ou le cerveau devenus une partie en quelque sorte isolée du tout et sans rapport avec lui –, les inspecteurs dissocient souvent la victime du crime lui-même, étendent pour ainsi dire un drap sur le corps afin de pouvoir se concentrer à fond sur la partie spécifique qui requiert toute leur attention. Elizabeth Benjamin gisait blessée et ensanglantée sur le sol de la cuisine, l'ambulance était en route, et pendant ce temps les inspecteurs discutaient des pourquoi et des comment avec le détachement de chirurgiens qui observent un cœur ouvert.

— C'est en captant la conversation que vous avez eue avec la fille au début de l'après-midi, que j'ai appris la mort de Harrod, dit Kissman. Vous savez ce que je me suis dit ? Je me suis dit, bravo, voilà tout ce boulot qui part en fumée.

— Quand la fille m'a appelé, tout à l'heure, est-ce que vous écoutiez ?

— Je l'ai captée avec le micro du placard de cuisine. Mais seulement ce qu'elle disait elle. Puis j'ai entendu le bruit de verre brisé, et les types se jeter sur elle, et ses cris, et je me suis précipité. Je suis en planque dans un appartement de l'immeuble d'à côté ; on a fait passer nos fils par-dessus le toit, puis redescendre le long du mur. Il m'a peut-être fallu cinq minutes pour arriver. J'ai trouvé la fille exactement comme elle est maintenant. Ceux qui étaient entrés étaient

déjà ressortis, sans doute par où ils étaient venus. En tout cas, en montant, je n'ai croisé personne dans l'escalier. Les voitures ont dû arriver deux minutes après moi. C'est vous qui les avez appelées ?

— Ouais, dit Hawes. Je ne croyais pas pouvoir...

— La voilà, dit quelqu'un sur le seuil, et en se retournant, Hawes vit entrer deux brancardiers et ce qu'il supposa être un interne.

L'interne se pencha aussitôt sur Elizabeth et enregistra du regard la face tuméfiée et sanglante avec la mâchoire qui pendait, le corsage déchiré et les marques pourpres sur les seins dénudés ; puis les jambes visiblement cassées. Les brancardiers posèrent leur brancard et l'y déposèrent avec douceur. Elizabeth gémit, et l'interne dit :

— Ça va aller, mon petit.

Il devait avoir dans les vingt-cinq ans, mais il parlait comme un homme qui pratique la médecine depuis soixante ans. L'un des infirmiers fit un signe de tête à son collègue et ils soulevèrent le brancard.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Kissman.

— Rien de bon, répondit l'interne. Si vous voulez des nouvelles, je suis le docteur Mendez, de l'hôpital de Diamondback.

— Vous croyez que nous pourrions lui parler ? demanda Hawes.

— J'en doute, on dirait qu'elle a la mâchoire cassée, répondit Mendez. Passez-moi un coup de fil d'ici une heure.

Les brancardiers étaient déjà sortis. Mendez prit congé d'un signe de tête et les suivit.

— La fille a dit que vous étiez venus ici plusieurs fois, dit Hawes. Est-ce que c'est vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, dit Kissman. Nous sommes venus six fois en tout.

— Elle disait quatre.

— Ça montre à quel point nous pouvons être discrets quand nous le voulons, dit Kissman. On jouait tous un peu au chat et à la souris, ici. Harrod savait qu'il y avait des micros, et il nous mettait sur de fausses pistes, et nous, nous sommes venus quatre fois en le leur laissant savoir, mais aussi deux autres fois sans le leur laisser savoir.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Rien. On a démonté les interrupteurs, fouillé la chasse d'eau, les ressorts du sommier, les suspensions, tout, quoi. Le seul endroit où il aurait pu cacher de la came, c'est son trou du cul.

— Et les classeurs fermés à clé de la chambre noire ?

— Quels classeurs ?

— Sous le comptoir.
— Ils doivent être nouveaux.
— Quand êtes-vous venus pour la dernière fois ?
— Il y a à peu près un mois.
— Forçons-les, dit Hawes.
— Je vais voir si les gars d'en bas ont un pied-de-biche, dit Kissman en sortant.

Hawes gagna la fenêtre. La vitre avait volé en éclats, la caisse à géraniums était retournée, la terre répandue sur l'appui de fenêtre, et les fleurs arrachées par terre dans la cuisine, les racines en l'air. À moins de quatre pas de la fenêtre brisée, le sang d'Elizabeth Benjamin maculait le linoléum. Hawes contempla ce sang un long moment, puis décrocha le téléphone et appela le 87^e.

À la troisième sonnerie, Carella décrocha.

— Mais où est-ce que tu es, bon sang ? dit-il. Je sors une minute pour aller au petit coin, et quand je reviens, tu as disparu.

— Dave ne t'a pas mis au courant ?

— Dave s'est fait relever il y a plus d'une heure. Personne ne me dit jamais rien, dit Carella.

— Quelqu'un est entré chez la petite Benjamin et l'a passée à tabac, dit Hawes. Quand ça a commencé, elle était au téléphone avec moi. J'ai rappliqué en vitesse. J'ai découvert qui a posé les micros ici, Steve. Un certain Kissman, de la Brigade des Stupéfiants.

— Bon, je le connais, dit Carella. Alan Kissman, c'est ça ?

— Martin Kissman.

— Martin Kissman, c'est ça, dit Carella.

— Est-ce que je t'ai dit qu'Ollie Weeks avait téléphoné ?

— Non.

— Tu devais être au petit coin. Le médecin légiste lui a dit que Harrod avait été tué par plusieurs personnes munies d'armes différentes. Il se droguait, Steve.

— Est-ce que c'est pour ça que Kissman avait posé des micros chez lui ?

— Exact. Dès qu'il sera remonté avec un pied-de-biche, nous allons forcer les tiroirs de ses fichiers. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

— Pas grand-chose. Rien qui soit en rapport avec cette affaire, en tout cas.

— Tu crois qu'on devrait faire notre enquête sur le compte de Worthy et Chase ?

— Qu'est-ce que tu veux dire par : notre enquête ? Qui d'autre en mène une ?

— Ollie Weeks. Je croyais que je te l'avais dit.

— Je devais être au petit coin. C'est quoi ton idée, Cotton ?

— Mon idée est que si Harrod portait des traces de piqûres le long des deux bras, ses patrons auraient dû le remarquer, surtout l'été, avec les chemises à manches courtes. Mais tout ce qu'ils ont pu me dire, c'est qu'il prenait des photos pour eux. Peut-être qu'Ollie a raison. Peut-être que l'agence immobilière n'est en effet qu'une couverture.

— De quoi ?

— La drogue ? Kissman croit que Harrod dealait.

— Même si c'était le cas, ça ne veut pas dire que Worthy et Chase en savaient quelque chose.

— Alors pourquoi est-ce qu'ils ne m'ont pas dit qu'il se droguait ? Il venait de se faire descendre. Qui est-ce qu'ils protégeaient ?

— Je ne sais pas. Mais laisse Ollie tirer les marrons du feu pour nous. S'il y a quelque chose dont on n'a pas besoin en ce moment, c'est d'un supplément de boulot.

— Je n'aime pas Ollie, dit Hawes.

— Moi non plus, mais...

— Ollie est raciste.

— C'est vrai, mais Andy Parker aussi.

— Ouais, mais je suis bien obligé de travailler avec Parker, puisqu'il fait partie de cette foutue brigade. Je ne suis pas obligé de travailler avec Ollie.

— C'est un flic consciencieux.

— Bah ! dit Hawes.

— Mais si. Il y a une différence entre Parker et lui.

— Je ne la vois pas.

— Il y en a une. C'est la même différence qu'entre le chiendent et le pissenlit. Parker est le chiendent, laid comme l'enfer et bon à rien. Ollie est le pissenlit...

— Tu parles d'un pissenlit ! dit Hawes.

— Si, si, un pissenlit, insista Carella. Tout aussi laid que le chiendent, sauf quand il lui pousse une belle fleur jaune. Et n'oublie pas qu'on peut le manger en salade.

— Je voudrais bien voir Ollie en salade, dit Hawes. Et le noyer dans l'huile et le vinaigre.

— Laisse-le faire les démarches, Cotton. Est-ce qu'il a dit qu'il restait

en contact avec nous ?

— Il devrait débarquer au bureau d'une minute à l'autre. Tu sais ce que je voudrais ? Je voudrais qu'Artie Brown soit là quand il se mettra à sortir des propos racistes. Artie le mettrait en bouillie et l'expédierait à son oncle de T Alabama dans un paquet cadeau.

— Pourquoi est-ce qu'il vient ici ? demanda Carella.

— Il croit que je vais ramener la petite Benjamin. Raconte-lui ce qui vient de se passer, tu veux ? Peut-être qu'il rentrera chez lui planter des aiguilles dans sa poupée de Sydney Poitier.

— Comment va la fille ?

— Elle est plutôt mal en point. On dirait qu'ils lui ont cassé la mâchoire et les deux jambes.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Voilà Kissman, je te rappellerai. Est-ce que tu rentres chez toi ?

— Dans un petit moment.

— Je crois qu'il faudrait qu'on se voie dans la soirée, Steve. Ça se complique.

— Ouais, dit Carella, qui raccrocha.

Avec un pied-de-biche, on peut presque tout ouvrir, sauf peut-être une boîte d'anchois.

Pour ouvrir les tiroirs de la chambre noire de Harrod, Hawes, Kissman et l'inspecteur Boyd, du 83^e, adoptèrent le principe du travail à la chaîne. Au lieu d'en ouvrir un et d'en examiner le contenu, ils forcèrent tout le lot à la file, six tiroirs en tout, puis s'assirent pour en examiner le contenu à loisir. Il leur fallut dix minutes pour ouvrir les tiroirs, et près d'une heure dix pour les passer au crible. La seule lumière de la chambre noire étant celle que dispensait l'ampoule rouge suspendue au-dessus du comptoir, ils emportèrent les six tiroirs dans la chambre à coucher, allumèrent le plafonnier et s'assirent parmi les tiroirs comme des enfants qui fouillent dans la malle à déguisements d'un grenier un jour de pluie. Dehors, les bruits de la rue diminuaient – c'était l'heure du dîner à Diamondback.

Charles Harrod avait été quelqu'un d'occupé.

Elizabeth Benjamin aussi.

Une partie des occupations de Harrod concernait l'absorption de drogue. Si le rapport du médecin légiste avait laissé le moindre doute sur le vice de Charlie, celui-ci se serait dissipé quand les inspecteurs passèrent en revue le contenu du premier tiroir. Dans une boîte à cigares vide, ils trouvèrent une seringue hypodermique, une cuillère à

café au dos noirci et au manche recourbé et une demi-douzaine de pochettes d'allumettes. Cachés dans le logement des piles d'une lampe de poche, ils trouvèrent trois sachets de papier cristal d'une poudre blanche qu'ils supposèrent être de l'héroïne. Dans le même tiroir, dans une seconde boîte à cigares vide, et sans doute conservés en prévision des mauvais jours, ils trouvèrent une épingle de sûreté, un compte-gouttes et un bouchon de bouteille métallique noirci muni d'un manche en fil de cuivre. Ce bouchon était une cuillère de fortune, qui servait à chauffer puis à dissoudre l'héroïne dans de l'eau ; l'épingle de sûreté servait à piquer la veine ; le compte-gouttes à injecter la drogue dans le sang : arsenal très primitif, mais très efficace, si l'on est tenaillé par le manque, qu'on a cassé sa seringue et qu'on est à court d'ustensiles de cuisine.

Tout au fond du tiroir, ils trouvèrent une collection de livres, de brochures, de magazines et de journaux ayant trait à la drogue et à l'abus de drogue, y compris un article tiré du mensuel de la police, auquel presque tous les flics de la ville étaient abonnés. Une enveloppe séparée de papier kraft contenait une liasse de coupures de presse concernant les saisies de grosses quantités d'héroïne, les arrestations de trafiquants, les opérations de police et ce qui se révéla être la photocopie d'un texte de toxicologie décrivant les symptômes de l'empoisonnement par les alcaloïdes et ses antidotes. Il n'y avait rien dans le premier tiroir qui pût indiquer que Harrod était trafiquant. La provision d'héroïne était infime, à peu près la quantité qu'un drogué conserve par devers lui pour éviter d'être à court. Même si les lois de la ville stipulaient qu'il suffisait de cinquante grammes d'héroïne pour que l'intention de revendre soit raisonnablement présumée, aucun des inspecteurs ne se dit qu'il y avait assez de drogue dissimulée dans la lampe de Harrod pour justifier une telle allégation.

Les cinq autres tiroirs étaient remplis de dossiers en kraft étiquetés et classés par ordre alphabétique. D'après les étiquettes de chaque dossier, on aurait pu croire que les goûts de feu Charlie Harrod le portaient vers la littérature, le théâtre, la mythologie, l'histoire, la linguistique, la pédagogie et la religion. Un examen des étiquettes blanches glissées dans les pattes de chaque dossier révéla, par exemple, des titres aussi divers que : *Blanche-Neige et les sept nains*, *Lassie*, *La Guerre de Troie*, *J'élève mon enfant*, *La Toison d'or*, *Tarzan l'homme-singe*, *Les Joies du yiddish*. *Histoires d'animaux*, *La Méthode Berlitz (français)*, *Guerre et Paix*, *Le III^e Reich*, *des origines à la chute*, et même *La Sainte Bible*. Toutefois, un simple coup d'œil à l'intérieur des dossiers révélait le vrai sens de ces titres, et montrait en outre que Charlie Harrod était doté d'un humour pervers.

Les dossiers contenaient des photographies.

Certaines de ces photographies étaient apparemment récentes, et avaient sans doute été prises par Charlie lui-même, ici, dans son propre appartement – principalement dans la chambre, mais aussi dans le salon, dans la cuisine et (pour une série remarquable) sur l'escalier de secours. Certaines photographies étaient des agrandissements de clichés remontant à plusieurs décennies : les costumes permettaient de dater les époques, les craquelures, les plis et les taches claires indiquant qu'elles avaient été prises par d'autres appareils que celui de Charlie.

Toutes étaient d'ordre pornographique.

Elles montraient tous les actes sexuels imaginables jamais exécutés, conçus ou rêvés par et pour les humains et les animaux de tous âges, couleurs, opinions et extractions, en duos, trios, quatuors, quintettes, sextuors (évidemment), foules, tribus ou même (comme cela semblait ressortir d'une des photographies) par nations tout entières – exécutés avec ou sans contraintes, appareils mécaniques, outils, gadgets, instruments de torture ou assistance du clergé. Comme toutes les photographies portaient un prix, on pouvait raisonnablement supposer que Charlie était plus qu'un simple collectionneur. En fait, il était presque fatal de supposer que la voiture et les vêtements coûteux de Charlie étaient le fruit de son penchant pour la photographie. Une partie importante de ses occupations (ou de sa profession, si vous préférez) concernait donc la vente de photographies pornos. Et Elizabeth Benjamin n'avait pas non plus menti en disant qu'elle n'était pas une putain. Elizabeth Benjamin était modèle. Au moins les deux tiers des photographies de la collection de Charlie montraient Elizabeth dans des rôles variés. Son répertoire paraissait sans limite, ses poses naturelles et décontractées, sa qualité de vedette évidente.

Ainsi l'heure du dîner passa-t-elle agréablement et, tandis que le crépuscule descendait sur la ville, Kissman, Hawes et Boyd s'offrirent une paisible récréation à regarder des photographies cochonnes, chacun comprenant enfin ce que ressent un membre d'un comité de censure qui, obligé de lire toutes sortes de livres dégueulasses pour le service public, détermine enfin ceux qui sont trop avilissants pour trouver place sur les rayons d'une bibliothèque publique.

Ce fut une expérience rafraîchissante.

Steve Carella commençait à se sentir dans la peau d'un comptable.

Il était à présent huit heures moins vingt, et Ollie Weeks était arrivé à la salle des inspecteurs depuis près de deux heures avec pas mal de renseignements au sujet de la société Diamondback Development, dirigée par deux messieurs du nom de Robinson Worthy et Alfred Allen Chase. Ollie semblait avoir sérieusement creusé la question entre

le moment où il avait quitté Worthy et Chase en leur promettant de vérifier les activités de leur société et celui où il avait appelé Hawes pour lui dire : « J'ai découvert quelques petites choses sur le compte de nos amis Worthy et Chase », euphémisme de premier ordre s'il en était. Au cours des quelques heures précédant l'heure de fermeture des bureaux, Ollie avait vraiment abattu un travail étonnant, preuve irréfutable que les gros hommes ont le pas vif et sont en plus bons danseurs.

Il avait bien entendu conduit son affaire selon le règlement, et quand on enquêtait sur une entreprise suspecte, le règlement imposait certaines démarches. Ollie les avait toutes accomplies, et il lui tardait à présent de prouver à Hawes (ou, à défaut, à Carella) qu'il n'avait pas porté de jugement trop hâtif sur les dirigeants de la Diamondback Development. Il connaissait Carella depuis qu'ils avaient travaillé ensemble sur une affaire, cinq ans plus tôt, époque à laquelle Carella avait reproché à Ollie son expression pour désigner une vieille Portoricaine, grand-mère de douze enfants et mère pleine de fierté d'un fils qui était à présent candidat au conseil municipal, « cette pauvre vieille ruine ». Ollie s'était offensé que Carella se soit offensé, et leurs relations de travail en avaient souffert par la suite. Désormais, aucun des deux n'échangeait de plaisanteries dans le cadre du travail. Carella avait un meurtre sur les bras, et Ollie avait un meurtre sur les bras, et les deux meurtres étaient peut-être liés d'une manière ou d'une autre, ce qui leur donnait quelque chose en commun.

— Voici ce que j'ai trouvé sur ces deux gaillards, dit Ollie. La première chose que j'ai faite a été d'appeler Cartwright & Fields, l'agence de crédit du centre, et j'ai eu une certaine Mrs Clara Tresore, du service des renseignements. Elle m'a fait un tas d'histoires parce qu'elle voulait que je vienne en personne lui montrer mon insigne, et je lui ai répondu qu'il était déjà trois heures de l'après-midi et que je n'avais pas le temps de courir jusque dans le centre. Elle a ronchonné et rouspété, mais elle a fini par me rappeler une demi-heure plus tard pour me donner les renseignements qu'il me fallait. Bon, il se trouve donc que la Diamondback Development s'est constituée en société anonyme en septembre de l'année dernière, le conseil d'administration se composant de trois personnes, Robinson Worthy, président, Alfred Allen Chase, vice-président, et un certain Oscar Hemmings, trésorier. Au moment de cette constitution, le capital était de cinq mille neuf cent soixante-quinze dollars, actions réparties en parts égales entre les trois fondateurs. L'objet principal déclaré de la société était « l'achat et la rénovation d'immeubles dans le quartier de la ville connu sous le nom de Diamondback ». Tout ce qu'il y a de légal, jusqu'ici, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Carella.

Il commençait à penser à Roger Grimm et à son affaire d'importation, et aux sociétés de Hambourg et de Bremerhaven. Il les chassa aussitôt de son esprit. Il avait déjà du mal à expliquer les mathématiques modernes à ses jumeaux, et il soupçonnait qu'il n'était pas taillé pour occuper un poste de cadre dirigeant dans un cartel international. Il ne savait pas encore que, quelques instants plus tard, Hawes allait lui apporter des renseignements sur une autre affaire encore, le petit commerce de photographies pornos de Charlie Harrod. Il aurait perdu les pédales.

— Tu me suis, jusqu'ici ? demanda Ollie.

— Je te suis, répondit Carella, qui n'en était pas tout à fait sûr.

— D'accord. J'ai ensuite passé un coup de fil au Better Business Bureau, au Crédit Bureau of Greater Isola ainsi qu'au Diamondback Crédit Bureau, et j'ai appris que ces types ont un bon crédit, aucune plainte de tous ceux avec qui ils ont été en affaires, factures payées dans les temps, et ainsi de suite. Ça paraît toujours bon, ça paraît toujours légal.

— Quand est-ce que ça commence à aller mal ? demanda Carella.

— Laisse-moi une minute, tu veux ? dit Ollie. (Il consulta ses notes, qu'il s'était donné la peine d'écrire à la main au dos de plusieurs formulaires du bureau des inspecteurs, puis releva les yeux.) Bon, donc, ces types s'occupent d'acheter et de rénover des immeubles, d'accord ? Alors, j'ai appelé le Cadastre, et j'ai découvert que ces types avaient acheté un total de neuf immeubles à l'abandon à Diamondback depuis qu'ils ont fondé leur affaire. Ils ont acheté tous ces immeubles directement à leurs propriétaires, et à des prix inférieurs à ceux qu'ils auraient dû proposer dans une vente aux enchères. Tu veux que je te cite quelques prix ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? dit Carella.

— Ce sont des prix élevés, dit Ollie. Par exemple, ils ont payé six mille trois cents dollars un immeuble de trois étages du côté sud de Thorp Avenue ; deux mille sept cents dollars pour un préfabriqué de deux étages sur Kosinsky Boulevard ; trois mille huit cents dollars pour une maison en meulière de trois étages au coin de Hull Avenue et de la 25^e Rue, et le reste à l'avenant. Le prix total de ces neuf immeubles était de quarante-huit mille sept cent cinquante dollars. Tu piges ?

— Je pige, dit Carella, pas si sûr d'avoir pigé.

— Alors après, j'ai appelé le Service des Permis de construire, et j'ai appris que la Diamondback Development, bien que possédant maintenant neuf immeubles en pleine propriété et ayant déjà engagé les services d'un cabinet d'architectes pour lui dresser les plans, n'a

renové qu'un seul immeuble depuis tout ce temps – un taudis de Saint Sébastian Avenue. Les architectes sont un cabinet appelé Design Associates, sur Ainsley Avenue. Quand je les ai appelés, ils m'ont répondu que leurs honoraires s'étaient élevés à cinquante mille dollars.

— Comment est-ce que tu as su qui étaient les architectes ?

— J'ai appelé Worthy et Chase, et ce sont eux qui me l'ont dit, qu'est-ce que tu crois ? Ces deux lascars veulent à toute force prouver qu'ils sont réguliers ; ils m'ont donné le nom de leurs architectes, et aussi celui de leur banque – ce qui a été leur première erreur.

— C'est quoi, comme banque ?

— La Bankers First, dans Culver Avenue, à trois blocs de leur bureau. J'ai appelé vers quatre heures, à peu près. Ils ferment à trois heures, tu sais, mais ils continuent à travailler jusqu'à cinq heures, parfois six. J'ai vu le directeur, un certain Fred Epstein, qui m'a appris que la Diamondback Development avait un compte courant et aussi un coffre chez eux. Je lui ai demandé si je pouvais jeter un coup d'œil au coffre, et il m'a dit que non, pas sans un mandat du tribunal – de nos jours, il faut un de ces satanés mandats pour faire une pause café. Alors je me suis trimbalé du bureau jusque dans le centre, je me suis fait faire le mandat par un juge municipal et je suis revenu à la banque vers cinq heures, j'ai regardé dans le coffre, et devine quoi ?

— Quoi ? dit Carella.

— Il y a près de huit cent mille dollars en liquide dans ce coffre. C'est une jolie somme, hein, pour trois paumés qui se sont lancés dans les affaires avec cinq mille neuf cent soixante-quinze dollars, tu ne trouves pas ?

— Si, je trouve.

— Et qui, ne l'oublie pas, ont déjà déboursé près de cent mille billets pour acheter leurs immeubles et payer les architectes qui leur ont fait les plans. Sans compter ce que ça a dû coûter pour la rénovation qu'ils ont fait faire. D'où vient tout cet argent, Carella ?

— Je ne sais pas, dit Carella.

— Moi non plus.

— Est-ce que tu as raconté tout ça à Hawes ?

— Quand je l'ai appelé, je le savais déjà, mais il y avait encore une chose que je voulais vérifier avant de le mettre au courant.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Le troisième type de la Diamondback Development. Oscar Hemmings. Le trésorier.

— Tu as trouvé quelque chose sur son compte ?

— Ouais, il habite dans l'immeuble de Saint Sébastian Avenue, celui que la Diamondback Development a rénové. J'ai l'intention d'aller lui rendre visite demain. J'ai déjà vérifié auprès de l'Identité judiciaire, il n'a pas de casier. Ni Worthy non plus, d'ailleurs. Chase, c'est une autre histoire. Il est tombé il y a cinq ans pour vol avec effraction, il a pris dix ans à Castlevue, libéré sur parole au bout de trois ans et demi.

— Ça remonte à quand ?

— Sa libération ? Il y aura deux ans en novembre.

— Est-ce que le F.B.I. a quelque chose à leur sujet ?

— J'ai déjà fait une demande de vérification, dit Ollie. Je devrais avoir des nouvelles bientôt.

— Tu n'as pas perdu ton temps, Ollie.

Il n'aimait pas Ollie, mais il n'essayait pas de dissimuler son admiration pour ce qu'Ollie avait accompli en quelques heures. C'est ce qu'il avait essayé de faire comprendre à Hawes. Le Gros Ollie Weeks était quelqu'un d'assez repoussant mais, à de nombreux égards, c'était un bon flic. Négliger son instinct d'enquêteur et son flair à dénicher les faits reviendrait à jeter le bébé avec l'eau du bain. Et pourtant, travailler avec lui était écœurant. Alors que fallait-il faire ? En toute bonne conscience, que fallait-il faire ? Le traiter comme un ordinateur qui crachait des renseignements, le déshumanisant et commettant ainsi la faute même qu'on lui reprochait ? Ollie Weeks posait un problème. De plus, Carella soupçonnait qu'il posait un problème sans solution. Il était ce qu'il était. Il ne servirait à rien de le prendre à part pour lui apprendre à vivre. « Hé, mon petit Ollie, ce n'est pas gentil, les choses que tu dis. Certains pourraient s'en offenser, tu comprends, Ollie ? » Comment expliquer à un crocodile que ce n'est pas gentil de manger les autres animaux ? « C'est ma nature », répondrait-il. « C'est pour ça que Dieu m'a donné des dents si pointues. » Dieu seul savait pourquoi il avait donné des dents si pointues à Ollie, mais, sauf à les lui faire sauter, Carella ne savait vraiment pas quoi y faire.

— Ça, tu peux le dire, que je n'ai pas perdu mon temps, dit Ollie en souriant, ajoutant ainsi la modestie à toutes ses autres vertus.

En entendant des voix dans le couloir, les deux hommes se tournèrent vers la barrière à claire-voie. Hawes entra dans la salle des inspecteurs, suivi de Kissman qui portait un magnétophone. Kissman semblait plus vieux que dans le souvenir de Carella. Il se demanda soudain s'il faisait la même impression à Kissman.

— Salut, Alan, dit-il.

— Martin, dit Kissman.

— Martin, Martin, c'est vrai, dit Carella en hochant la tête.

Il était fatigué, il avait la tête trop pleine de chiffres. L'argent, l'argent, l'argent, on en venait toujours au sexe ou à l'argent, dans ce métier.

— Je te présente Ollie Weeks, du 83^e. Martin Kissman, Stupéfiants.

Les hommes se serrèrent brièvement la main en se dévisageant comme des publicitaires qui se demandent s'ils vont travailler pour le même client.

— Où est la fille ? demanda Ollie, se rendant soudain compte que Hawes, qui était allé arrêter Elizabeth Benjamin, était finalement revenu avec un flic des Stupéfiants.

— À l'hôpital de Diamondback, répondit Hawes.

— Avec deux jambes cassées, quelques côtes cassées et la mâchoire cassée, ajouta Kissman.

— Pourquoi est-ce que tu m'as pas appelé ? demanda Ollie à Hawes d'un ton offensé.

— Tout est arrivé trop vite, répondit Hawes. Mais Kissman a un enregistrement de tout ce qui s'est passé dans l'appartement...

— Un enregistrement ? dit Ollie. (Il n'y comprenait plus rien. Il cligna des yeux et tira son mouchoir. Il dit en s'épongeant le front :) Je ne comprends rien à tout ça, ce qui était tout à fait vrai.

Tandis que Kissman installait l'appareil, Hawes lui expliqua la situation. Puis les quatre hommes prirent des chaises autour du bureau, tandis que Kissman pressait le bouton MARCHE. La bande commençait par un dialogue enregistré plus tôt dans la journée :

« On a déjà fouillé ses affaires. Quatre fois. Les bourres entrent ici comme dans un moulin. »

— Qui est-ce ? chuchota Ollie.

— La fille, lui répondit Hawes.

« La police est déjà venue ici ? »

« Pas pendant qu'on était à la maison. »

« Alors comment savez-vous qu'ils sont venus ? »

— Qui c'est ce type ? demanda Ollie.

— Moi, dit Hawes.

— Toi ? dit Ollie, de plus en plus ahuri.

« Charlie leur a tendu des pièges. Les bourres ne sont pas spécialement futés, vous savez. Charlie a trouvé ces micros... »

— Est-ce que tu peux sauter ça ? demanda Hawes.

« ... moins de dix minutes après qu'ils les avaient posés. »

Kissman arrêta l'appareil, pressa sur le bouton RAPIDE AVANT,

regarda le compteur, enfonça le bouton STOP, et enfin de nouveau le bouton MARCHE. Cette fois, il tomba plus près du but :

« ... bien de vous amener en vitesse. À la maison. J'ai fait ce que vous avez dit, je suis restée. Et maintenant, ils sont venus pour me faire la peau. Ceux qui ont tué Charlie. Ils sont dehors, sur l'escalier de secours. Dès qu'ils se sentiront assez de cœur au ventre, ils casseront les carreaux. »

Il y eut un bruit de verre brisé, puis au moins trois, peut-être quatre voix différentes se firent entendre :

« Laisse ce téléphone ! »

« Encore, attention ! »

« Elle... »

« Je la tiens ! »

Elizabeth hurla. On entendit un déclic, sans doute le téléphone qu'on raccrochait, puis un bruit de lutte, peut-être une chaise qui tombait, un bruit rapide et confus de pas sur le linoléum. De la barrière, Meyer Meyer, qui revenait avec un gobelet de café et du fromage danois, dit :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Chut ! dit Hawes.

À présent, Elizabeth sanglotait. Il y eut soudain le bruit de quelque chose qui frappait de la chair humaine.

« Oh ! par pitié, non ! »

« Ta gueule, salope ! »

« Encore, attrape-lui les jambes ! »

« Pitié, pitié ! »

Elle se remit à hurler, un long hurlement à glacer le sang qui donna la chair de poule à quatre inspecteurs expérimentés qui avaient vu et entendu presque tout en fait d'horreur. Il y eut de nouveaux bruits de coups, en cadence cette fois, correction méthodique administrée à une fille déjà sans connaissance.

« Allez, ça suffit. »

« Encore, arrête, tu vas la tuer ! »

« Allons-y, allons-y. »

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Foutons le camp, nom d'un chien, mec ! »

Il y eut un bruit de pas précipités, un tintement de verre, sans doute les morceaux de vitre qui se détachaient à leur passage. Le micro, qui était sensible, enregistra encore un gémissement qui provenait du

carrelage de la cuisine, puis ce fut le silence total.

Kissman éteignit le magnétophone.

— Combien, à votre avis ? demanda Hawes.

— Quatre ou cinq, dit Ollie. Difficile à dire.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, dit Carella en fronçant les sourcils. Tu veux revenir en arrière pour moi, Martin ?

— Jusqu'où ?

— Jusqu'à l'endroit où il y en a un qui parle de la tuer.

Kissman enroula de nouveau la bande, puis pressa sur le bouton
MARCHE :

« Oh ! par pitié, non ! »

« Ta gueule, salope ! »

« Encore, attrape-lui les jambes ! »

« Pitié, pitié ! »

Le hurlement terrifiant de la fille retentit une fois de plus dans la salle des inspecteurs, et une fois de plus les inspecteurs écoutèrent en silence, comme des enfants qui ignorent qu'il y a des monstres dans la nuit. Ils écoutèrent encore la correction administrée sans un mot, et attendirent que les voix reprennent :

« Allez, ça suffit. »

« Encore, arrête, tu vas la tuer ! »

« Allons-y, allons-y. »

— Arrête ici, dit Carella, et Kissman arrêta l'appareil. Je ne comprends pas ces ordres.

— Quels ordres ?

— Le type qui dit à un autre de continuer et d'arrêter en même temps, dit Carella. Ça n'a pas de sens.

— Il n'arrête pas de crier ça pendant tout l'enregistrement, dit Kissman.

— C'est-à-dire ?

— De la tenir. Il dit tout le temps à l'un des autres types de continuer.

— Il y a beaucoup de bruit sur la bande, dit Ollie. Peut-être qu'on pige de travers.

— Non, ça se détache, clair et net, dit Hawes. Il crie : « Encore », il n'y a pas de doute.

— Est-ce qu'ils vous paraissent jeunes, à la voix ? dit Kissman.

— Certains.

— Ils me paraissent noirs, ça c'est sûr, dit Ollie, que Hawes regarda en fronçant les sourcils, mais Ollie ne parut pas s'en apercevoir.

— Repasse-nous ce bout-là, tu veux ? dit Carella. Là où il est question de la tuer.

Kissman repéra le passage sur la bande et ils repassèrent cette phrase sans arrêt, écoutèrent avec attention, cherchèrent à comprendre la contradiction apparente : Encore, arrête, tu vas la tuer ! Encore, arrête, tu vas la tuer ! Encore, arrête, tu vas la tuer !

Encore, encore, encore, anchor, anchor, anchor...

— Mais c'est son nom ! dit Hawes en se levant soudain de sa chaise.

— Quoi ? dit Ollie.

— Anchor ! Jamie Anchor !

Ils entrèrent à trois de front dans la salle du club : Ollie Weeks parce que le meurtre de Harrod était officiellement de son ressort, Carella et Hawes parce que le meurtre de Reardon était officiellement du leur. D'ailleurs, quand on s'attaque à un nombre indéterminé de voyous, cela ne nuit jamais d'avoir de nombreuses bouches à feu.

La salle du club était située au sous-sol d'un immeuble de la 27^e Nord. Ils n'eurent aucune difficulté à la trouver car les flics du 83^e tenaient à jour un dossier sur les bandes de rues du quartier, et un coup de fil d'Ollie à son propre district avait permis de localiser sur-le-champ le quartier général des Ancient Skulls. Dans le couloir du sous-sol, devant le club, ils écoutèrent à la porte, entendirent de la musique à l'intérieur, et plusieurs voix, masculines et féminines. Ils ne frappèrent pas, ils ne s'embarrassèrent d'aucune formalité ; ils avaient affaire à des gens qui étaient peut-être coupables d'agression et de meurtre. Le Gros Ollie enfonça la porte d'un coup de pied et Carella et Hawes se déployèrent sur les ailes juste derrière lui, l'arme au poing. Quand le battant se rabattit brutalement vers l'intérieur, deux jeunes gens debout près du tourne-disque se tournèrent vers la porte. Au moment où les inspecteurs entrèrent, un garçon et une fille, qui se pelotaient sur un canapé en face de la porte, se levèrent d'un bond. Dans deux coins sombres, deux autres couples dansaient chacun de son côté, étroitement enlacés. Ils se tournèrent aussitôt vers les intrus et cessèrent de danser, mais sans desserrer leur étreinte. À l'autre bout de la pièce, il y avait une autre porte. Ollie se dirigea vers elle d'un pas vif et l'ouvrit d'un coup de pied. Il y avait un garçon et une fille nus sur le lit.

— Debout ! dit Ollie. Habillez-vous !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'un des deux garçons à côté du tourne-disque.

Hawes reconnut Avery Evans, le barbu joueur de billard.

— C'est une rafle, dit Carella. Ferme-la.

— Où est Jamie Anchor ? demanda Hawes.

— Dans l'autre pièce.

— Grouille-toi, joli cœur, dit Ollie. Il y a quelqu'un qui veut te parler.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Anchor de l'autre pièce.

— C'est moi le président, ici, dit Avery en s'éloignant du tourne-disque. J'aimerais savoir ce qui se passe, si ça ne vous ennuie pas.

— Comment tu t'appelles ? s'enquit Carella.

— Avery Evans.

— Enchanté, dit Ollie. Toi, là-bas ! Contre ce mur ! On n'est pas dans une surbroum du vendredi soir. Eteignez-moi ce tourne-disque !

— Je suppose que vous avez un mandat, dit Avery.

— Ouais, le voici, notre mandat, répliqua Ollie en agitant le .38 qu'il avait au poing. Tu veux le lire ?

— Je ne comprends pas, dit Avery. Les Ancient Skulls ont toujours collaboré avec la police. Est-ce que ça vous ennuerait de m'expliquer... ?

— On t'expliquera au poste, répondit Ollie. Allez, les filles, vous aussi ! (Il brandit son revolver dans l'autre pièce et cria :) Tu t'habilles pour le bal du gouverneur, Anchor ? Grouille-toi, ou je viens te donner un coup de main.

La fille avec Anchor s'était vite rhabillée, et elle sortit de la pièce en boutonnant son chemisier. Elle ne pouvait pas avoir plus de seize ans, cette fille aux yeux de biche, au visage ravissant et au teint de pêche.

Avery s'approcha de Carella pour lui dire sur le ton de la confidence :

— Je suppose que vous vous rendez compte que les Ancient Skulls sont le seul club de quartier qui...

— Tu nous diras ça plus tard, dit Carella.

— Est-ce que vous allez nous dire pourquoi vous nous emmenez au poste ? demanda Avery. Est-ce qu'il y a eu des accrochages avec un autre club ?

— Non, répondit Carella, laconique.

Jamie Anchor entra dans la pièce. Il était aussi grand que dans le souvenir de Hawes, il avait des poignets puissants et des mains énormes.

— Qu'est-ce qui cloche, mec ? demanda-t-il.

- Ils font erreur, Anchor, dit Avery.
- Oh ! c'est sûr, dit Anchor.

Les Ancient Skulls n'étaient pas du tout aussi âgés que leur titre le proclamait, mais leurs âges s'évaluaient néanmoins de dix-huit à vingt-six ans, ce qui voulait dire que, n'étant pas mineurs, ils pouvaient subir un interrogatoire dans un poste de police. Personne n'avait jamais dit aux flics de cette ville où au juste il aurait fallu interroger un délinquant juvénile. D'habitude, ils allaient interroger les suspects mineurs dans une partie du bâtiment qui n'était pas infestée par les individus douteux de toutes espèces, respectant ainsi pour la forme ce règlement – les voies de la justice sont étranges. Les Ancient Skulls avaient bien entendu droit à l'énoncé et à l'explication de leurs droits, et ils avaient le droit de garder le silence s'ils le souhaitaient, et ils avaient aussi droit à un conseil, qu'ils choisissent de répondre ou non aux questions. Miranda-Escobedo, l'arrêt de la Cour suprême qui garantissait tous ces droits, n'était pas le boulet que certains officiers de police prétendaient. En fait, une enquête chez les gardiens de l'ordre à travers le pays avait révélé qu'on avait obtenu autant d'aveux depuis l'arrêt Miranda-Escobedo qu'avant, et sans le recours aux techniques invouables d'arrière-salle.

Avery Evans, chef des Ancient Skulls, était le membre le plus âgé de la bande : vingt-six ans, bientôt vingt-sept. C'était aussi le plus intelligent et sans doute le plus dangereux. Il soutenait que la police était en train de commettre une erreur et disait qu'il répondrait volontiers à toutes les questions qu'on lui poserait. Il n'avait rien à cacher, les Ancient Skulls avaient toujours coopéré avec la police, et il ne demandait certes pas mieux que de coopérer avec elle cette fois-ci. Il conseillait aux autres membres de la bande – ou du moins à ceux qui étaient présents, car on estimait qu'il y avait cent douze Ancient Skulls domiciliés à Isola et cinquante et quelques à Riverhead –, il leur conseillait donc de répondre eux aussi à toutes les questions que les flics leur poseraient. Avery Evans était détendu, intelligent, dur et éminemment sûr de lui, et chef d'une fière et noble bande. Il ignorait bien entendu que la police possédait un enregistrement de ce que lui et ses fiers et nobles émules avaient fait à Elizabeth Benjamin.

— Vous ne m'avez toujours pas dit de quoi il est question, mec, dit-il.

Dans la salle des interrogatoires du 83^e, il était assis à une longue table en face d'un demi-miroir, qu'on appelle parfois miroir double [5] – les voies de la justice sont étranges, très étranges. Les flics qui appelaient ça un demi-miroir l'appelaient ainsi parce qu'il ne reflétait que d'un seul côté, tandis que l'autre côté était une simple vitre à

travers laquelle on pouvait observer celui qui se regardait dans le miroir. D'un côté, on se voyait dedans, de l'autre, on voyait à travers – d'où le nom de miroir double, à cause de son double rôle de glace-pour-se-voir et de glace-pour-voir. Il n'était pas raisonnable de s'attendre que les flics, qui ne pouvaient même pas se mettre d'accord sur l'interprétation de Miranda-Escobedo depuis toutes ces années, se mettent d'accord pour savoir si c'était un miroir simple ou double. Le point important était que n'importe quel suspect qui se voyait dans le miroir indiscretement suspendu au mur de la salle des interrogatoires, par ailleurs nu, comprenait sur-le-champ qu'il regardait un miroir truqué et que (neuf fois sur dix) il se faisait photographier à travers depuis la pièce adjacente. Et c'était exactement ce qui arrivait à Avery Evans, qui le savait parfaitement. Mais, de toute façon, il n'avait rien à cacher. Il était persuadé que les flics n'avaient rien contre lui. Laissons-les prendre des photos à travers leur miroir bidon, laissons-les faire leur cirque jusqu'au bout. Dans une demi-heure, il serait de nouveau en train de danser au club.

Ollie – qui menait l'interrogatoire, puisqu'il était sur son terrain, pour ainsi dire, quoique l'endroit ne différât que peu en décrépitude du 87^e – annonça tout de go :

— Avant de commencer, mettons-nous bien d'accord une fois de plus : tu as bien compris tes droits tels que nous te les avons énoncés, et tu es bien d'accord pour répondre à nos questions sans l'assistance d'un avocat. C'est bien ça ?

— Oh ! bien sûr, bien sûr, dit Avery. Je n'ai rien à cacher, mec.

— D'accord, alors peux-tu me donner ton nom complet ?

— Avery Moses Evans.

— Où est-ce que tu habites, Ave ?

— Ainsley Avenue – 1194, Ainsley Avenue, appartement 32.

— Tu vis seul ?

— Je vis avec ma mère.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Eloïse Evans.

— Ton père est vivant ?

— Ils sont séparés, dit Avery.

— Où es-tu né, Ave ?

— Ici. Dans cette ville.

— Quel âge as-tu ?

— J'aurai vingt-sept ans deux jours avant Noël.

— Où est-ce que tu travailles ?

— Je suis au chômage pour le moment.
— Est-ce que tu es membre de la bande baptisée les Ancien ! Skulls ?

— C'est un club, dit Avery.
— Bien sûr. Est-ce que tu en es membre ?
— J'en suis président, dit Avery.
— Est-ce que Jamie Anchor en est membre ?
— Jamison Anchor, c'est ça. Un type bien, dit Avery en souriant.
— Où étiez-vous, toi et Jamie Anchor, ce soir entre cinq heures et cinq heures et demie ?

— Je ne me rappelle pas exactement.
— Essaie de te rappeler exactement, dit Ollie.
— Je traînais.
— Tu traînais où ?
— Sans doute au billard.
— Où est-ce que c'est ?
— Ace Billiards. Sur Kruger Street.
— Quelqu'un vous y a vus, Jamie et toi, à cette heure-là ?
— Il y avait des tas de types des Skulls.
— Mais à part les types de ta bande ?
— Club.
— Quelqu'un, à part eux ?
— Je ne pourrais pas l'affirmer. Je n'ai pas l'habitude d'espionner les gens.

— Tu connais un certain Charlie Harrod ? demanda Ollie en se tordant le nez entre le pouce et l'index.

C'était le signal pour lancer une attaque de flanc, Ollie continuant à mener l'assaut de front tandis que Carella et Hawes le harcèleraient sur les côtés.

— Jamais entendu parler, dit Avery.
— Elizabeth Benjamin ? demanda Hawes. Tu en as entendu parler ?
— Non.
— Harrod était drogué, dit Carella.
— Ouais ? dit Avery en souriant. Je remarque que vous en avez parlé au passé. Il ne se drogue plus ?
— Non, il ne se drogue plus, dit Hawes.
— Tant mieux pour lui. Dans notre club, il n'y a pas de camés. Je pense que vous le savez déjà, messieurs. Demandez à n'importe quel

flic d'ici, ils vous diront que tous les Skulls sont blancs.

— Oh ! ouais, on sait ça, dit Ollie.

— C'est un fait, mec.

— Mais tu n'as jamais entendu parler de Harrod, hein ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que s'il ne se drogue plus, je suis fier de lui. Il y a trop de camés dans le coin. Il y a une chose que vous devez reconnaître : nous, les Skulls, nous essayons de faire du quartier un endroit où il fait bon vivre.

— Ah ! comme nous tous, dit Ollie, dans son imitation désormais fameuse de W.C. Fields, comme nous tous.

— Et autre chose, reprit Avery, c'est les Skulls, et rien que les Skulls, qui sont toujours en train de négocier avec les autres clubs pour maintenir la paix dans le coin. Si on n'était pas là, vous ne sauriez pas où donner de la tête. Il y aurait la guerre sans arrêt. Je trouve que vous nous devez au moins un peu de gratitude pour ça.

— Oh ! mais oui, dit Ollie.

Aucun des flics ne prit la peine de faire remarquer à Avery que s'il n'y avait pas de bandes de rue, il n'y aurait pas non plus de guerres et, partant, aucune nécessité pour aucune des bandes de négocier la paix. Chacun des hommes qui interrogeaient Avery savait que les bandes d'aujourd'hui étaient beaucoup plus dangereuses que celles d'il y avait vingt ans, surtout parce que cette nouvelle espèce était dotée d'une idéologie. L'idéologie fournissait sa propre justification du vandalisme. Si ce que vous faites est pour le bien du quartier, alors vous pouvez faire n'importe quoi. Et de plus, vous pouvez être fier de le faire.

— Où étais-tu aujourd'hui un peu avant midi ? demanda Hawes.

— Mec, vous voulez qu'on se rappelle tout ce qu'on fait, vous autres, c'est ça ?

— Si tu ne veux pas répondre, tu n'es pas obligé, dit Hawes.

— Je n'ai rien à cacher, dit Avery. Je devais être au local du club.

— Quelqu'un t'y a vu ?

— Oh ! bien sûr, des tas de types...

— À part des membres du club.

— Seuls les membres du club peuvent entrer au local.

— Par « local du club », tu veux dire le sous-sol où on t'a trouvé ce soir ? demanda Ollie.

— C'est le local du club, dit Avery.

Les trois inspecteurs, qui s'étaient rapprochés de lui, formaient autour de sa chaise un cercle à rendre claustrophobe. Ils passèrent alors la vitesse supérieure, le tenant sous un feu roulant de questions ;

au début, Avery se tournait pour les regarder chacun à son tour, puis il finit par adresser toutes ses réponses à Ollie, qui se tenait juste en face de lui.

— Il y a une annexe à ce local ? demanda Ollie.

— Non.

— Où se trouve votre arsenal ? demanda Carella.

— On n'a pas d'arsenal, mec. On est des gens paisibles.

— Pas de flingues ? demanda Hawes.

— Pas de couteaux ? demanda Carella.

— Pas de battes de base-ball ? demanda Ollie.

— Rien de tout ça.

— Vous n'auriez pas des flingues planqués quelque part, hein ?

— Non.

— Ailleurs qu'au local ?

— Ni des couteaux ?

— Non.

— Charlie Harrod a reçu un coup de couteau, aujourd'hui.

— Je ne le connaissais pas.

— Et il s'est aussi fait battre à mort.

— Je ne le connais toujours pas.

— Tu connais bien le quartier de Kruger Street ?

— Vaguement.

— Tu viens de nous dire que tu joues à l'Ace Billiards.

— C'est vrai. De temps en temps.

— C'est juste à côté de chez Charlie.

— C'est vrai ?

— Appartement 6A, 1512, Kruger Street.

— Et alors ?

— Jamais entré dans cet appartement ?

— Jamais.

— Jamais vu Elizabeth Benjamin dans le coin ?

— Non.

— Est-ce que tu savais que Charlie Harrod était drogué ?

— Je ne savais pas ce qu'il était. Je ne savais pas qui c'était, vous pigez ?

— Tu n'as jamais dérouillé un camé ?

— Jamais.

— C'est un mensonge, dit Ollie. Petits salopards, on vous a amenés ici il y a six mois pour avoir dérouillé un dealer qui s'appelait Shoemouth Kendricks.

— Mais c'était un dealer, mec. Ce n'était pas un camé. Les camés sont des malades. Et les dealers sont ceux qui les rendent malades. (Avery fit une pause.) Comment ça se fait que vous le sachiez, d'ailleurs ? Ce n'est pas vous le flic qui s'est occupé de ça.

Ollie tendit la main derrière lui, prit une chemise de papier bulle sur le bureau et la jeta sur les genoux d'Avery.

— Voici le dossier de votre petit club, monsieur le président. Il s'épaissit tous les jours. Nous savons tout ce que vous faites, petits salopards, et nous savons que vous sentez la merde.

— Eh bien, je trouve que vous exagérez, inspecteur, dit Avery, qui sourit en rendant la chemise à Ollie.

— Par exemple, dit Ollie, nous savons que votre arsenal se trouve dans l'appartement d'une certaine Melissa Beam, 221, 23^e Nord, et qu'il se compose de quatorze pistolets, deux douzaines de grenades, six baïonnettes de la Seconde Guerre mondiale avec leurs fourreaux, plus un certain nombre de couteaux, de battes de base-ball et de manches à balai sciés.

— C'est un mensonge, mec, protesta Avery. Qui vous a raconté ces salades ?

— Un membre d'un autre petit club qu'on appelle les Royal Savages.

— Ces minables ? dit Avery avec mépris. Ils ne sauraient même pas reconnaître un arsenal de leur propre trou du cul. En tout cas, si vous saviez qu'il y avait tout ce fourbi dans la 23^e Rue, comment ça se fait que vous n'y avez pas fait une descente ?

— Parce que la dernière fois que tu es venu ici, monsieur le président, tu as juré tes grands dieux de respecter la loi devant un inspecteur nommé Thomas Boyd, et qu'en échange, il a promis de ne pas vous asticoter, toi et ton club.

— C'est vrai, on respecte la loi, affirma Avery. On maintient la paix.

— L'inspecteur Boyd se trouve en ce moment même dans la 23^e Rue, dit Ollie, en train de fouiller l'appartement. J'espère qu'il ne trouvera aucune arme qu'on puisse t'attribuer à toi ou à ta bande. Comme, par exemple, le couteau qui a servi contre Charlie Harrod.

— Il n'en trouvera pas, ne vous faites pas de bile, dit Avery, qui semblait cependant quelque peu ébranlé.

Il s'éclaircit la gorge.

— Comment est-ce que tu appelles Jamie Anchor ? demanda Carella.

— Je l'appelle Anchor.

— Tu l'appelles par son nom de famille ?

— C'est ça.

— Comment ça se fait ?

— Jamie, ça fait un peu pédale. Il aime mieux qu'on l'appelle Anchor. C'est un nom fort. Il est costaud, et fier. Anchor lui va bien.

— Tu as déjà entendu parler de l'empreinte vocale ? demanda Hawes.

— Non.

— C'est comme les empreintes digitales, dit Carella. On peut les comparer. On peut identifier formellement une voix.

— Comme c'est intéressant ! dit Avery.

— Nous avons un enregistrement de ta voix, dit Ollie.

— Vous avez enregistré ça ? dit Avery en regardant autour de lui pour repérer un magnétophone dissimulé. Je ne vous avais pas donné la permission de le faire.

— Non, non, ce n'est pas ça que nous avons enregistré, dit Ollie en souriant.

— Mais nous avons quand même un enregistrement, dit Carella en souriant.

— Toi et Anchor, vous en êtes les vedettes, dit Hawes en souriant.

— Tu veux l'entendre, Avery ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? dit Avery en haussant les épaules et en croisant les bras.

Ollie sortit aussitôt de la salle des interrogatoires. Le magnétophone se trouvait dans le bureau du secrétariat, au bout du couloir, et il aurait pu aller le chercher en trente secondes, mais il traîna cinq bonnes minutes avant de regagner l'endroit où Avery se trouvait, assis sur sa chaise, les bras croisés. Pendant l'absence d'Ollie, aucun des deux autres inspecteurs ne lui avait adressé la parole. Ollie posa alors le magnétophone sur le bureau, adressa à Avery un regard de commisération qui voulait dire : « Tu es dans de beaux draps, mec », et appuya sur le bouton MARCHE. L'air de rien, les trois inspecteurs entouraient Avery Evans en l'observant tandis qu'il écoutait la bande.

« Hawes ? Vous feriez bien de vous amener en vitesse. À la maison. J'ai fait ce que vous avez dit, je suis restée. Et maintenant, ils sont venus pour me faire la peau. Ceux qui ont tué Charlie. Ils sont dehors, sur l'escalier de secours. Dès qu'ils se sentiront assez de cœur au ventre, ils casseront les carreaux. »

En entendant le bruit de verre brisé, Avery battit des paupières. Les

bras toujours croisés, il se pencha seulement un tout petit peu quand il entendit les autres voix :

« Laisse ce téléphone ! »

« Anchor, attention ! »

« Elle... »

« Je la tiens ! »

Elizabeth hurla et Avery se mit à transpirer. Les gouttes de sueur jaillirent de son front et lui coulèrent sur les tempes et les joues tandis qu'il écoutait le déclic du téléphone qu'on raccrochait, le bruit de la chaise qu'on renversait, le martèlement des pas sur le linoléum, les sanglots d'Elizabeth, les coups sauvages sur la chair qu'on frappait.

« Oh ! par pitié, non ! »

« Ta gueule, salope ! »

« Anchor, attrape-lui les jambes ! »

Il y eut un autre hurlement, et la sueur dégouлина sur la mâchoire d'Avery et dans sa barbe, ruissela inexorablement le long des muscles tendus de son cou pour être absorbée par le maillot blanc qu'il portait sous son blouson de jean aux couleurs de sa bande. Il écouta la correction, battit des paupières en entendant de nouveau les voix :

« Allez, ça suffit. »

« Anchor, arrête, tu vas la tuer ! »

« Allons-y, allons-y. »

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Foutons le camp, nom d'un chien, mec ! »

Il entendit les pas précipités, le bruit des morceaux de verre tombant par terre, et détourna la tête au moment où Elizabeth gémit. La bande se tut.

Ollie éteignit l'appareil.

— Tu reconnais ces voix ?

Avery ne répondit pas.

— La fille est vivante, dit Hawes. Elle t'identifiera.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas achevée ? Vous avez pensé qu'il suffisait de lui faire peur ?

Avery ne répondit pas.

— Est-ce que vous croyiez que Harrod était un dealer ?

— Est-ce que ce sont ses beaux costumes et sa Cadillac qui vous ont fait croire ça ?

— Est-ce que vous croyiez que la fille était un dealer, elle aussi ?

Avery ne répondit toujours pas.

- Qui a raccroché le téléphone, Ave ?
- Nous allons relever les empreintes digitales sur le combiné, tu sais.
- Et nous allons comparer les voix de cette bande avec vos empreintes vocales, à toi et à Anchor.
- Et aussi avec celles de vos autres copains.
- Et nous allons comparer la peinture blanche que Charlie a sous les ongles avec la peinture des inscriptions de vos blousons.
- Vous vous y êtes mis à combien contre Harrod ?
- Espèce de petit salopard ! cria Ollie. Tu crois que tu peux te permettre de blesser et de tuer qui bon te semble ? On va t'enfermer à double tour et jeter la clé, tu m'entends, monsieur le président ?
- Je veux un avocat, dit Avery.

On était toujours vendredi. Ça faisait une éternité qu'on était vendredi.

L'Assistance judiciaire envoya un avocat pour s'assurer qu'on ne violait aucun des droits des Ancient Skulls. Pendant ce temps, les inspecteurs – convaincus qu'ils avaient du solide – appelèrent le bureau du district attorney et demandèrent qu'on leur envoie quelqu'un pour leur éviter de saboter l'affaire d'un point de vue juridique en continuant à poser des questions. À onze heures du soir, tout le monde était rassemblé. À minuit moins dix, ils se rendirent compte qu'ils étaient dans une impasse, puisque l'avocat commis d'office des Skulls leur conseillait de garder le silence. L'homme du bureau du district attorney estima toutefois qu'ils avaient de sérieuses présomptions, et on coffra les Skulls sous l'inculpation d'une part d'agression et d'autre part d'homicide, et on les emmena en bas, dans les cellules de détention, en attendant leur transfert au palais de justice pour leur mise en accusation. Les avocats[6] échangèrent une poignée de main entre eux et avec les inspecteurs, et quelques minutes après minuit, tout le monde avait quitté les lieux. On était enfin samedi. Ollie Weeks avait élucidé son affaire en moins de douze heures, et on aurait pu croire qu'il allait rentrer chez lui dormir du sommeil du juste, bercé par la certitude d'avoir accompli un bel et bon travail.

Au milieu de la nuit, le téléphone posé sur la table de nuit de Carella sonna. Carella tendit une main hésitante vers le combiné, décrocha et dit : « Allô ! » pas très sûr de parler dans le bon bout.

— Carella ? C'est Ollie Weeks.

— Ollie ? dit Carella. Ah ! salut, Ollie. Comment ça va ? Quelle heure est-il, Ollie ?

— Je ne sais pas quelle heure il est. Carella, je n'arrive pas à dormir.

— C'est dommage, dit Carella en clignant des yeux pour lire l'heure à son réveil lumineux. (Il était quatre heures dix.) Est-ce que tu as essayé de compter les moutons, Ollie ?

— Je pensais à ce type, dit Ollie.

— Quel type, Ollie ?

— Cet Oscar Hemmings. Le troisième homme de la Diamondback

Development.

— Ah ! oui, dit Carella. Oui, qu'est-ce qui lui arrive ?

— Je me dis que si j'attends demain matin, il ne sera peut-être plus là.

— Ah ! bon, dit Carella, hésitant.

Il avait l'impression qu'Ollie avait pris une décision sans appel, mais il n'en était pas tout à fait sûr parce qu'il était encore à moitié endormi.

— C'est-à-dire chez lui, reprit Ollie. À l'adresse que j'ai.

— Oui, il y a toujours un risque qu'il soit sorti, dit Carella en regardant de nouveau son réveil.

— Sauf si j'y vais maintenant, dit Ollie.

— Il est quatre heures du matin, dit Carella. Il est quatre heures onze.

— Justement, dit Ollie. À quatre heures du matin, personne n'est sorti. Il est trop tard pour être encore dehors, et trop tôt pour être sorti du lit. Si j'y vais maintenant, je suis sûr de le pincer.

— D'accord, dit Carella. Parfait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Vas-y. Va le pincer.

— Tu veux venir avec moi ? dit Ollie.

— Non, dit Carella.

— Allez, viens.

— Non, dit Carella. Ecoute, t'es dingue ou quoi, pour me réveiller à quatre heures du matin, ou quatre heures douze, comme tu veux ? Qu'est-ce qui te prend ? Ton affaire est bouclée, tu as ton...

— Ce sont ces types qui me turlupinent.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont huit cent mille dollars dans leur coffre. Où est-ce que ces nègres ont trouvé tant de pognon, si ce n'est pas de l'argent sale ?

— Mais je ne sais pas, Ollie.

— Et ça ne t'intéresse même pas ? Harrod travaillait pour eux, et Harrod connaissait Reardon, et Reardon est mort, et Hawes me dit que c'est le pistolet de Harrod qui l'a tué. Et ça ne te paraît pas intéressant ?

— C'est intéressant. Mais Harrod est mort, lui aussi, et je ne peux pas arrêter un mort pour avoir tué un autre mort.

— Pourquoi est-ce que tous ces types se font refroidir ? dit Ollie.

— Il n'y a aucun lien entre ces meurtres, dit Carella d'un ton patient. Tu as attrapé les voyous qui ont tué Harrod, et si Harrod a tué Reardon, c'est parce que Reardon savait certaines choses à propos d'un incendie dont Harrod était ou n'était pas... Merde, Ollie, tu me réveilles ! Je ne veux pas me réveiller ! Je veux me rendormir. Bonsoir, Ollie.

Carella raccrocha. Près de lui, sa femme Teddy dormait, une jambe entortillée dans le drap. Elle ne pouvait pas entendre, et par conséquent n'avait pas entendu la sonnerie du téléphone ni la conversation qui avait suivi, et il en était content. Il aplatit le drap et se blottissait contre elle, quand le téléphone se remit à sonner. Il arracha le combiné et cria :

— Oui, merde !

— Steve ?

— Mais qui est-ce ?

— C'est moi. Cotton.

— Qu'est-ce que tu veux, Cotton ?

— Est-ce qu'Ollie Weeks vient de t'appeler ?

— Oui, Ollie Weeks vient de m'appeler ! Et maintenant, c'est toi qui m'appelles ! Pourquoi est-ce que vous ne vous mariez pas tous les deux, au lieu de me déranger au milieu de la nuit, nom d'un chien ? J'essaie de dormir. J'essaie...

— Steve ?

— Quoi ?

— Tu veux l'accompagner ?

— Non, je ne veux pas l'accompagner.

— Je trouve que nous devrions l'accompagner, dit Hawes.

— Puisque tu l'aimes tant, accompagne-le, toi, dit Carella.

— Je ne l'aime pas du tout, mais je me dis qu'il a peut-être raison, dit Hawes. Je me dis que la Diamondback Development a peut-être quelque chose à voir avec les incendies de Grimm, et je me dis que nous n'obtiendrons rien de Worthy ni de Chase pour le moment, mais que, si nous allons le surprendre au milieu de la nuit, nous avons peut-être une chance de tirer quelque chose du troisième homme. Je me dis qu'Ollie a raison.

Il y eut un silence sur la ligne.

— Steve ? dit Hawes.

Plus de silence encore.

— Steve ?

— Ou est-ce que tu veux qu'on se retrouve ? demanda Carella d'un

Ils se retrouvèrent à cinq heures moins le quart dans un petit restaurant d'Ainsley Avenue ouvert toute la nuit. Ils s'assirent dans un box pour préparer tranquillement leur opération. Ce qu'ils s'apprêtaient à faire était risqué, dans la mesure où ils n'avaient pas de mandat pour pénétrer au domicile d'un certain Oscar Hemmings, au 1137, Saint Sébastian Avenue, et que, si Hemmings le voulait, il pouvait leur dire d'aller voir ailleurs s'il y était. L'Amérique n'était pas encore un Etat policier, et la Gestapo ne pouvait pas enfoncer votre porte en pleine nuit pour vous tirer du lit. Ils pourraient interroger Hemmings, certes, parce qu'ils recherchaient des renseignements au sujet d'un crime dont ils avaient connaissance, mais ils ne pouvaient pas l'interroger sans qu'il les y autorise. S'il refusait, ils pouvaient lui promettre de revenir avec une assignation à comparaître, et il répondrait à leurs questions devant un jury d'instruction, c'était à lui de choisir, et cela l'effraierait peut-être assez pour le rendre coopératif. Mais avec Hemmings, ils ne voulaient pas en arriver là, si bien que dans le restaurant, ils imaginèrent une ruse, ruse dont ils espéraient qu'elle marcherait. S'il avalait leur histoire, peut-être leur répondrait-il et leur révélerait-il des éléments importants. S'il ne l'avalait pas, il était en droit de leur claquer la porte au nez.

La ruse qu'ils imaginèrent était une bonne et simple ruse.

Ils supposaient que Hemmings, en tant qu'associé de la Diamondback Development, savait déjà que Charlie Harrod était mort. Cependant, aussi rapide que fonctionne le téléphone arabe de Diamondback, il ne savait sans doute pas encore qu'on avait embarqué les Ancient Skulls pour les inculper du meurtre de Harrod. Les quelques suppositions qu'ils avaient faites à propos de l'incendie de l'entrepôt de Grimm étaient a) que Reardon avait drogué la bouteille que les veilleurs de nuit avaient bu et b) qu'on avait tué Reardon parce qu'il aurait pu parler de son rôle dans l'incendie. Ils savaient en outre que Reardon avait reçu au cours de la semaine précédant l'incendie deux ou trois visites de deux hommes noirs – dont l'un était Charlie Harrod ; que Reardon avait déposé cinq mille dollars en liquide sur son compte d'épargne cinq jours avant l'incendie ; et qu'Elizabeth Benjamin avait passé les deux nuits précédant l'incendie chez Reardon, sans doute pour ajouter une petite gâterie sexuelle à la compensation pécuniaire qu'il avait déjà reçue. Il fallait que Barbara Loomis, qui les avait vus tous les deux, identifie formellement Harrod et Elizabeth. En attendant, les descriptions semblaient concorder, si bien qu'ils partirent du principe que Reardon était le lien entre Harrod et l'incendie de l'entrepôt.

Ce qu'ils voulaient savoir, et c'était pour cela qu'ils rendaient visite à Hemmings à une heure aussi matinale, c'était pourquoi Harrod avait été impliqué dans un incendie. À supposer qu'il avait contacté Reardon pour lui demander ses services pour l'administration du somnifère, et à supposer que Reardon se soit fait payer ce service cinq mille dollars, et à supposer qu'on lui ait envoyé Elizabeth en prime – pourquoi Harrod avait-il voulu mettre le feu à l'entrepôt de Grimm ? Quel était son mobile ? Travaillait-il pour la Diamondback Development ou pour son propre compte ? Worthy et Chase avaient déjà dit tout ce qu'ils diraient jamais sur Charlie Harrod. Bon photographe, mère abandonnée, petite amie un peu voyante, et bla-bla-bla. Hemmings ne leur avait encore rien dit, mais ils espéraient qu'il allait le faire – si seulement leur petite ruse marchait.

Voici les bases sur lesquelles ils établirent leur plan :

Hemmings savait que Harrod s'était fait tuer.

Mais Hemmings ne savait pas qu'on avait inculpé les Skulls du meurtre de Harrod.

Worthy et Chase connaissaient à la fois Hawes et Ollie.

Worthy et Chase avaient sans aucun doute parlé à leur associé de la visite des deux flics, et lui avaient peut-être aussi donné leur signalement.

Le seul flic que Worthy, Chase et Hemmings ne connaissaient pas était Steve Carella.

Voici le scénario qu'ils élaborèrent :

Ollie et Hawes frapperaient à la porte de Hemmings. Ils s'excuseraient de le réveiller de si bonne heure, mais ils avaient avec eux un homme qui, selon leurs soupçons, avait tué Charlie Harrod l'après-midi même. Ils montreraient alors l'homme en question, menottes aux poignets. Ce serait un homme grand et mince, il aurait les cheveux châtain, les yeux bruns légèrement bridés, et ne serait à tout prendre pas impressionnant, mais personne ne dit qu'il faut ressembler à John Wayne pour commettre un meurtre. L'homme aux menottes serait Steve Carella.

Ollie et Hawes affirmeraient à Hemmings que cet homme, qu'ils avaient décidé de baptiser Alphonse Di Bari (malgré les objections de Carella, qui ne pensait pas avoir l'air particulièrement italien), prétendait qu'il n'aurait tué Charlie Harrod pour rien au monde, puisque c'était un très bon ami et qu'il travaillait en fait avec lui à la Diamondback Development. Il était indispensable, vu ce qu'ils avaient contre Di Bari, que quelqu'un de la Diamondback Development certifie qu'il en était employé, ou démolisse ce mensonge. Hemmings dirait bien entendu qu'il n'avait jamais vu cet Alphonse Di Bari (toujours

malgré les objections de Carella, qui trouvait qu'Alphonse ne lui allait pas du tout). Alors les inspecteurs feraient copain-copain avec Hemmings, lui expliqueraient comment ils avaient suivi Di Bari à la trace jusque chez lui, où ils avaient trouvé Farme du crime, et Carella (dans le rôle de Di Bari) protesterait sans fin qu'ils se trompaient de personne, qu'il travaillait régulièrement pour la Diamondback Development, que Charlie Harrod l'avait engagé pour prendre des photographies d'un entrepôt appartenant à un certain Roger Grimm, je vous en prie, monsieur, dites à ces types qu'ils font erreur.

À ce moment précis, tout le monde observerait Hemmings avec attention, espérant qu'à la mention de l'entrepôt, ses gestes ou ses paroles révéleraient peut-être quelque chose d'important (comme peut-être ses dents). S'il ne réagissait pas tout de suite, ils s'appesantiraient sur l'histoire de l'entrepôt, soi-disant réclamant l'aide de Hemmings tout en prêtant l'oreille à de petits indices révélateurs, en réalité l'interrogeant tout en lui faisant croire qu'ils cherchaient des renseignements pour démolir le mensonge de Di Bari.

Ce n'était pas un mauvais scénario.

Mais voilà, il était cinq heures du matin, et ils n'étaient pas en train de tourner un film pour la Twentieth Century Fox.

Avec Carella menottes aux poignets (qui se sentait tout bête), les inspecteurs entrèrent dans l'immeuble de Saint Sébastien Avenue et prirent l'escalier jusqu'au quatrième étage.

Même à cette heure matinale, Ollie ne sentait pas la rose, mais, là encore, il n'avait jamais prétendu le contraire. Cotton Hawes avait le nez très fin. Il détestait tirer des coups de feu à tort et à travers parce que l'odeur de la cordite lui faisait presque toujours légèrement mal au cœur. Ce qui avait été un sérieux handicap quand il était dans la marine, car on aurait dit qu'il y avait toujours quelqu'un qui tirait des coups de canon sur quelqu'un d'autre. Ollie ne sentait pas la cordite. Il était difficile de définir son odeur.

— Je croyais qu'ils avaient rénové ce taudis, constata Ollie. C'est une poubelle, voilà ce que c'est.

Oui, pensa Hawes, c'est bien ça.

Ils s'arrêtèrent devant la porte de Hemmings et frappèrent. Et frappèrent de nouveau. Et encore, et encore, et encore. Personne ne répondit.

— Et maintenant ? interrogea Hawes.

— Tu crois qu'il est là-dedans ? demanda Ollie.

— S'il y est, il le cache bien.

— Il devrait être là, dit Ollie en fronçant les sourcils. Il est cinq

heures du matin. Tout le monde est dans son lit à cinq heures du matin.

— Sauf moi, dit Carella.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Ollie.

Après un bref conciliabule sur le palier devant chez Hemmings, ils décidèrent de renoncer à leur cinéma. Ils ôtèrent les menottes des poignets de Carella et ils commençaient à redescendre l'escalier quand Ollie s'exclama :

— Et merde, qu'est-ce qu'on a à tourner en rond ? et il retourna à la porte, qu'il enfonça d'un coup de pied sans dire un mot de plus.

Carella et Hawes échangèrent un regard. Hawes poussa un soupir. Ensemble, ils suivirent Ollie à l'intérieur.

— Mais visez-moi cette piaule ! dit Ollie.

Ce qu'ils faisaient, les yeux grand écarquillés. Car, alors que le 1137, Saint Sébastian Avenue était un immeuble ordinaire, que l'escalier était aussi sale et bruyant que ceux de tous les bas quartiers, et que la porte d'Oscar Hemmings, tailladée et écaillée, ressemblait à n'importe quelle autre porte de l'étage, l'intérieur de l'appartement leur ménagea une série de surprises.

La première fut une petite entrée. D'ordinaire, à Diamondback, il n'y avait pas d'entrées. Les antichambres, c'était bon pour Marie-Antoinette. À Diamondback, on entra de plain-pied dans la cuisine. Mais là, il y avait une entrée, une vraie de vraie, avec des miroirs sur trois murs, qui agrandissaient la pièce par illusion d'optique et reflétaient l'image de trois inspecteurs ébahis. Ollie, qui avait déjà traversé l'entrée pour visiter le reste de l'appartement, se dit que ça ressemblait à un truc qu'il avait vu dans une série de science-fiction à la télévision. Carella et Hawes, qui le suivaient, ne pensaient pour l'instant à rien. Ils ressemblaient à deux pauvres Arabes en burnous entrés par erreur dans une réception de l'ambassade d'Israël.

À droite de l'entrée, il y avait une cuisine, lisse de formica, de noyer, d'acier chromé et de carreaux de vinyle blanc. L'épaisse moquette bleu pâle qui tapissait l'antichambre était la même dans tout le reste de l'appartement. S'y enfonçant jusqu'aux genoux, du moins à ce qu'il leur semblait, les inspecteurs débouchèrent dans le salon, où un profond canapé d'angle, au piètement laqué blanc, se nichait dans un coin, ses coussins d'un bleu plus soutenu se détachant sur les rideaux du même bleu que la moquette. Une immense peinture moderne, tout en taches et en traits rouges, noirs, blancs et plusieurs tons de bleu, surmontait le canapé, éclairée par la lumière discrète d'un lampadaire blanc sculpté qui s'allumait de la porte à l'aide d'un interrupteur au mercure. Il y avait un bar en noyer avec une rangée de

verres dessinés sans doute possible en Scandinavie, scintillant sur un fond de bouteilles d'alcools et de whiskies très chers. En face du canapé, une bibliothèque en noyer couvrait le mur du sol au plafond, chargée de livres qu'Ollie avait toujours eu envie de lire sans jamais en trouver le temps.

Un tourne-disque, un lecteur de cassettes, un amplificateur et un haut-parleur à chaque bout de la pièce constituaient la chaîne stéréophonique de Hemmings, et une longue étagère de la bibliothèque supportait au moins deux cents disques trente-trois tours et au moins autant de cassettes. À l'autre bout de la pièce, près d'une porte battante qui ouvrait sur la cuisine, se trouvait une table ovale en noyer entourée de quatre chaises. Un buffet en noyer et formica noir était placé à hauteur d'homme derrière la table. Au-dessus du buffet, un second tableau, volontairement décentré, effrontément abstrait, reprenait les couleurs du plus grand tableau de l'autre bout de la pièce : rouge, noir, blanc et bleu.

La chambre était meublée avec dépouillement, un grand lit bas laqué blanc avec un couvre-lit bleu foncé cerné par l'épaisse moquette bleu pâle, des rideaux assortis, une commode en noyer à plateau de formica blanc, un petit fauteuil recouvert de tissu noir, un placard à portes ajourées peintes en blanc couvrant dans sa totalité le mur d'en face. La salle de bains était entièrement blanche. Carreaux blancs, accessoires blancs, rideau de douche blanc, tapis de bain blanc à côté de la baignoire, serviettes blanches.

C'était tout. Avant qu'on n'abatte certaines cloisons en vue d'en modifier la distribution, l'appartement devait très probablement se composer de quatre pièces. Il y avait à présent deux pièces, plus la cuisine, la salle de bains et la petite entrée. Cette rénovation avait sans doute coûté des milliers et des milliers de dollars à la Diamondback Development.

— Joli, dit Ollie.

— Ouais, dit Hawes.

— Hm ! dit Carella.

Chacun pensait à son propre traitement.

— Inspectons les placards et les tiroirs, suggéra Hawes.

Alors qu'ils repartaient vers la chambre, Ollie se figea sur place.

— On vient, murmura-t-il.

Ni Hawes ni Carella n'avaient rien entendu. En tendant l'oreille, ils entendirent des pas dans l'escalier, un bruit de hauts talons qui s'approchaient de la porte enfoncée du palier. Ollie s'était vivement plaqué à gauche de la porte, contre le mur de miroirs, le revolver au poing. Il fit signe à Hawes et Carella de se mettre hors de vue.

Sur le palier, ils entendirent une brève exclamation de surprise.

— Entrez, aboya Ollie.

Une fille pénétra dans le vestibule. C'était une grande rousse séduisante, blanche, d'environ vingt-cinq ans. Elle portait une longue robe du soir verte et des escarpins de satin vert : Cendrillon rentrant du bal à cinq heures du matin et trouvant son appartement grouillant de cambrioleurs ; c'est du moins ce qu'elle dut penser.

— Prenez tout ce que vous voulez, dit-elle aussitôt, mais ne me faites pas de mal.

— Nous sommes de la police, dit Ollie, ce qui fit changer l'humeur de la fille sur-le-champ.

— Alors foutez le camp, dit-elle. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici.

— Comment vous appelez-vous ? s'enquit Ollie.

— Et vous ? riposta-t-elle.

— Inspecteur de première classe Oliver Weeks, 83^e District, dit-il en rengainant son revolver pour montrer ses papiers d'identité. Mais je ne sais toujours pas comment vous vous appelez.

— Rosalie Waggener, répondit-elle en passant devant eux pour entrer dans le salon, tout en ôtant ses chaussures en chemin pour se diriger pieds nus vers le bar, où elle se versa aussitôt un plein verre de Courvoisier.

— Vous habitez ici, Rosalie ? demanda Carella.

— J'habite ici, dit-elle d'un ton las en portant le verre à ses lèvres.

Elle avait les yeux de la même couleur que l'alcool.

— Est-ce qu'Oscar Hemmings habite ici ? demanda Hawes.

— Non.

— Pourtant, l'appartement est enregistré à son nom, dit Ollie.

— Enregistré où ? demanda la fille.

— Dans l'annuaire du téléphone.

— Ça veut simplement dire que le téléphone est à son nom. L'appartement est le mien.

— Pourquoi avez-vous mis le téléphone à son nom ?

— Parce qu'une jeune fille qui vit seule reçoit toutes sortes de coups de fil.

— Parce que vous recevez toutes sortes de coups de fil ? demanda Ollie.

Pour Hawes et Carella, cette question était transparente, et pour la fille aussi. Une piaule comme celle-là, en plein cœur de Diamondback,

ça ne voulait dire qu'une chose pour les flics, et la fille savait exactement à quoi ils pensaient. Mais elle feignit de ne pas comprendre le sens profond de cette question.

— Je ne reçois pas toutes sortes de coups de fil, puisque le téléphone est au nom d'Oscar, dit-elle avec simplicité en buvant une gorgée.

— Vous habitez seule ici ? demanda Ollie.

— Oui.

— Vous êtes sortie, ce soir ?

— À votre avis ? Ce n'est pas pour aller chercher le lait que je m'habille comme ça, en général.

— Et pourquoi vous êtes-vous habillée comme ça ? demanda Ollie.

C'était de nouveau une question transparente. Et la fille choisit de nouveau d'en ignorer les sous-entendus.

— Je suis allée à une soirée, dit-elle.

— Où ?

— À Silvermine Oval. Dans le centre.

— Quel genre de soirée ?

— Une soirée privée.

— Ça devait être une belle soirée, dit Hawes.

— C'était une soirée très réussie, répondit Rosalie en vidant son verre. (Elle s'en resservit aussitôt un second aussi généreux.) Est-ce que vous pourriez me dire ce que vous faites ici ? demanda-t-elle.

— Nous enquêtons sur un incendie, expliqua Carella, décidant de jouer franc jeu, du moins jusqu'à un certain point : ils enquêtaient aussi sur l'affaire de la Diamondback Development.

— Parlez-nous d'Oscar Hemmings, dit Ollie.

— Oscar n'est impliqué dans aucun incendie, dit Rosalie.

— Personne n'a dit le contraire. Parlez-nous de lui.

— C'est un ami, dit Rosalie.

— Ce doit être un très bon ami, pour vous laisser mettre le téléphone à son nom. Vous avez un bail pour cet appartement ?

— J'en ai un.

— Ça vous ennueie que je le regarde ?

— Je ne l'ai pas ici.

— Où est-il ?

— Chez ma mère. À Riverhead, dit-elle vivement, et ils surent immédiatement qu'elle mentait.

- Le bail est à votre nom ?
- Bien sûr.
- Combien est-ce que ça vous a coûté pour refaire l'appartement ?
- Un paquet.
- Combien ?
- J'ai oublié. Je suis brouillée avec les chiffres.
- Ça doit beaucoup vous plaire de vivre à Diamondback.
- Ça me plaît.
- Vous avez dépensé des milliers de dollars pour rénover un appartement dans un des quartiers les plus pourris de la ville, souligna Ollie.
- Ouais, eh bien, j'aime bien ce coin.
- Vous devez avoir beaucoup d'amis nègres, non ? s'enquit Ollie.
- Ecoute, Ollie, commença Hawes, qu'est-ce que ça a à voir... ?
- Vous voulez dire des amis noirs ? interrompit Rosalie.
- C'est bien ce que j'ai dit, non ?
- Oui, j'ai des amis noirs.
- Vous devez en avoir des tas, si vous vivez dans ce quartier.
- J'en ai pas mal, dit Rosalie.
- Et des blancs aussi, je parie.
- Oui, des blancs aussi.
- Vous êtes call-girl, Rosalie ?
- Non.
- Alors qu'est-ce que vous fabriquez dans ce coin paumé, hein ? Vous pouvez nous le dire ?
- Je vous l'ai déjà dit. C'est ici que j'habite.
- Et où habite Oscar ?
- Je ne sais pas.
- Je croyais que c'était un bon ami. Comment se fait-il que vous ne sachiez pas où il habite ?
- Il vient de déménager.
- D'où ?
- Il habitait le haut de la colline. Je ne sais pas où il habite maintenant.
- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?
- Oh ! ça doit faire deux ou trois semaines, au moins.
- On va jeter un petit coup d'œil à vos affaires, d'accord, Rosalie ?

— Non, pas d'accord, dit-elle.

— Rosalie, dit Ollie avec lenteur, douceur et patience, si cet appartement est un bordel, on va vous coller au derrière jusqu'à ce qu'on en ait la preuve. Alors pourquoi ne pas coopérer ? Ce n'est pas sur la prostitution dans cette ville que nous enquêtons. Nous enquêtons sur un incendie.

— Je ne suis pas prostituée, et je me fiche de votre enquête.

— Non, vous sortez tout simplement de l'université de Vassar, c'est ça ? Et vous vivez chez les nègres pour le plaisir, c'est ça ?

— Je peux vivre où ça me plaît. Il n'est pas interdit de vivre où l'on veut.

— Exact, dit Ollie. Maintenant, dites-nous exactement où vous étiez ce soir.

— Pourquoi ?

— Parce que, subitement, nous avons décidé d'enquêter sur la prostitution illégale.

Rosalie soupira.

— On vous écoute, reprit Ollie.

— Allez-y, dit-elle, fouillez l'appartement. Je n'ai rien à cacher.

Ollie et Hawes entrèrent dans la chambre à coucher. Rosalie se resservit un verre puis s'adressa à Carella :

— Vous en voulez ?

— Non, merci.

Elle se mit à siroter son cognac en le regardant par-dessus le bord de son verre. Carella entendait des tiroirs s'ouvrir et se refermer dans la chambre. La fille fit la grimace en penchant la tête vers l'endroit d'où venaient les bruits, s'efforçant de faire partager à Carella l'indignation que ce viol de sa vie privée suscitait. Carella fit semblant de ne pas comprendre ce qu'elle voulait dire. Le décor n'était pas catholique, c'était le moins qu'on puisse dire ; lui aussi pensait que Rosalie était call-girl.

Hawes revint dans le salon. Il avait à la main un passeport américain.

— C'est le vôtre ? demanda-t-il.

— Si vous l'avez trouvé dans la commode, c'est le mien.

Hawes ouvrit le passeport et se mit à le feuilleter.

— Vous voyagez beaucoup, Miss Waggener ? demanda-t-il.

— De temps en temps.

— Tu veux jeter un coup d'œil là-dessus. Steve ? demanda-t-il en

tendant le passeport à Carella.

Carella observa la page à laquelle il était ouvert. D'après les cachets, Rosalie Waggener était entrée en Allemagne de l'Ouest par l'aéroport de Brême le 25 juillet, et elle était rentrée aux Etats-Unis le 27 juillet. Carella leva les yeux.

— Je vois que vous êtes allée en Allemagne récemment, dit-il d'un ton détaché.

— Oui.

— Comment ça se fait ?

Ollie, qui écoutait de la chambre, dit en imitant un officier S.S. :

— Che fous bréfiens, fraulein, qu'il ne faut pas mentir. Nous safons que fous afez tes barents en Allemagne.

Ollie avait bien des talents cachés, semblait-il.

— J'ai des parents en Allemagne, oui, dit Rosalie, s'adressant à moitié à la chambre, à moitié à Carella et à Hawes, qui l'observaient avec attention. À l'origine, notre nom de famille était Wagner. Puis il s'est abâtardi.

— Bas te grossièretés, fraulein ! cria Ollie de la chambre.

— Est-ce que vous parlez allemand ? demanda Carella, toujours très naturel.

— Oui.

— Et vous avez des parents à Brême, c'est bien ça ?

— À Zeven, dit Rosalie. Juste à la sortie de Brême.

La main qui tenait le verre tremblait.

— Eh bien, il n'y a pas de mal à aller voir des parents, dit Carella en lui rendant son passeport. Vous n'êtes pourtant pas restée longtemps, n'est-ce pas ?

Rosalie reprit son passeport.

— Je n'avais que quelques jours, dit-elle.

— En vacances, c'est ça ?

— Oui.

— De votre travail ?

— Oui.

— Où travaillez-vous ?

— À la Diamondback Development, dit-elle. À temps partiel.

— Quel genre de travail est-ce que vous faites pour eux ?

— Du secrétariat, dit-elle.

Carella regarda la main tremblante qui tenait le verre. Les ongles de

cette main étaient longs et effilés, et couverts d'un vernis vert émeraude assorti à la robe et aux escarpins de Rosalie.

— Oscar Hemmings est associé dans cette affaire, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Est-ce que c'est lui qui vous a trouvé ce travail ?

— Il m'a recommandée. Comme je vous l'ai dit, c'est un bon ami.

— Est-ce que vous travaillez directement sous lui ? cria Ollie de la chambre avec un éclat de rire gaillard.

— Je travaille pour les trois associés, dit Rosalie.

— Mais seulement à temps partiel.

— Seulement quand ils ont besoin de moi pour prendre sous la dictée ou faire du classement. Des choses comme ça, dit-elle.

— Tout ça me semble parfait, dit Carella. Comment ça marche. Ollie ?

Ollie revint dans le salon, couvert de sueur.

— Je croyais que vous viviez seule ici ? dit-il à Rosalie.

— C'est le cas, dit-elle.

— Alors qu'est-ce que c'est que tous ces vêtements d'homme dans le placard et dans la commode ?

— Bah ! fit-elle en haussant les épaules.

— Des chemises brodées O.H., dit Ollie. Ce ne serait pas les initiales d'Oscar Hemmings, non ?

— Je suppose, dit Rosalie.

— Oui ou non ?

— Oui.

— Quels sont vos véritables rapports avec Hemmings ? demanda Ollie.

— C'est mon fiancé.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

— Je ne voulais pas lui attirer d'ennuis.

— À quel genre d'ennuis pensiez-vous ?

— Vous avez parlé d'un incendie.

— Eh bien, comme vous le voyez, dit Ollie, nous n'essayons pas de lui causer le moindre ennui. Ni à vous, d'ailleurs.

— Hm ! dit Rosalie.

— Nous sommes désolés de vous avoir dérangée, dit Carella. Mais nous aimerions quand même ne pas perdre le contact. Alors ne quittez pas la ville, d'accord ?

- Je n'ai pas l'intention de quitter la ville.
- Ce qu'il veut dire, c'est n'allez pas voir des parents en Allemagne, dit Ollie.
- Je sais ce qu'il veut dire. Qui va payer la réparation de ma serrure ?
- Quelle serrure ? demanda Ollie.
- Mais la serrure de la porte d'entrée, dit Rosalie. De quelle serrure est-ce que je parlerais ?
- Bah ! dit Ollie d'un air candide. Elle était arrachée quand nous sommes arrivés.

Ça commençait à ressembler à quelque chose mais ils ignoraient quoi.

Ils savaient seulement qu'ils commençaient à brûler, et le meilleur moyen de résoudre une affaire, quand on commence à brûler, c'est de ne pas la lâcher, comme la circulaire ronéotypée du service des inspecteurs le conseille au chapitre intitulé « Enquêtes sur les homicides et les morts suspectes » : « C'est votre enquête... ne la lâchez pas et ne perdez pas votre temps à des tâches sans importance. » Savoir si la circulaire aurait considéré que la consultation d'un atlas mondial était une tâche « importante », la question restait en suspens. Mais un simple coup d'œil dans ce livre leur apprit que non seulement Brême était proche de Zeven (où Rosalie Waggener prétendait avoir de la famille), mais aussi proche de Bremerhaven – où un certain Erhard Bachmann dirigeait une société du nom de Bachmann Speditionsfirma.

Ç'aurait pu être une coïncidence que Rosalie soit arrivée à Brême le 25 juillet et que Bachmann ait reçu le paiement de l'emballage des petits animaux en bois de Grimm justement le lendemain, comme il ressortait de sa lettre à Grimm du 26 juillet. Ç'aurait aussi pu être une coïncidence que ce soit le pistolet de Charlie Harrod qui ait tué Frank Reardon, qui travaillait pour Roger Grimm, lequel était à son tour en relation d'affaires avec une société de Bremerhaven, à une cinquantaine de kilomètres de Brême. Et la coïncidence la plus troublante de toutes était qu'encore un autre individu lié à la Diamondback Development avait purgé une peine de prison au pénitencier d'Etat de Castlevue à l'époque même où Roger Grimm y était incarcéré. La première année d'Alfred Allen Chase à Castlevue chevauchait la dernière de Roger Grimm. En fait, les deux hommes avaient vécu sous le même toit pendant un an. Tous ces faits en apparence reliés entre eux auraient pu être dus au simple hasard. Mais ce n'est pas ce que les inspecteurs pensaient.

Aucun des trois n'avait beaucoup dormi, mais ils avaient pris un solide petit déjeuner dans la salle des inspecteurs du 83^e. Ils étaient désormais prêts à se lancer de nouveau à travers la ville pour tenter de débrouiller cet écheveau. Ils convinrent que la salle des inspecteurs du 83^e serait leur point de ralliement téléphonique, et ils se mirent en route. Carella avait sur lui des photographies du cadavre de Charlie Harrod. Ollie avait un Polaroid et des portraits des membres des Ancient Skulls. Hawes n'avait rien.

Il était maintenant huit heures et demie du matin.

Elizabeth Benjamin était réveillée, et nourrie au goutte-à-goutte car, la mâchoire plâtrée, elle ne pouvait pas ouvrir la bouche. Elle ne pouvait pas non plus hocher ni secouer la tête pour répondre aux questions de la police. Ollie lui fourra donc un crayon dans la main droite et lui présenta un bloc-notes, puis il lui posa ses questions. De bon cœur mais avec maladresse, Elizabeth écrivit ses réponses sur le bloc.

— Voici des photos de l'Identité judiciaire, dit-il, de six membres d'une bande baptisée les Ancient Skulls. Nous avons pris ces photos au poste hier soir, quand nous avons arrêté ces types, et nous aimerions que vous les regardiez pour me dire si certains d'entre eux ont pris part à l'agression dirigée contre vous. Ce jeune homme-là s'appelle Lewis Coombs. Est-il l'un de vos agresseurs ?

OUI

— Voici un jeune homme qui s'appelle Avery Evans. Est-il l'un de vos agresseurs ?

OUI

— Ce voyou... ce jeune homme s'appelle Félix Collins. A-t-il pris part à l'agression ?

NON

— Et celui-ci ? Il s'appelle John Morley.

NON

— Celui-ci ? Jamison Anchor ?

OUI!!

— Voici le dernier. Timothy Anderson.

OUI

— Très bien, c'était parfait, mademoiselle, mais je sais que vous êtes fatiguée, et je ne veux pas abuser de votre temps. Il y a seulement une dernière chose dont j'ai besoin, c'est une photo de vous. C'est pour le district attorney, dit Ollie, pour l'aider à préparer l'accusation contre les voyous qui vous ont mise dans cet état. Je pourrais prendre une photo avec mon Polaroid, mais vous êtes dans le plâtre et tout ça, et j'aimerais mieux avoir une photo qui ressemble plus à ce que vous êtes d'habitude, si vous voyez ce que je veux dire. Est-ce que vous en auriez une ?

Elizabeth le regarda de ses yeux noirs et gonflés, reprit le crayon et écrivit sur le bloc :

PORTEFEUILLE
INFIRMIÈRE

Ollie demanda à l'infirmière d'aller chercher le portefeuille d'Elizabeth, et quand celle-ci le lui apporta, il le donna à Elizabeth.

Elle avait les deux jambes dans le plâtre jusqu'aux hanches, la mâchoire dans le plâtre, les côtes bandées, et des pansements sur la tête et les bras. Ce ne fut qu'au prix de grands efforts qu'elle retrouva l'instantané dans son étui en plastique, l'en sortit et le tendit à Ollie.

Sur la photographie, elle se tenait debout devant un immeuble de Diamondback et souriait dans le soleil. Elle portait une robe jaune toute simple et des sandales à talons plats. Elle était très jolie.

— Merci, dit Ollie. Je vais la montrer au district attorney.

Il n'avait pas la moindre intention de la montrer au district attorney.

D'une cabine téléphonique, de l'autre côté de la rue du somptueux domicile de Rosalie Waggener, Cotton Hawes appela le numéro répertorié dans l'annuaire d'Isola et attendit que Rosalie réponde au téléphone. Quand sa voix parvint enfin en ligne, elle était embrumée de sommeil.

— Allô ! dit-elle.

— Rosalie ? dit-il.

— Hmm.

— Je m'appelle Dick Coopersmith, je suis de Detroit. J'ai rencontré un type dans un bar qui m'a dit que ce serait agréable de vous rencontrer.

— Quel type ? dit Rosalie.

— Un type qui s'appelle Dave Carter. Ou Carson. Je ne sais plus très bien.

— Vous vous êtes trompé de numéro, dit Rosalie avant de raccrocher.

Hawes haussa les épaules, raccrocha le combiné et sortit de la cabine. Il n'avait fait que chercher à savoir si Rosalie était toujours chez elle, mais il s'était dit qu'il pourrait aussi bien en profiter pour établir sa profession. On ne gagne pas à tous les coups. Il prit position dans une encoignure de porte à une cinquantaine de mètres de la cabine téléphonique en espérant que Rosalie ne se lèverait pas trop tard et qu'elle finirait par sortir de chez elle pour le conduire droit à Oscar Hemmings.

Dans son propre poste de police, assis à son propre bureau, Steve Carella passa un appel longue distance à la prison de Castlevew-on-Rawley et demanda à parler à quelqu'un du service des archives. L'homme qu'on lui passa se présenta sous le nom de Peter Yarborough.

- Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.
- Je suis l'inspecteur Steve Carella, du 87^e District, à Isola. Je recherche un dossier de correspondance d'un homme qui...
- Qui est à l'appareil, dites-vous ?
- Inspecteur Steve Carella, 87^e District.
- Mettez ça par écrit, Carella, dit Yarborough. Nous ne pouvons pas répondre aux demandes par téléphone.
- C'est urgent, dit Carella. Nous enquêtons sur un incendie et un homicide.
- Rappelez-moi votre nom.
- Carella. Steve Carella.
- D'où appelez-vous, Carella ?
- Du poste.
- Le numéro de téléphone, c'est quoi ?
- Frederick 7-8024.
- Je vous rappelle, dit Yarborough avant de raccrocher.
- Carella regarda l'écouteur puis raccrocha avec colère. Vingt minutes plus tard, la sonnerie retentit. Il décrocha.
- 87^e District, Carella, dit-il.
- C'est Yarborough.
- Salut, Yarborough, dit Carella.
- Je voulais vous rappeler moi-même, sinon, comment est-ce que je pouvais savoir que vous êtes bien de la police ? dit Yarborough.
- Vous avez raison, vous avez fait ce qu'il fallait, dit Carella.
- J'ai fait mieux que ce qu'il fallait. J'ai d'abord appelé le Central pour être bien sûr que le numéro que vous m'aviez donné était celui d'un poste de police.
- Vous avez très bien fait, dit Carella. Est-ce que vous pouvez me dépanner pour le dossier de correspondance ?
- Je vais essayer, dit Yarborough. Comment s'appelait le détenu ?
- Alfred Allen Chase.
- Quand est-ce qu'il était là ?
- Il est entré il y a cinq ans. Il a fait trois ans et demi.
- Qu'est-ce qui vous intéresse, Carella ?
- Je veux savoir s'il y a eu un échange de correspondance entre lui et un certain Roger Grimm, qui est aussi un de vos anciens.
- Ouais, tôt ou tard, ils finissent tous par atterrir ici, dit Yarborough, ironique. Une période en particulier ? Il y a des listes

d'un kilomètre de long, ça va me prendre toute la matinée de passer tout ça en revue.

— Grimm a été mis en liberté sur parole en juin, il y a quatre ans. Vous pouvez commencer à ce moment-là ?

— Ouais, je suppose, dit Yarborough à contrecœur. Je vous rappelle.

À dix heures moins dix, le Gros Ollie Weeks entra dans le bureau de la Diamondback Development, au deuxième étage. Deux hommes étaient assis à la longue table, devant le mur couvert de photographies. L'un d'eux était Robinson Worthy. L'autre était un black qu'Ollie n'avait encore jamais vu.

— Bonjour, dit Ollie d'un ton jovial. Je passais dans le coin, et je suis monté vous faire une petite visite.

Bonjour, répondit Worthy.

Sa voix était glaciale, son regard soupçonneux.

— Je ne crois pas avoir eu le plaisir de vous rencontrer, dit Ollie à l'autre homme.

— Voici mon autre associé, dit Worthy. Oscar Hemmings.

— Heureux de vous rencontrer, Mr Hemmings, dit Ollie en lui tendant la main.

Hemmings était un bel homme d'une cinquantaine d'années, impeccablement vêtu d'un complet d'été brun, d'une chemise sport beige et d'une cravate d'un brun un peu plus soutenu que le complet. Il avait un visage taillé à coups de serpe, le nez fort, les pommettes saillantes, la bouche bien dessinée, la mâchoire carrée. Ses cheveux, qui commençaient à grisonner étaient coupés de façon à dissimuler un début de calvitie. Il avait une poignée de main ferme. Il eut un fin sourire et dit d'une voix très basse :

— Heureux de vous rencontrer, inspecteur Weeks.

Ollie ne manqua pas de remarquer que Hemmings savait qui il était. Ce qui voulait dire que Worthy et Chase avaient parlé de lui avec leur associé. Il classa ce renseignement dans sa mémoire, puis il dit :

— En fait, ce n'est pas tout à fait par hasard que j'étais dans le quartier. Je suis venu exprès. (Worthy et Hemmings ne dirent rien.) Je voulais tout d'abord m'excuser. Je me suis vraiment conduit comme un trou du cul hier, Mr Worthy. Je ne sais pas ce qui m'a pris. (Les associés de la Diamondback ne dirent rien.) Je voulais aussi vous dire que nous avons arrêté ceux que nous croyons les assassins de Charlie Harrod. De toute façon, nous sommes sûrs que ce sont eux qui ont agressé la petite amie de Harrod. Je reviens à l'instant de l'hôpital, où elle a identifié formellement quatre d'entre eux, alors je me suis dit

que ça vous ferait plaisir de l'apprendre.

— Oui, ça nous fait plaisir de l'apprendre, dit Worthy.

— Vous faites des heures supplémentaires, n'est-ce pas ? dit Ollie. Vous travaillez même le samedi, hein ?

— Vous aussi, on dirait, dit Hemmings avec un nouveau sourire en lame de rasoir.

— Non, non, je suis de repos, aujourd'hui, dit Ollie. Je crois que je vais aller voir une partie de base-ball, ou quelque chose comme ça. (Il s'interrompit avant de dire :) À propos, Mr Hemmings, nous sommes passés à un appartement que nous croyions être le vôtre, parce que nous avons essayé de vous joindre, ce matin...

— Ah ? dit Hemmings.

— Ouais, quand on a arrêté ces types, vous savez, que nous croyons les assassins de Harrod.

— Oui ? dit Hemmings.

— Oui, dit Ollie. Oui. Nous voulions que quelqu'un de la société le sache, et j'étais un peu gêné de contacter Mr Worthy, à cause de la manière dont je l'ai traité hier. (Il eut un sourire penaud.) Alors nous sommes allés à votre appartement de Saint Sébastian Avenue.

— Pourquoi ne pas avoir téléphoné, tout simplement ? demanda Hemmings.

— Nous étions dans les parages, pas de problème. (Ollie marqua une pause.) Nous avons vu la fille qui y habite.

— Oui ? dit Hemmings.

— Oui. Une fille qui s'appelle Rosalie Waggener. Jolie fille.

Hemmings ne dit rien.

— Il faudrait qu'elle fasse réparer sa porte, dit Ollie. La serrure est arrachée. (Il sourit de nouveau.) Bon, je venais seulement vous dire que tout était réglé, et je suis désolé de vous avoir malmené. À bientôt, hein ? Continuez à bien travailler pour les pauvres du quartier.

Il agita en l'air sa grosse main en signe d'au revoir et sortit. Sur le palier, il colla son oreille contre la porte en verre dépoli pour écouter. Quelqu'un composait un numéro de téléphone. Il pensa que c'était Oscar Hemmings qui essayait de joindre sa petite rouquine. Ollie sourit, descendit et sortit de l'immeuble.

L'asphalte commençait déjà à cloquer sous l'ardeur du soleil matinal. Ollie remonta Lundis Avenue sur deux blocs, tourna à gauche et continua au nord vers le cours de la Harb. Une camionnette verte était garée devant un entrepôt à l'abandon, face au fleuve. L'homme qui était au volant somnolait, la casquette rabattue sur les yeux, une

allumette entre les dents. Quand Ollie tambourina à la vitre en partie fermée, l'homme se réveilla en sursaut.

— C'est Weeks, dit Ollie. Vous êtes le type du garage ?

— Ouais, dit l'homme. Halloran.

Ollie recula d'un pas et considéra la camionnette.

— Ils en ont envoyé une bien, pour une fois, dit-il. C'est un miracle. Avec la plupart de ces foutues camionnettes, tout le quartier sait qu'on est en train de prendre des photos. Elle est bien, celle-ci, avec le nom de la société peint sur le côté et tout. Y a même un numéro de téléphone bidon. Vraiment chouette.

— Le numéro renvoie à un téléphone du Central, dans le centre, dit Halloran. Quand on téléphone à ce numéro pour vérifier si c'est un sous-marin, il y a un type qui décroche en donnant le nom de la société inscrit sur la carrosserie.

— Ah ! oui, dit Ollie en imitant W.C. Fields, vraiment chouette, vraiment chouette. (Reprenant sa voix normale, il dit :) J'ai un coup de fil à donner, Halloran. Dès que ce sera fait, nous irons au 2914, Landis Avenue. D'accord ?

— Bien sûr, pourquoi pas ? dit Halloran en haussant les épaules.

Quand le téléphone sonna sur le bureau de Carella, celui-ci se dit que ce devait être Yarborough qui le rappelait de Castleview. C'était en fait Ollie Weeks.

— Carella, c'est Ollie. Est-ce que Hawes a appelé ?

— Non. Pourquoi ?

— J'ai trouvé Oscar Hemmings, Hawes n'a pas besoin de prendre la fille en filature.

— S'il appelle, je le lui dirai.

— Il y a autre chose, dit Ollie. Il était tout seul avec Worthy, ce qui veut dire que je ne peux pas m'occuper de Chase. Tu veux t'en charger de ton côté ?

— Tu penses à l'Identité judiciaire ?

— Ouais, Chase a un casier, alors on doit avoir des photos de lui.

— Ce sera fait, dit Carella.

— Il faut que j'y aille, dit Ollie. Avant que cette gueule de cirage ne décide de me fausser compagnie.

Rosalie Waggener descendit les marches du 1137, Saint Sébastien Avenue un peu après dix heures et demie. Elle portait un pantalon pattes d'éléphant moulant sur les hanches, un haut ras du cou à rayures horizontales et des chaussures marron à talons plats. Dans la main droite, elle serrait un petit sac marron qu'elle agita avec frénésie

à peine avait-elle posé le pied sur le trottoir à l'adresse d'un taxi qui passait.

Cotton Hawes, qui la regardait de son encoignure de porte, de l'autre côté de la rue, ne savait rien du coup de fil disant qu'il pouvait laisser tomber la filature. La seule chose qu'il savait, c'était qu'il ferait mieux de se magner le train pour regagner sa voiture, parce que le taxi, qui s'était déjà arrêté un peu plus loin dans un crissement de pneus, était en train de reculer vers le trottoir pour charger Rosalie. La voiture de Hawes était garée au milieu du bloc. Il partit d'un pas vif, se retournant une fois pour voir Rosalie monter dans le taxi. Il s'était à peine glissé au volant et il démarrait quand le taxi le dépassa.

Hawes se dit qu'avec un peu de chance, il le rattraperait au prochain feu.

À l'arrière de la camionnette, derrière un appareil équipé d'un téléobjectif et monté sur trépied, Ollie Weeks se tenait devant l'équivalent d'un demi-miroir ou d'un miroir double, comme vous voudrez, attendant de photographier Worthy et Hemmings à l'instant où ils sortiraient dans la rue. Ollie regardait à travers une vitre transparente. Côté extérieur, elle était peinte en vert, comme la carrosserie de la camionnette, avec en lettres jaunes le nom de la société imaginaire, son adresse et le numéro de téléphone du Central.

Un flot continu entrait et sortait du 2914, Landis Avenue, des femmes pour la plupart. Ollie songea qu'elles se rendaient chez BLACK FASHIONS, au troisième étage. Grâce au téléobjectif, Ollie lorgnait les filles. Une chose qu'il faut reconnaître aux Noires, c'est qu'elles ont de jolies jambes.

Hemmings et Worthy ne sortirent de l'immeuble qu'à onze heures moins vingt. À l'instant où ils apparurent en haut de l'escalier, après avoir franchi la porte, Ollie se mit à les mitrailler. Il redressa l'appareil et appuya sur le déclencheur treize fois en tout avant qu'ils n'arrivent sur le trottoir, puis il prit encore trois clichés d'eux qui s'éloignaient de profil. Ollie hocha la tête d'un air satisfait et frappa au panneau qui communiquait avec la cabine.

Halloran fit coulisser le panneau.

— Ouais ?

— Il faut que j'aille dans le centre, à l'Identité judiciaire, dit Ollie.

— Vous avez fini ici ? demanda Halloran.

— Ouais. Mais il faut que je fasse développer et tirer tout ça.

— Je suis censé ramener la camionnette dès que vous aurez fini.

— Vous pouvez bien me déposer d'abord dans le centre.

— C'est pas un taxi, bon sang, dit Halloran, qui fit néanmoins démarrer la camionnette et prit la direction du centre.

— Carella ?

— Oui ?

— C'est Yarborough. J'ai le renseignement qu'il vous faut.

— Je vous écoute, dit Carella.

— Ce fameux Roger Grimm a été mis en liberté sur parole il y a quatre ans. Chase était encore ici à l'époque, il avait déjà tiré un peu plus d'un an de sa peine.

— Je sais déjà tout ça.

— Bon. À peine sorti, Grimm a commencé à écrire à Chase. Cette correspondance a été très suivie pendant à peu près six mois. Chase écrivait à Grimm, et vice versa, au moins une fois par semaine, quelquefois deux. Et puis tout d'un coup, les lettres se sont arrêtées. Vous savez ce que je pense ? Ces types-là auraient bien pu fricoter ensemble en prison, vous voyez ce que je veux dire ? Une histoire d'amour, vous voyez ? Vous seriez surpris de ce qui se passe ici.

— Oui, je serais surpris, dit Carella.

— Ce n'est qu'une supposition, dit Yarborough. Peut-être qu'ils n'étaient qu'amis, vous savez ? Vous connaissez celle de la dame aux singes ?

— Non, laquelle est-ce ? dit Carella.

— C'est une dame qui entre chez un taxidermiste avec deux singes morts, et elle dit qu'elle veut les faire empailler. Alors le taxidermiste dit : « Oui, madame, je vais empailler vos singes. Vous voulez que je vous les fasse monter ? » Et la dame réfléchit une minute avant de dire : « Non, ils étaient seulement amis. Faites-leur simplement se serrer la main. » (Yarborough éclata de rire. Carella, qui s'était rappelé cette blague dès la première phrase, rit poliment.) Alors peut-être que Grimm et Chase étaient seulement amis, qui sait ? dit Yarborough sans cesser de rire. En tout cas, ils se sont écrit souvent après la sortie de Grimm.

— Vous ne savez pas, par hasard, s'ils étaient dans la même cellule ?

— C'est un autre service, dit Yarborough.

— Quand leur correspondance s'est-elle arrêtée ?

— Six mois après la libération sur parole de Grimm.

— Parfait, dit Carella. Merci beaucoup.

— Pas si vite, dit Yarborough. Encore deux choses.

— Excusez-moi, je croyais que vous...

— Ils se sont remis à s'écrire juste avant que Chase se fasse libérer sur parole à son tour. C'est Chase qui a écrit le premier, et Grimm a répondu, et ils ont encore échangé une douzaine de lettres avant que Chase ne quitte la baraque. C'est la première chose.

— Et la seconde ?

— La seconde, c'est que j'ai besoin d'une demande de renseignements officielle de votre part.

— Mais vous m'avez déjà donné ces renseignements, dit Carella. Pourquoi avez-vous besoin d'une lettre de moi pour vous les demander ?

— Pour me couvrir. Au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Je ne sais pas au juste. Au cas où. Envoyez-moi cette lettre. Carella.

— D'accord, dit Carella en soupirant. Encore merci.

— Quel temps fait-il, en ville ? demanda Yarborough.

— Chaud, dit Carella.

— Ouais, ici aussi, dit Yarborough avant de raccrocher.

Carella appuya sur l'un des boutons du téléphone, le maintint une seconde avant de le relâcher, obtenant la tonalité. Il appela l'Identité judiciaire et dit à l'homme qui lui répondit qu'il avait un besoin urgent de quelques agrandissements des photographies d'Alfred Allen Chase.

L'homme écouta sa requête, puis il dit :

— On est samedi, mon vieux.

— Ouais, ici aussi, on est samedi.

— Je ne sais même pas s'il y a quelqu'un à côté, au service photo.

— Trouvez quelqu'un, dit Carella.

Dans le centre, High Street, l'employé du service photographique prenait le rouleau de pellicule d'Ollie en disant :

— Il faudra que vous attendiez. Le bureau d'à côté vient de me passer une commande urgente.

— Ouais, mais grouillez-vous quand même, hein ? dit Ollie. Ça aussi, c'est une commande urgente.

Il alla jusqu'à la cabine téléphonique, au bout du couloir, composa le numéro du 87^e, et quand il obtint Carella, il lui dit :

— J'ai pris une bonne douzaine de photos, il y en aura bien une ou deux de bonnes dans le tas. Tu as des nouvelles de Hawes ?

- Non, pas encore.
- Mais qu'est-ce qu'il fout ? Il sait pas qu'il doit garder le contact ?
- Je suppose qu'il est occupé, dit Carella.
- Qu'est-ce que t'as trouvé à Castlevue ?
- Chase et Grimm se connaissaient. Ils s'écrivaient régulièrement.
- Exactement ce qu'on pensait, dit Ollie. Est-ce que t'as reçu les photos de l'Identité judiciaire ?
- Elles devraient arriver dans un petit moment, j'espère.
- D'accord, à bientôt, dit Ollie.

Il n'avait pas dit à Carella où il était, et Carella n'avait pas pensé à le lui demander. Et l'employé du service photographique n'avait pas non plus dit à Ollie que la commande urgente qu'il venait de recevoir du bureau d'à côté émanait d'un certain inspecteur Steve Carella, du 87^e District. Il ne l'avait pas dit à Ollie parce que ce n'était pas ses affaires. Ollie ne lui avait rien demandé à propos de cette commande urgente parce que tout ce qu'Ollie voulait, c'était ses satanées photographies, et que ça saute. D'ailleurs, Carella venait de lui dire que les photographies de Chase seraient disponibles dans un petit moment. Ollie quitta High Street avec ses agrandissements à une heure moins le quart. Le pli du service photo pour Carella n'arriva pas au poste avant une heure et demie. Comme ils n'avaient toujours pas eu de nouvelles de Hawes, ils décidèrent d'aller voir la logeuse de Reardon tout seuls, comme des grands.

Le taxi de Rosalie Waggener avait remonté Ainsley Avenue jusqu'au pont Hamilton. Il y avait en fait deux ponts Hamilton dans la ville, l'un dans le nord d'Isola, qui franchissait la Harb jusque dans l'Etat voisin, dont le nom complet était pont Alexander Hamilton. Il ne fallait pas le confondre avec ce bon vieux pont Hamilton, qui franchissait le cours de la Diamondback du côté de Piney Hill Terrace (sur laquelle ne poussait pas le moindre pin) pour relier Isola à Riverhead, qui faisaient toutes deux partie du même Etat et, en fait, de la même ville. Quand on demandait à un habitant de la ville la direction du pont Hamilton, il indiquait inmanquablement le pont Alexander Hamilton. Il y avait en fait neuf chances contre cinq que personne dans la ville ne soit au courant qu'il existait un pont nommé tout simplement Hamilton, qui franchissait la Diamondback, laquelle, soit dit en passant, devenait la Dix un peu plus à l'ouest – tout cela était très compliqué, bien que pas aussi compliqué que dans la ville de Bologne, en Italie.

Le taxi continua vers le sud à travers Riverhead, traversa la vieille College Road avant de tourner vers l'est et de suivre Marlowe Avenue

sur plusieurs blocs. Il s'arrêta enfin devant un immeuble en brique rouge de Marlowe Avenue, non loin de la station de métro aérien de Geraldson Avenue. Hawes gara sa voiture le long du trottoir, coupa le contact et regarda Rosalie qui, sept voitures plus loin, sortait de son taxi pour entrer aussitôt dans l'immeuble. Il attendit cinq bonnes minutes, se disant qu'un immeuble aussi haut devait forcément avoir un ascenseur, et peu désireux de la rencontrer dans le vestibule lorsqu'il arriverait. Après ce laps de temps, il entra, avisa les boîtes aux lettres et se mit à passer les noms en revue.

C'était un immeuble de dix étages, avec six appartements par étage. D'après les boîtes aux lettres, ce n'était pas là que Hemmings habitait.

Mais sur la boîte de l'appartement 45, il y avait un nom que Hawes reconnut.

Il écarquilla les yeux, puis se gratta le crâne.

— Mon mari est dans le centre, en train d'acheter de la quincaillerie, dit Barbara Loomis. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Elle portait un short bleu marine très court et très serré, et un chemisier rose aux pans noués juste sous les seins.

— Entrez, dit-elle, entrez, personne ne va vous mordre.

Ils entrèrent et s'assirent à la table de la cuisine. Le Gros Ollie essaya de regarder dans son corsage. Il était sûr qu'elle ne portait pas de soutien-gorge, et ses trois premiers boutons étaient déboutonnés. Carella étala les photographies sur la table : les portraits d'Alfred Allen Chase pris par l'Identité judiciaire ; les clichés de Charlie Harrod fixant l'objectif de ses yeux morts, pris par la police ; l'instantané d'Elizabeth Benjamin debout devant le mur de sa maison, souriante ; et les clichés de face et de profil de Robinson Worthy et d'Oscar Hemmings qu'Ollie avait pris le matin même.

— Vous reconnaissez certaines de ces personnes ? demanda-t-il à Barbara.

— Ouais, bien sûr que oui, dit Barbara. Qu'est-ce que le grand flic rouquin est devenu ? Pourquoi est-ce que ce n'est pas lui qui est revenu avec ça ?

— Nous ne ferons pas l'affaire ? dit Ollie en souriant.

— Lesquels reconnaissez-vous ? demanda Carella.

— Vous voulez une bière ? dit Barbara.

— Non, merci, dit Carella.

— J'en prendrais bien une, dit Ollie, qui regarda Barbara se lever pour se diriger vers le frigidaire.

Il adressa un clin d'œil à Carella et se remit à sourire.

De retour à la table, Barbara posa la bière devant Ollie et regarda les photographies.

— Ça, c'est la fille que Frank s'est envoyée ces deux nuits-là, dit-elle en montrant la photographie d'Elizabeth Benjamin.

— Et les autres ? dit Carella.

— Il y en a deux qui sont venus voir Frank fin juillet.

— Lesquels ? demanda Carella.

— Celui-ci et celui-là, répondit Barbara en posant son index sur le visage de Charlie Harrod puis sur celui de Robinson Worthy.

— Vous reconnaissez l'autre homme, sur cette photo ? demanda Carella.

— Celui-là ? demanda-t-elle. (Elle prit la photo prise par Ollie et regarda Oscar Hemmings.) Non, dit-elle. Jamais vu ici. Ça ne veut pas dire qu'il n'est jamais venu, ça veut seulement dire que je ne l'ai pas vu.

— Bon. Et celui-ci ? demanda Carella en poussant la photographie d'Alfred Allen Chase sur la table.

— Non, jamais vu non plus, répondit Barbara en se tournant vers Ollie avec un sourire. Comment est la bière ? demanda-t-elle.

— Délicieuse. Tout simplement délicieuse, mon poussin.

Et Barbara se mit à pouffer comme une enfant.

Dans la voiture, de retour vers le poste de police, Carella dit :

— Worthy et Harrod. Ce sont bien eux qui ont pris contact avec Reardon, ce qui veut dire que c'est la Diamondback Development qui a mis le feu chez Grimm.

— Exact, dit Ollie. Je crois qu'on peut se taper cette femme, tu sais ?

— Je ne pige pas, dit Carella.

— Tu sais pas ce qu'elle m'a dit ?

— Quoi ? demanda Carella d'un ton distrait.

— Elle m'a dit que sa chambre était climatisée. Je te dis qu'on peut se la taper, Carella.

— C'est Rosalie Waggener qui est allée à Brême, non ? dit Carella. Et c'est la petite amie de Hemmings, non ?

— C'est ça, dit Ollie. Ouais, je suis certain qu'on peut se la taper.

— Rosalie a pris l'avion pour Brême la veille du jour où l'emballeur de Grimm a accusé réception de son paiement. Il était impossible que le chèque de Grimm soit déjà arrivé, donc quelqu'un a dû le lui

donner en mains propres. Et c'est forcément Rosalie.

— Je crois que je vais l'appeler ce soir.

— Mais quel est le rapport, Ollie ? Pourquoi diable est-ce que la petite amie de Hemmings irait payer les factures de Grimm pendant que la société de Hemmings projette de mettre le feu à l'entrepôt de Grimm ? Ça n'a pas de sens. Ça n'a pas de sens du tout.

Quand ils furent de retour au poste, ça avait encore moins de sens. Hawes, qui les y attendait, les informa que Rosalie Waggener avait passé près d'une heure dans un appartement de Marlowe Avenue avant de repartir pour Isola.

La boîte aux lettres de Marlowe Avenue portait une plaque gravée au nom d'Alfred Allen Chase.

Cet après-midi-là, à quatre heures, ils allèrent chercher Rosalie Waggener et l'amènèrent au poste. Ils lui dirent qu'ils ne l'accusaient de rien du tout, mais qu'ils avaient des sérieuses raisons de penser qu'elle était en possession de renseignements utiles à leur enquête et qu'ils lui seraient reconnaissants de répondre à quelques questions. Rosalie leur dit qu'elle répondrait volontiers à toutes les questions qu'ils voudraient lui poser, mais pas sans la présence d'un avocat. Ils lui expliquèrent de nouveau qu'elle n'était accusée de rien du tout, et quand elle insista pour avoir un avocat, ils lui assurèrent qu'ils pouvaient la forcer à témoigner devant un jury d'instruction, mais qu'ils préféreraient ne pas en arriver là puisqu'elle n'était accusée de rien du tout.

Rosalie accepta à contrecœur de répondre à leurs questions.

— D'après votre passeport, dit Carella, vous êtes entrée en Allemagne de l'Ouest par l'aéroport de Brême le 25 juillet, est-ce que c'est bien ça ?

— Oui, c'est ça, dit Rosalie.

— Et vous êtes rentrée aux Etats-Unis le 27 juillet, est-ce que c'est aussi ça ?

— Oui, dit Rosalie.

— Vous nous avez dit que vous alliez voir des parents à Zeven.

— C'est vrai.

— Nous voulons connaître les noms, adresses et numéros de téléphone de vos parents de Zeven, dit Carella.

— Pourquoi ?

— Parce que nous allons vérifier qu'ils existent auprès de la police allemande.

— Ils existent, dit Rosalie.

— Alors donnez-nous leurs noms.

— Je n'y suis pas obligée.

— C'est vrai, vous n'y êtes pas obligée. Pas ici, non. Mais devant un jury, si. C'est à vous de voir.

— Est-ce que la police va les appeler ? La police allemande ?

- Oui, c'est ce que nous allons leur demander de faire.
- Pourquoi ?
- Pour être sûrs que vous étiez chez eux.
- J'y étais.
- Alors, comment s'appellent-ils ?
- Ils sont très vieux. Je ne veux pas que la police aille les embêter.
- De toute façon, qu'est-ce que ça a à voir avec votre enquête ? Vous avez dit que je détenais des renseignements qui pourraient...
- C'est vrai.
- Quels renseignements ?
- Est-ce que vous connaissez un certain Roger Grimm ?
- Non.
- Est-ce que vous êtes allée à Bremerhaven, pendant votre séjour en Allemagne ?
- Non.
- Est-ce que vous connaissez une société qui s'appelle Bachmann Speditionsfirma, à Bremerhaven ?
- Non.
- Pourquoi êtes-vous allée voir Alfred Chase cet après-midi ?
- Qui vous a dit que je... ?
- Je vous y ai suivie, dit Hawes. Au 5361, Marlowe Avenue. Chase habite l'appartement 45.
- Vous êtes allée là-bas, oui ou non ? demanda Ollie.
- Oui. J'y suis allée.
- Pourquoi ?
- Mr Chase avait du courrier auquel il voulait répondre. Je vous l'ai dit, je suis secrétaire à temps partiel pour...
- Pourquoi est-ce que vous n'avez pas fait ça au bureau ?
- Le bureau est fermé le samedi.
- J'y étais ce matin, dit Ollie. C'était ouvert.
- Eh bien, je suppose que Mr Chase n'avait pas envie d'y aller aujourd'hui. Ce n'est pas moi le patron, vous savez. S'ils me demandent d'aller à Riverhead, j'y vais. (Rosalie haussa les épaules.) Ce n'est pas moi le patron.
- Et qui est le patron ?
- Ils sont trois associés.
- Je croyais que Hemmings était votre petit ami.
- En effet. Mais c'est pour la société que je travaille. Oscar n'a rien

à voir avec ça. C'est-à-dire que si l'un des patrons me demande de faire quelque chose, il faut que je le fasse. C'est mon boulot. Si votre patron, à vous, vous demande de faire quelque chose, vous le faites, non ?

— Je ne suis pas fiancé à mon patron, dit Ollie, ironique.

— Tout ce que j'essaie de dire, c'est que c'est un boulot comme un autre. Je fais ce qu'on me demande de faire.

— Et qu'est-ce qu'ils vous demandent de faire ? À part prendre les lettres en sténo et les taper ?

— Du secrétariat. Toutes sortes de travaux de secrétariat.

— Est-ce que c'est eux qui vous ont demandé d'aller en Allemagne ?

— Non, c'est pour voir mes parents que j'y suis allée.

— Comment s'appellent-ils ? demanda de nouveau Carella.

— Je vous donnerai leurs noms si vous me promettez de ne pas les embêter.

— Je ne peux pas vous le promettre. J'ai l'intention de téléphoner à la seconde où vous m'aurez donné ce renseignement.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont de si important, nom d'un chien ?

— Nous essayons de découvrir pourquoi vous êtes allée en Allemagne, Miss Waggener.

— Est-ce que c'est la Diamondback Development qui vous y a envoyée ?

— Non.

— Est-ce que c'est Roger Grimm ?

— Je n'ai jamais entendu parler de Roger Grimm.

— Avez-vous emporté de l'argent en Allemagne ?

— De l'argent ? Que voulez-vous dire ? Evidemment que j'ai emporté de l'argent.

— Combien ?

— Suffisamment pour mes dépenses. En chèques de voyage.

— Combien ?

— J'ai oublié. Un peu plus de mille dollars, je crois.

— Est-ce que vous avez tout dépensé ?

— Non, pas tout.

— Vous avez donc encore des chèques que vous n'avez pas retirés, n'est-ce pas ?

— Eh bien... oui, je suppose. Peut-être que j'ai tout dépensé.

— Vous avez tout dépensé ou pas ?

- Oui, j'ai tout dépensé.
- Il y a une minute, vous avez dit que vous n'aviez pas tout dépensé.
- Je me suis trompée.
- Vous n'avez donc plus de chèques de voyage.
- C'est ça, je n'en ai plus.
- Où aviez-vous acheté ces chèques de voyage ?
- Dans une banque.
- Quelle banque ?
- J'ai oublié. Une banque du centre.
- Quand les avez-vous achetés ?
- Quelques jours avant mon départ.
- Ce serait donc... (Carella s'empara du calendrier posé sur son bureau pour le consulter.) Si vous êtes partie le 25 juillet, qui était un jeudi, vous avez donc acheté les chèques un peu avant, c'est ça ?
- Oui.
- La même semaine ?
- Oui.
- Ce devait donc être le lundi, le mardi ou bien le mercredi, c'est ça ? Le 22, le 23 ou le 24 juillet. C'est bien à ce moment-là que vous les avez achetés. Miss Waggener ?
- Oui.
- Quel genre de chèques de voyage ?
- American Express.
- Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous appelions l'American Express ?
- Pourquoi voulez-vous les appeler ?
- Pour avoir une certitude à propos des chèques.
- Ce n'était que mille dollars, environ, qu'est-ce que ça a de si important ? Tout le monde se sert de chèques de voyage. Je ne vois pas ce qu'il y a de si...
- Il y a des gens qui prennent des espèces, dit Hawes.
- Oui, je suppose, dit Rosalie.
- Est-ce que vous avez emporté des espèces ? demanda Carella. En plus de vos chèques de voyage ?
- Un peu, je crois. Je ne me rappelle vraiment pas.
- Combien ? demanda Ollie.
- Un peu seulement. Cent dollars, à peu près.

— Et c'est tout ce que vous avez emporté en Allemagne, c'est ça ? Mille dollars en chèques de voyage...

— Enfin, aux alentours de mille, un peu plus, un peu moins. Je ne me souviens pas de la somme exacte.

— Eh bien, disons mille, d'accord ? Mille dollars en chèques de voyage et une centaine en espèces.

— Eh bien, appelons l'American Express, dit Ollie.

— Ils n'auront sûrement pas de traces, se hâta de dire Rosalie.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... je ne me rappelle plus si c'était des chèques American Express ou d'autres.

— De quelle autre agence auraient-ils pu venir ?

— Je ne me rappelle pas. J'ai seulement demandé des chèques de voyage. Je ne me rappelle vraiment pas ce qu'on m'a donné.

— Il n'y a pas tellement d'agences qui délivrent des chèques de voyage, dans cette ville, dit Carella. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons toutes les appeler.

— Je...

— Oui ? dit Carella.

— En fait, j'ai emporté des espèces, dit-elle.

— Alors pourquoi avez-vous menti ?

— Parce que je n'étais pas sûre de la somme en espèces qu'on était autorisé à sortir du pays. Je pensais que c'était peut-être illégal ou quelque chose comme ça. Je ne connais pas bien la loi.

— Quelle somme avez-vous réellement sortie ?

— Je vous l'ai dit. Un peu plus de mille dollars.

— En espèces.

— Oui.

— Vous êtes bien sûre que c'était en espèces ? Il y a une minute, vous disiez que c'était en chèques de voyage, et maintenant, vous dites que c'était en liquide. Est-ce que vous en êtes sûre ?

— Oh ! oui, j'en suis sûre.

— Et vous êtes aussi sûre de la somme.

— La somme ?

— Oui. Mille dollars, c'est bien ça ?

— Plus ou moins.

— Dans quel sens ?

— Pardon ?

— Lequel des deux ? Est-ce que c'était plus de mille ou moins de mille ?

— Plus.

— Combien de plus ?

— Oh ! mille deux cents, mille trois cents, dans ces eaux-là.

— Où aviez-vous trouvé cet argent ?

— C'était le mien. Je l'avais économisé.

— Où le gardiez-vous ?

— Chez moi.

— Vous ne l'aviez pas déposé à la banque ?

— Non.

— Vous trouvez que c'était prudent de conserver mille trois cents dollars dans un appartement de Diamondback ? demanda Ollie, incrédule.

— Oui. Je ne me suis jamais fait cambrioler. Ça fait presque trois mois que j'habite ici, et je ne me suis jamais fait cambrioler. Je me disais que ça ne risquait rien.

— Où est-ce que vous habitiez, avant ?

— Dans le centre. Dans le Quartier.

— Où avez-vous rencontré Oscar Hemmings ?

— À une soirée, je crois.

— Quand ?

— Oh ! il y a six ou sept mois.

— Depuis quand êtes-vous fiancés ?

— Oh ! depuis quatre ou cinq mois.

— C'est avant votre emménagement dans l'appartement de Saint Sébastian Avenue que vous vous êtes fiancés ?

— Oui.

— Qui a payé la réfection de l'appartement ?

— Oscar.

— Oscar en personne ? Ou la Diamondback Development ?

— La Diamondback Development, je crois. C'est leur boulot, vous comprenez. D'acheter les vieux immeubles pour les rénover.

— Ah ! est-ce que tous les appartements de l'immeuble ont été rénovés ?

— Oui, je crois.

— Mais pas la façade de l'immeuble.

— Non, pas la façade.

- Pourquoi ça ?
- Pff, je ne sais pas, dit Rosalie. Peut-être qu'ils ne voulaient pas dépenser plus. Pour rénover la façade, je veux dire.
- Qui d'autre habite dans cet immeuble ? demanda Hawes.
- Des tas de gens.
- Vous en connaissez ?
- Je n'ai pas beaucoup de rapports avec mes voisins, dit Rosalie.
- Vous dites que vous avez fait la connaissance d'Oscar Hemmings il y a six ou sept mois. Où était-ce ? À Diamondback ou dans le Quartier ?
- Eh bien, en fait, c'est à Las Vegas que je l'ai rencontré.
- À Las Vegas ? Qu'est-ce que vous y faisiez ?
- J'y allais en week-end. Quand j'habitais sur la Côte.
- Ah ! vous avez vécu en Californie ? demanda Hawes.
- Oui. Je suis née en Californie. Il n'y a pas longtemps que je suis arrivée ici. Après ma rencontre avec Oscar.
- Quel genre de métier faisiez-vous, sur la Côte ? s'enquit Ollie.
- Du secrétariat.
- À temps plein ou à temps partiel ?
- Eh bien, surtout à temps partiel.
- Pour qui travailliez-vous ?
- Des tas de sociétés différentes.
- Et vous alliez à Las Vegas le week-end, c'est bien ça ?
- Eh bien, pas tous les week-ends.
- Certains week-ends seulement.
- C'est ça, seulement certains.
- Et c'est là que vous avez fait la connaissance d'Oscar Hemmings.
- Oui.
- À une soirée, c'est ça ?
- Oui, à une soirée.
- Puis vous êtes venue dans l'Est et vous avez commencé à travailler pour la Diamondback Development.
- Oui.
- Et à vivre avec Oscar.
- Oui. Après nos fiançailles.
- Dans un immeuble rénové par la Diamondback Development.
- Oui.

— Est-ce que vous vous prostituez, Miss Waggener ? demanda Hawes.

— Non. Oh ! non.

— Vous avez déjà été arrêtée. Miss Waggener ?

— Non.

— Vous en êtes sûre ?

— Enfin, des broutilles.

— Par exemple ?

— Infractions au code de la route.

— Ici ou en Californie ?

— En Californie.

— Où habitiez-vous, là-bas ?

— À Los Angeles.

— Vous voyez un inconvénient à ce que nous appelions la police de Los Angeles pour savoir si oui ou non vous vous êtes fait arrêter un jour pour un motif plus sérieux qu'une infraction au code de la route ?

— Je ne vois pas pour quelle raison vous feriez ça.

— Pourquoi pas ?

— Je pourrais décider de retourner en Californie, un jour. Je ne veux pas que la police locale me mette sur la liste des personnes douteuses.

— Douteuses ?

— Une personne sur qui la police s'est posé des questions.

— Vous ne voulez pas que nous appelions la police allemande, vous ne voulez pas que nous appelions la police de Los Angeles, vous ne voulez pas que nous appelions l'American Express, ni aucune autre agence qui délivre des chèques de voyage...

— J'ai emporté des espèces, je vous l'ai déjà dit.

— Ça fait beaucoup de gens que vous ne voulez pas que nous appelions, Miss Waggener.

— Vous avez dit que je n'étais inculpée de rien du tout. Bon, alors pourquoi est-ce que je devrais vous permettre de fouiner dans ma vie privée ?

— De toute façon, nous allons appeler Los Angeles. Nous allons aussi appeler Las Vegas.

— Pourquoi ?

— Pour savoir si vous vous êtes déjà fait arrêter.

— D'accord, d'accord, dit Rosalie.

- Nous pouvons appeler ?
- Non, vous n'avez pas besoin d'appeler.
- Vous voulez nous dire ce qu'il en est ?
- Je me suis fait arrêter deux fois pour prostitution, sur la Côte.
- Hmm, dit Hawes.
- Vous faites toujours le tapin ? demanda Ollie.
- Non.
- Et qu'est-ce que c'est que cet immeuble de Saint Sébastien Avenue ? C'est une maison de rendez-vous, n'est-ce pas ?
- Pff, je ne pourrais pas vous dire. J'y habite, c'est tout.
- Est-ce qu'Oscar Hemmings est un souteneur ?
- Non. Oh ! non, dit Rosalie.
- Nous allons retourner visiter l'immeuble, vous savez, dit Carella. Pour savoir qui d'autre y habite.
- Eh bien, ce sont des locataires ordinaires, dit Rosalie.
- Comme... vous ? demanda Ollie.
- Je n'ai pas eu d'ennuis avec la police depuis l'histoire de Los Angeles, dit Rosalie.
- Ce qui veut simplement dire que vous ne vous êtes pas fait pincer récemment, dit Ollie.
- Bah ! dit Rosalie en haussant les épaules. Je peux fumer ?
- Bien sûr, répondit Ollie en approchant une allumette de la cigarette qu'elle avait tirée de son sac.
- Que savez-vous sur la Diamondback Development ? demanda Carella.
- Oh ! pas grand-chose.
- Qui a fourni les capitaux pour monter la société, est-ce que vous le sauriez ?
- Non, je suis désolée. Je ne sais pas.
- Est-ce que c'est Oscar Hemmings ?
- Je ne pourrais vraiment pas le dire.
- Vous voulez bien nous dire la vraie raison pour laquelle vous êtes allée voir Chase ?
- Je vous l'ai déjà dit. Pour lui faire du courrier.
- Arrêtons ce boniment à propos de secrétariat, d'accord ? dit Ollie.
- C'est pourtant ce que je suis, répondit Rosalie d'un ton égal. Secrétaire. Je n'ai pas de casier dans cette ville, et vous ne pouvez pas

prouver que je suis autre chose que secrétaire.

— À moins qu'on ne vous trouve en train de coucher avec un matelot, dit Ollie.

— Je ne couche pas avec les matelots, dit Rosalie. Même sur la Côte, je ne couchais pas avec les matelots.

— Avec qui est-ce que vous couchez, alors ? demanda Ollie. Des nègres ?

— Tu veux arrêter ça, s'il te plaît ? dit Carella.

— Arrêter quoi ? s'étonna Ollie.

— De toute façon, ma vie privée ne vous regarde pas, dit Rosalie.

— Sauf si vous le faites pour de l'argent.

— Tout le monde fait tout pour de l'argent, répondit Rosalie.

— Qui vous a donné l'argent que vous avez emporté en Allemagne ? demanda Carella.

— Je vous l'ai dit. Je l'avais économisé.

— Est-ce que vous allez nous donner les noms de vos parents ?

— Non.

— Alors, nous serons forcés de demander un mandat de comparution devant un jury d'instruction. Permettez-moi de vous exposer l'ensemble de l'affaire, mademoiselle. Nous enquêtons sur un incendie criminel et nous avons de bonnes raisons de penser que la Diamondback Development y est mêlée d'une façon ou d'une autre. Nous avons déjà assez de preuves pour arrêter Robinson Worthy...

— Alors arrêtez-le, dit Rosalie.

— ... et l'inculper de complicité d'incendie criminel, auquel cas le jury vous assignerait à comparaître comme témoin.

— Témoin de quoi ? D'un incendie ? Vous n'êtes pas bien.

— Si vous nous dites ce que vous savez, vous pouvez vous épargner bien des ennuis, plus tard. Qu'en dites-vous ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Je vais vous dire, moi, ce que le jury d'instruction vous demandera, d'accord ?

— D'accord.

— Il va commencer par vous informer que la personne dont l'entrepôt a brûlé s'appelle Roger Grimm. Il va ensuite vous informer qu'il était en relations d'affaires avec une entreprise qui s'appelle la Bachmann Speditionsfirma, à Bremerhaven, et que Bachmann a accusé réception du paiement de ses services le 26 juillet, le lendemain de votre arrivée à Brême, qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres

de Bremerhaven. On vous demandera alors de témoigner, sous serment, si oui ou non vous avez remis une certaine somme en espèces à Bachmann à la date mentionnée dans la lettre. Si vous refusez de répondre...

— Pourquoi est-ce que je refuserais ? Je n'ai jamais entendu parler d'Erhard Bachmann et je ne lui ai jamais remis d'argent.

— Alors comment connaissez-vous son prénom ? demanda aussitôt Carella.

— Quoi ? dit Rosalie.

— Comment savez-vous qu'il s'appelle Erhard Bachmann ?

— Erhard est un prénom courant en Allemagne, dit Rosalie.

— Fritz aussi, observa Ollie.

— Je... je ne sais pas comment j'ai réussi à... à deviner.

— Elle est peut-être plus compromise que nous l'avions cru, dit Ollie, feignant un aparté à l'adresse de Carella.

— Peut-être bien, dit Carella. Tu crois qu'on peut l'inculper en même temps que Worthy ?

— Je n'y vois pas d'objection, dit Hawes.

— M'inculper de quoi ? demanda Rosalie.

— Incendie criminel. Complicité d'incendie criminel.

— Je n'ai rien à voir avec l'incendie de l'entrepôt de Grimm, dit Rosalie. Tout ce que j'ai fait...

— Ouais, quoi ? demanda Ollie.

— J'ai apporté l'argent en Allemagne.

— Quel argent ?

— L'argent qu'Alfie m'avait donné.

— Qui est Alfie ? Est-ce que c'est de Chase que vous parlez ?

— Oui.

— Chase vous a donné de l'argent que vous avez remis à Bachmann ?

— Oui.

— En espèces ?

— Oui.

— Combien ?

Rosalie hésita.

— Combien, bordel ? cria Ollie.

— Un demi-million de dollars, dit Rosalie.

— Pour quoi faire ? Qu'est-ce que Chase achetait ?

- Je ne sais pas. J'avais seulement l'ordre de remettre l'argent.
- À qui était cet argent ? À Chase ou à la Diamondback Development ?
- Je ne sais pas.
- Exprimons les choses autrement, Miss Waggener. Est-ce qu'Oscar Hemmings ou Robinson Worthy étaient au courant de votre voyage en Allemagne ?
- Non.
- Ils ne savaient pas que vous étiez allée en Allemagne avec cinq cent mille dollars que Chase vous avait remis ?
- C'est ça.
- Je croyais que vous viviez avec Hemmings.
- Oui. Je lui ai dit que j'allais sur la Côte, rendre visite à ma mère.
- Pourquoi lui avez-vous menti ?
- Parce qu'il... il y a des moments où il n'est pas drôle. Il... me bat, quelquefois.
- Qu'y a-t-il entre vous et Chase ? demanda Ollie.
- Rien.
- Rien ? Et il vous confie cinq cent mille billets à trimbaler en Allemagne pour son compte ? Allons, allons, ma petite !
- D'accord, il... il y a quelque chose.
- Est-ce que Hemmings est au courant de ce quelque chose ?
- Bien sûr que non.
- Vous vous envoyez en l'air avec Chase derrière le dos de Hemmings, c'est bien ça ?
- On ne s'envoie pas en l'air, on s'aime.
- Ah ! pardon, dit Ollie en s'inclinant très bas. Je ne m'étais pas rendu compte que c'était de l'amour. Pardonnez-moi.
- Pourquoi n'avez-vous pas dit à Hemmings que vous alliez en Allemagne ? demanda Carella.
- C'est Alfie qui m'a demandé de ne pas le faire.
- C'est l'argent personnel d'Alfie que vous avez emporté en Allemagne ?
- Je ne sais pas.
- Enfin, si Alfie vous a dit de ne pas parler à ses associés de ce voyage en Allemagne...
- C'est vrai.
- Alors, c'était forcément son argent à lui, vous ne croyez pas ? À

moins qu'il ne l'ait volé à la société.

— Alfie n'est pas un voleur !

— Alors c'était son argent à lui, c'est ça ?

— Je suppose.

— Oui ou non ?

— Oui.

— Il vous a dit que c'était son argent à lui ?

— Oui, il me l'a dit.

— D'où est-ce qu'il tenait cet argent ?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi l'a-t-il donné à Erhard Bachmann ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez rien du marché passé avec Bachmann ?

— Rien.

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec les petits animaux en bois ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce que vous avez doublé Hemmings ? demanda Hawes.

— Mais je ne l'ai pas doublé ! s'écria Rosalie, indignée. Alfie m'a offert quelque chose de mieux, c'est tout.

— Mieux que le mariage ?

— Le mariage ? De quoi est-ce que vous parlez ?

— Vous m'avez dit que vous et Hemmings étiez fiancés.

— Non, dit Rosalie. Je travaille pour lui, purement et simplement. Je suis une putain, d'accord ? Je fais partie d'une écurie, d'accord ? Et j'en ai marre. C'est pour ça que je me suis mise en cheville avec Alfie.

— Combien de filles dans l'écurie ? demanda Ollie.

— Une trentaine.

— Toutes dans l'immeuble de Saint Sébastien Avenue ?

— Non. Nous ne sommes que douze. Oscar a deux autres immeubles, je ne sais pas exactement où.

— Qui se fait arroser ? demanda Ollie.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Quel est le flic qui se fait graisser la patte ? Un flot continu de bonshommes qui entrent et sortent d'un immeuble, ça se remarque ! Alors, qui est-ce qui se fait graisser la patte ?

— Ce n'est pas un flot continu, dit Rosalie. C'est du haut de gamme.

- Combien est-ce que vous vous faites ?
 - Deux, trois cents dollars par nuit.
 - Et vous dites qu'Alfie vous a offert mieux que ça ?
 - Pas dans le même genre. Pas dans la prostitution. Il m'a promis de parler à Oscar et de me faire changer de vie. Il m'a dit que si je restais avec lui, il y aurait plein d'argent pour nous deux plus tard.
 - De l'argent ? s'étonna Ollie. Oh ! non. Et moi qui croyais que c'était seulement de l'amour.
 - De l'argent aussi, dit Rosalie.
 - Combien ?
 - Alfie a parlé de millions. Il a dit qu'il serait millionnaire.
 - Où est-ce qu'Alfie a pris les cinq cent mille billets qu'il a envoyés en Allemagne ? demanda Ollie.
 - Je ne sais pas.
 - Est-ce qu'il est associé dans l'affaire des maisons de passe ?
 - Non. C'est à Oscar tout seul.
 - Est-ce qu'Oscar est le bailleur de fonds de la Diamondback Development ?
 - Je crois. Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas grand-chose des finances de la société.
 - Est-ce que c'est pour les reconvertir en maisons de rendez-vous qu'ils achètent des immeubles ?
 - Je ne sais vraiment pas.
 - Mais vous avez dit qu'ils ne s'intéressaient pas à cette partie-là. C'est à Oscar tout seul.
 - C'est vrai.
 - Alors, à quoi est-ce qu'ils s'intéressent ?
 - Je ne sais pas.
 - Quelles sont les affaires qu'Alfie fait avec Erhard Bachmann ?
 - Je ne sais pas.
 - Quand vous êtes arrivée en Allemagne, est-ce que Bachmann vous attendait ?
 - Oui. Mais j'avais pris un faux nom. Alfie m'avait dit de prendre un faux nom.
 - Qu'est-ce que Bachmann a dit quand vous lui avez donné l'argent ?
 - Il a dit : « *Danke sehr.* »
- Ainsi prit fin leur petite conversation avec Rosalie Waggener. À ce

moment, ils estimaient qu'elle leur avait dit ou tout ce qu'elle savait, ou bien tout ce qu'elle voudrait bien leur dire. Ils lui dirent merci beaucoup (en anglais) et lui demandèrent d'attendre dans la pièce au bout du couloir. À ce qu'ils avaient compris, Chase et Grimm semblaient associés à parts égales dans l'affaire des petits animaux en bois. À l'insu de Worthy et de Hemmings, Chase avait versé cinq cent mille dollars de ses fonds personnels à l'emballeur de Grimm en Allemagne, et Grimm (avant l'incendie qui avait ravagé son entrepôt) s'appêtait à verser cinq cent mille dollars de plus pour la cargaison à son arrivée en Amérique. D'après les estimations de Grimm lui-même, la valeur de la cargaison, à la revente, était d'un million de dollars. Les trois flics chargés de l'enquête n'étaient guère au courant des transactions de grande envergure qui atteignent des sommes astronomiques. Ils savaient seulement que quand on a une intention maligne, on emprunte des voies tortueuses, et ils savaient aussi que personne n'investit un million de dollars dans le seul but de rentrer dans ses frais.

L'heure semblait venue de risquer une petite partie de poker.

Ollie trouva Oscar Hemmings à l'appartement qu'il partageait avec Rosalie, en train de surveiller la réparation de la serrure. En voyant un revolver dans la main d'Ollie, le serrurier devint très nerveux. Il lâcha son tournevis et se mit à remballer prestement ses outils. Hemmings, en chemise, le col ouvert, les manches relevées, le monogramme O.H. sur la poche de poitrine, demanda d'un ton très calme à Ollie ce qui se passait.

— Ce qui se passe, c'est un meurtre, répondit Ollie. Et un incendie.

— Je croyais que vous aviez déjà arrêté les meurtriers de Charlie Harrod.

— C'est vrai, dit Ollie. Mais on en reparlera au poste, d'accord ? Il y aura des amis à vous, ce sera une vraie réunion de famille.

Hemmings haussa les épaules et Ollie entra à sa suite, le pistolet braqué dans son dos, tandis que l'autre déroulait ses manches, boutonnait son col et mettait une cravate et une veste. Quand ils reparurent sur le palier, le serrurier avait disparu.

— Il n'a pas réparé la serrure, dit Hemmings d'un ton désinvolte.

— Ne vous en faites pas, dit Ollie. Là où vous allez, il y a des serrures en quantité.

Ollie jouait le grand jeu. Ils en savaient déjà assez sur Hemmings pour l'accuser d'« entretenir une maison de débauche » et peut-être de « vivre des revenus de la prostitution » (encore que, dans ce dernier cas, il puisse arguer du fait que, bien que vivant avec une prostituée, il avait d'autres sources de revenus – ses intérêts dans la Diamondback Development, par exemple). Mais ces deux infractions n'étaient que de simples délits et, avant de l'embarquer dans leur rafle, les flics avaient décidé de jouer le tout pour le tout. Pendant qu'Ollie arrêtait Hemmings, une curieuse métamorphose s'était opérée en lui ; il s'était mis à croire qu'ils en savaient déjà assez sur cette affaire bidon de la Diamondback Development pour en inculper tous les associés de meurtre et d'incendie volontaire.

En arrêtant Robinson Worthy, Hawes fut victime de la même certitude euphorique. L'annuaire du téléphone indiquait comme adresse de Worthy le 198, 27^e Nord, et ce fut là que Hawes le trouva à six heures dix. Worthy se rasait. Il vint ouvrir la porte en pantalon et

maillot de corps, le visage couvert de mousse. Hawes avait un revolver à la main. Worthy demanda :

— C'est à quel sujet ?

— Nous voudrions vous poser quelques questions au poste, dit Hawes.

— Vous n'avez pas besoin de revolver pour ça, dit Worthy.

— Je sais. Nous avons déjà ce qu'il faut.

— Je peux finir de me raser ?

— Non, dit Hawes. Contentez-vous de vous rincer.

Le temps que Roger Grimm fasse son entrée dans la salle des inspecteurs, Hawes et Ollie étaient déjà au septième ciel, comme si le district attorney avait déjà prononcé plusieurs inculpations. Grimm s'arrêta derrière la barrière à claire-voie, regarda la pièce, vit les inspecteurs assis à un bureau en compagnie de Worthy et Hemmings, et dit :

— Je peux entrer ?

— Je vous en prie, répondit Hawes. Content que vous soyez venu, monsieur.

Il s'approcha de la barrière, ouvrit le portillon et fit entrer Grimm. Ils l'avaient appelé dans la journée pour lui demander de passer pour une affaire en rapport avec son incendie. Il avait bien entendu accepté sur-le-champ de venir à l'heure dite. Il ne savait pas encore que c'était lui-même qu'on soupçonnait d'être en cheville avec Chase. S'il l'avait su, il aurait sans doute eu l'air aussi nerveux que Worthy et Hemmings. La raison de leur nervosité était toute simple. L'assurance sans aucun fondement et quelque peu prématurée dont Ollie et Hawes faisaient montre avait complètement désarçonné les associés de la Diamondback.

— Ollie, dit Hawes, voici Mr Roger Grimm, la victime des incendies.

— Bonjour, monsieur, dit Ollie, avec politesse, en se levant pour serrer la main de Grimm. Je suis ravi de faire votre connaissance, j'ai tellement entendu parler de vous.

— En bien, j'espère, répondit Grimm avec un faible sourire.

Leur assurance commençait à l'affecter, lui aussi. Elle était aussi palpable qu'un courant électrique qui aurait parcouru la pièce. Si l'on frôlait l'un ou l'autre de ces deux flics, on risquait de prendre une décharge.

— Et ces messieurs sont Mr Robinson Worthy et Mr Oscar Hemmings, associés dans une affaire qui porte le nom de Diamondback Development. Mr Worthy, Mr Hemmings, je vous présente Mr Grimm, dit Hawes avec un sourire aimable.

Les trois hommes se regardèrent. Comme Worthy et Hemmings étaient associés avec Chase, et comme Grimm était lui aussi associé avec Chase, il paraissait évident aux flics qu'ils se connaissaient tous trois au moins de nom. Mais il apparaissait aussi clairement que c'était la première fois qu'ils se rencontraient. Cette confrontation sembla désorienter encore plus Worthy et Hemmings. Grimm parut hésiter en disant :

— Bonjour, messieurs.

Worthy et Hemmings firent un signe de tête et l'indécision de Grimm tourna à la suspicion.

— Eh bien, qu'est-ce que vous en pensez ? dit Ollie. Est-ce que nous commençons sans Steve ?

Ils avaient déjà décidé que l'arrivée de Chase serait leur va-tout, qu'ils joueraient au dernier moment, quand les jeux seraient étalés et les paris lancés. Carella leur avait dit qu'il arriverait à sept heures précises. Ils avaient demandé à Grimm d'être au poste à sept heures moins le quart, il était à présent sept heures moins dix, et la partie de poker allait commencer. L'interrogatoire qui suivit fut assez curieux. Ollie et Hawes jouaient comme s'ils avaient en main une quinte flush royale, bien qu'il leur manquât encore une carte essentielle : Chase. Worthy et Hemmings, ébranlés par la splendide assurance avec laquelle les deux flics pariaient et relançaient, en déduisirent qu'ils avaient une main désastreuse, alors qu'elle ne l'était pas tant que ça.

Grimm, assis avec une paire de deux, observait l'action comme un brave pigeon de la campagne qui s'est laissé entraîner dans un coupe-gorge sans se rendre compte que les enjeux étaient élevés et les joueurs pleins aux as. Tout cela était vraiment très curieux.

— Très bien, Mr Worthy, dit Ollie, vous voulez nous dire ce que vous êtes allé faire chez Frank Reardon ?

— Je ne connais personne du nom de Frank Reardon, répondit Worthy.

C'était bon pour les flics. Il commençait par un bluff.

— Ce n'est pas vrai, dit Hawes. Vous avez rendu plusieurs fois visite à Frank Reardon en compagnie de Charlie Harrod.

— Qui vous l'a dit ?

— Un témoin vous a formellement identifié, une certaine Barbara Loomis, qui est la femme du concierge de l'immeuble de Reardon.

Bon, reconnut Worthy en haussant les épaules.

— Y êtes-vous allé pour le voir, ou pas ?

— Oui, j'y suis allé. Mais ça ne veut rien dire.

— Ça veut dire que vous êtes allé voir une personne employée

comme gardien de l'entrepôt de Mr Grimm, dit Hawes. N'est-ce pas, Mr Grimm ?

— C'est vrai, dit Grimm.

Il avait l'air perplexe, comme s'il s'efforçait de savoir si cela valait le coup de parier sur sa paire de deux.

— Eh bien, Frank Reardon était un copain, dit Worthy.

— Est-ce que vous saviez qu'il travaillait pour Mr Grimm ?

— Non.

— Je croyais que c'était un copain, dit Ollie.

— Oui, mais je ne savais pas où il travaillait.

— Est-ce que vous savez ce que Frank Reardon a fait le 7 août ?

— Non, dit Worthy. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Vous savez ce qu'il a fait, vous, Mr Hemmings ?

Avant de répondre, Hemmings alluma une cigarette. Puis il exhala un nuage de fumée avant de dire :

— Je ne connais pas Frank Reardon, et je suis sûr que personne ne peut témoigner que je lui ai rendu visite.

— C'est vrai, dit Ollie. Vous avez tout à fait raison. Personne ne vous a jamais vu là-bas. Tout ce que nous savons, c'est que Harrod et Mr Worthy ici présent sont allés chez Frank Reardon. Mais aucun de vous ne sait ce que Reardon a fait le 7 août, c'est exact ?

— C'est exact, répondit Worthy.

Hemmings hocha la tête en tirant de nouveau sur sa cigarette.

— Ce jour-là, dit Hawes, Frank Reardon a versé une quantité indéterminée d'hydrate de chloral dans une bouteille de whisky.

— Et a touché cinq mille billets en contrepartie, ajouta Ollie. On l'a payé le 2 août.

— Par la suite, il s'est fait tuer avec un Smith & Wesson neuf millimètres automatique appartenant à Charlie Harrod, dit Hawes.

— C'est vrai ? demanda Grimm, étonné.

— Oui, c'est vrai, dit Hawes.

— Mais alors, vous savez qui a tué Frank ?

— Oui, Mr Grimm, nous savons qui l'a tué.

Hawes ne prit pas la peine de lui expliquer qu'ils savaient seulement quel pistolet l'avait tué. Ce n'était pas le moment de jouer à la manière de Hoyle[7], pas quand il y a autant de jetons sur la table.

— Alors, vous devez savoir aussi...

— Patience, Mr Grimm, patience, dit Hawes.

— Mais pourquoi est-ce qu'on l'a tué ? insista Grimm.

Sa paire de deux recommençait à valoir quelque chose. Il se demandait même s'il n'allait pas faire une petite relance.

— Parce qu'il savait exactement comment on avait mis vos gardiens de nuit hors circuit, dit Hawes.

— C'est exact, Mr Worthy ? demanda Ollie.

Worthy ne répondit pas. Il avait décidé de ne pas toucher à sa main, une couleur carreau au huit.

— Mr Hemmings commence à avoir l'impression qu'on l'oublie, dit Hawes.

— Nous en arrivons à vous, Mr Hemmings, dit Ollie. Et à vos maisons de rendez-vous. Et à votre poule de luxe, Rosalie Waggener. Et à son voyage en Allemagne.

— Mais quel voyage en Allemagne ? dit Hemmings, égalisant avant de relancer.

Il avait un full avec brelan d'as, et il relançait, prenant le pari que les flics n'avaient pas l'as qui manquait à leur quinte flush royale.

— Ah ! vous ne saviez pas ça ? dit Ollie. Elle ne vous en avait pas parlé ? De son voyage à Bremerhaven ? Pour y livrer la somme de cinq cent mille dollars ?

À la seconde même où Ollie avait parlé de Bremerhaven, Worthy et Hemmings avaient regardé leurs cartes, et quand ils avaient entendu parler de la livraison des cinq cent mille dollars, ils avaient aussitôt lorgné l'énorme tas de jetons posé sur la table. Roger Grimm, en revanche, avait pâli en entendant le nom de Rosalie Waggener. Il avait à présent l'air franchement malade. Il avait l'air d'un homme qui se rend soudain compte que, dans une partie de poker de ce genre, une paire de deux ne vaut pas un pet de lapin. Hemmings fut le premier à se ressaisir. Son full valait peut-être encore quelque chose ; téméraire, il relança encore.

— Rosalie n'a jamais mis les pieds en Allemagne, dit-il.

— Elle est allée en Allemagne le 25 juillet, dit Hawes. Nous avons vu son passeport, et elle nous a dit où elle était allée.

— Vous pouvez répéter où ?

— À Bremerhaven.

— Pourquoi est-ce que Rosalie serait allée à Bremerhaven ? demanda Hemmings, relançant encore.

— Pour remettre cinq cent mille dollars à un certain Erhard Bachmann, répondit Hawes.

— Vous le connaissez, Mr Grimm ? s'enquit Ollie.

— Oui, je... oui. C'est mon emballleur. Il emballe mes... mes babioles en bois.

— Et vous, Mr Hemmings ? Vous ne connaissez personne du nom d'Erhard Bachmann ?

— Non, dit Hemmings.

— Mr Worthy ?

— Non.

— Vous semblez être le seul à connaître Bachmann, Mr Grimm. Est-ce que vous connaissez aussi Rosalie Waggener ?

— Non, dit Grimm.

Ollie jeta un coup d'œil à la pendule. Il était sept heures moins trois.

— Pourquoi a-t-elle donné cinq cent mille dollars à votre emballleur, à votre avis ?

— Je n'en ai aucune idée, dit Grimm.

— Ce n'est pas vous qui l'avez envoyée en Allemagne, n'est-ce pas ?

— Moi ? dit Grimm. Moi ?

— C'est vous ?

— Bien sûr que non. Je ne la connais même pas. Comment est-ce que j'aurais pu... ?

— Ah ! c'est vrai, dit Hawes. Vous n'auriez pas pu l'envoyer en Allemagne.

— Non, dit Grimm.

— Puisque c'est Alfie.

— Alfie ? dit Hemmings en se penchant en avant.

— Alfred Allen Chase, dit Ollie. Votre associé.

— Quoi ! s'exclama Hemmings.

— La ferme. Oscar, dit Worthy.

— C'est Alfie qui a donné l'argent à Rosalie, dit Hawes.

— Pour qu'elle l'apporte à Bachmann, dit Ollie.

— Vous ne saviez pas ça, hein, les gars ?

— Non, dit Worthy.

— Non, dit Hemmings.

— Et vous, vous le saviez, Mr Grimm ?

— Non, dit Grimm.

— Mais vous connaissez Alfie Chase, n'est-ce pas ?

— Comment est-ce que je connaîtrais Alfie Chase ?

— Peut-être parce que vous vous êtes rencontrés en prison, dit

Hawes.

— À Castlevew, dit Ollie.

— Peut-être parce que vous vous écriviez tout le temps.

— Peut-être parce que vous avez monté une petite affaire ensemble.

Une fois de plus, Worthy, Hemmings et Grimm échangèrent un regard. Grimm commençait à se rendre compte que son associé, Alfred Allen Chase, avait eu sans aucun doute connaissance de l'incendie imminent de son entrepôt et ne l'en avait pas averti. Worthy et Hemmings commençaient à se rendre compte que leur associé à eux, Alfred Allen Chase, était avec Grimm sur un coup qu'ils ignoraient. Les flics ignoraient encore en quoi consistait le coup en question, mais Hemmings et Worthy, eux, le savaient, à en juger à leur bobine, et ça n'avait pas l'air de leur plaire. C'est à ce moment-là que Steve Carella entra en compagnie de Chase en personne. Chase jeta un coup d'œil sur l'assemblée de ses divers associés et parut disposé à repartir comme il était venu.

— Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, dit Carella derrière lui en le poussant vers le bureau.

— Tout le monde connaît tout le monde ? demanda Ollie. Steve, voici Mr Worthy et Mr Hemmings, et je crois que tu connais Mr Grimm. Messieurs, l'inspecteur Carella. Et, bien entendu, vous connaissez tous Alfie Chase, puisque c'est votre associé.

— L'associé de tout le monde, dit Hawes.

— Espèce de salaud ! s'exclama Hemmings en bondissant de sa chaise pour saisir Chase à la gorge.

Cette sortie fut le signal pour les deux autres hommes d'entrer en action. Worthy se jeta sur Chase, le poing levé, tandis que Grimm le gratifiait d'un coup de pied dans les tibias. Ce n'est qu'avec peine que les inspecteurs évitèrent à Chase ce qui aurait été, de toute l'histoire de la police, le premier lynchage perpétré dans les murs d'un poste de police. D'autorité, Ollie poussa Chase dans un fauteuil pivotant derrière le bureau en disant :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont, Alfie ? ce que Carella et Hawes trouvèrent hautement comique, mais qui ne fit sourire personne d'autre.

La partie de poker était terminée. L'heure était venue de compter les jetons et de les échanger contre de l'argent – ce qui, après tout, était le but du jeu.

Ils interrogèrent Alfred Allen Chase tout seul, dans le bureau du lieutenant. Ce faisant, ils lui servirent bien des vérités et bien des

mensonges. Ils commencèrent par un mensonge.

Q : D'après tes associés, c'est toi le méchant de l'histoire, Alfie. C'est toi qui as dit à Charlie Harrod de mettre le feu à l'entrepôt de Grimm, c'est toi qui...

R : Ce n'est pas vrai.

Q : Ce n'est pas sur tes instructions que Charlie a agi ?

R : Non. C'était leur idée à eux. Robbie et Oscar. C'est eux qui ont recruté Charlie pour faire le boulot.

Q : Pour mettre le feu à l'entrepôt de Grimm ?

R : Ouais, et à sa maison aussi.

Q : Pourquoi ?

R : Parce qu'ils avaient découvert le pot aux roses.

Q : Tu veux parler de l'affaire de Bremerhaven ?

R : Ouais.

O : L'affaire avec Bachmann ?

R : Ouais. Ils se sont mis à table sur toute la ligne, n'est-ce pas ? Vous parlez d'associés !

Q : Tu veux nous donner ta version ?

R : Ma version de quoi ?

Q : Du marché avec Bachmann.

R : Allez donc demander à Grimm.

Q : Nous lui avons déjà demandé. Ce que nous voulons maintenant, c'est ta version à toi.

R : Qu'est-ce qu'il vous a dit, ce salopard ?

Q : Qu'est-ce qui te fait dire que c'est un salopard ?

R : Parce que c'est un salopard, voilà pourquoi.

Q : C'est toi qui as mis le feu chez lui, en quoi est-ce que ça en fait un salopard ?

R : Ce n'est pas moi qui ai mis le feu, c'est eux.

Q : Pourquoi ont-ils fait ça, Alfie ?

R : Je vous l'ai dit. Ils ont découvert le pot aux roses, et ils se sont dit que la seule façon de lui flanquer la trouille était de mettre le feu d'abord à son entrepôt et ensuite à sa maison. À une autre époque, ils auraient peut-être laissé couler, mais pas en ce moment, alors que le marché est si dur.

Q : Quand est-ce qu'ils ont découvert le pot aux roses ?

R : Fin juillet.

Q : Qui est-ce qui les a prévenus ? Bachmann ?

R : Non, pourquoi est-ce qu'il aurait fait ça, bon sang ? Il avait son marché en poche, il avait son argent, il était content.

Q : Qui les a prévenus, alors ?

R : Un indic qu'ils connaissent en Allemagne. Il a téléphoné à Robbie, il se disait que s'il faisait une fleur à Robbie, Robbie lui renverrait l'ascenseur à l'occasion.

Q : Il lui a dit que Grimm faisait affaire avec Bachmann, c'est bien ça ?

R : Ouais.

Q : Quel genre d'affaire, Alfie ?

R : Je croyais que vous le saviez déjà.

Q : Non. Qu'est-ce que c'était ?

R : Trouvez-le vous-mêmes. Je croyais qu'ils vous l'avaient déjà dit. Qu'est-ce qui se passe ici, merde ?

Q : Nous venons de téléphoner à la police de Bremerhaven, ils vont nous rappeler après avoir fouillé la cargaison. Tu ferais aussi bien de nous le dire.

R : (Silence.)

Q : Qu'est-ce que tu dis, Alfie ?

R : Le contrat est au nom de Grimm. Pour l'emballage des animaux. C'est à lui que vous devriez faire porter le chapeau. Le contrat, c'est votre preuve.

Q : Tu n'avais rien à voir là-dedans, c'est ce que tu es en train de dire ?

R : Rien du tout. Rien à voir avec l'histoire de Grimm, rien à voir avec les incendies. Je suis blanc. C'est Grimm qui était en affaires avec Bachmann, pas moi.

Q : Comment est-ce que Grimm avait fait sa connaissance ?

R : Eh bien, la Diamondback avait un peu travaillé avec lui, avant.

Q : Avec Bachmann ?

R : Oui.

Q : Quand ?

R : Il y a six mois, à peu près. Je n'avais rien à voir non plus avec cette affaire-là. Ça ne concernait que Robbie et Oscar.

Q : Quel genre d'affaire est-ce que c'était ?

R : De la gnognote, ça valait à peine le coup. Nous nous sommes fait deux millions trois.

Q : Nous ?

R : La société. On a mis huit cents briques à la banque et on a

partagé le reste en trois.

Q : Dans un coffre ?

R : Les huit cents briques ? Ouais. Ils vous ont dit ça aussi, hein ? Merde !

Q : Et le reste, vous l'avez partagé en trois ?

R : Ouais. Mais je ne savais pas d'où venait cet argent. J'étais blanc, à l'époque, et je suis toujours blanc. Je croyais que c'étaient les bénéfices de la société.

Q : Et ta part s'élevait à cinq cent mille dollars ?

R : C'est ça.

Q : Pourquoi la Diamondback avait-elle mis huit cent mille dollars de côté ? En prévision de futurs marchés avec Bachmann ?

R : Je suppose. Mais je ne savais rien des projets de la société. Je croyais que c'était une société immobilière normale. Ces types essaient de tout me mettre sur le dos, alors que depuis le début, ce sont eux qui font des choses louches. J'ai déjà fait de la taule, mec, vous ne croyez quand même pas que j'irais m'embarquer dans un truc illégal, non ?

Q : Tu n'as pris part à aucune de ces affaires avec Bachmann, c'est bien ça ?

R : C'est exactement ça.

Q : Même pas à l'affaire de Grimm.

R : C'est ça...

Q : Alors pourquoi est-ce que tu as envoyé Rosalie Waggener en Allemagne ?

R : Qui vous a dit ça ?

Q : Rosalie.

R : Que moi, je l'avais envoyée en Allemagne ?

Q : C'est ça.

R : Elle est dingue.

Q : Elle a dit que tu lui avais confié cinq cent mille dollars à remettre à Erhard Bachmann.

R : Ah !

Q : C'est vrai ?

R : Ouais, mais c'était pour rendre service à Grimm. Il avait besoin de quelqu'un pour transporter l'argent, alors j'ai suggéré Rosalie. On s'était connus en taule, vous voyez, j'estimais que je pouvais lui rendre un service.

Q : Ce n'est pas ce que Rosalie nous a dit. Rosalie nous a dit que l'argent était à toi.

R : Et comment est-ce qu'elle aurait su à qui était cet argent ?

Q : Elle a dit que tu devais empocher des millions.

R : Eh bien, je ne sais pas où elle a été chercher ça.

Q : Tu n'es pas régulier avec nous, Alfie.

R : Je vous dis la vérité.

Q : Non, tu ne nous dis pas la vérité. La vérité, c'est que tu étais l'associé de Grimm dans cette affaire.

R : Qui vous a dit ça ?

Q : Grimm.

R : Quel pauvre connard !

Q : Associés à parts égales. Cinq cent mille chacun. Allez, Alfie. Nous savons tout.

R : (Silence.)

Q : Qu'est-ce que tu dis ?

R : On ne peut faire confiance à personne, merde, ah merde !

Q : Tu étais bien associé avec Grimm ?

R : Ouais, ouais.

Q : Et c'est bien ton argent que Rosalie a emporté en Allemagne ?

R : Ouais.

Q : Pourquoi as-tu pris le risque de l'envoyer, elle ?

R : Personne ne la connaissait, là-bas. Elle est partie sous un faux nom, il n'y avait aucun moyen de remonter jusqu'à moi. Qui est-ce que vous vouliez que j'envoie, d'ailleurs ? Ce pauvre connard de Grimm ? Qui laisse tout le monde payer pour lui ?

Q : Comment est-ce qu'il a fait ça ?

R : Il m'a dit qu'il avait besoin d'une couverture, qu'il avait besoin que tout ait l'air légal. Protection, qu'il m'a dit. Alors il a signé un contrat pour de bon pour faire emballer ses animaux en bois, incroyable, hein ? Et sous son vrai nom !

Q : Qu'est-ce qu'ils ont de si particulier, ces animaux, Alfie ?

R : Rien.

Q : En ce moment même, la police de Bremerhaven...

R : Qu'est-ce que ça peut me faire ? C'est Grimm qui a signé le contrat, pas moi.

Q : Tu viens d'avouer que vous étiez associés.

R : C'est vrai, mais je ne savais pas de quel genre d'affaire il s'agissait.

Q : Et de quel genre d'affaire il s'agissait ?

R : Je n'y étais pas mêlé.

Q : Personne ne te dit le contraire. Qu'est-ce que c'était ?

R : Il y a pour un demi-million de dollars d'héroïne à l'intérieur des animaux.

Q : Les animaux sont creux ?

R : Pas les premiers que Grimm a importés, mais ceux-ci, ouais. Il les a fait évider et remplir avec la came. Ils sont rebouchés par en dessous.

Q : Alors Bachmann est trafiquant, c'est ça ?

R : Vendeur.

Q : Et ton rôle a été de fournir à Grimm la matière première...

R : Non, non.

Q : Sachant qu'il avait un moyen de l'importer...

R : Non, vous vous trompez complètement. Je n'étais qu'un homme d'affaires qui faisait un investissement. Je ne savais pas dans quoi Grimm s'était embarqué.

Q : Tu es dans la merde, Alfie.

R : (Silence.)

Q : Alfie ?

R : D'accord, je voulais me faire un peu de flouze, qu'est-ce qu'il y a de mal à ça, bon sang ? Vous savez combien cette camelote nous aurait rapporté, une fois coupée ? Onze millions de dollars ! Le coup du siècle ! Je savais où trouver la matière première, et Grimm avait un moyen éprouvé de la faire entrer. Tous les douaniers du port savaient qu'il dirigeait une affaire régulière, ils ne jetaient même pas un coup d'œil sur les cochonneries en bois qu'il importait. Evider les animaux, les remplir de came, les reboucher, et le tour est joué. Impeccable. C'est d'un coup comme ça qu'on rêvait quand on était en taule ensemble.

Q : Mais tes associés ont eu vent de l'affaire avec Grimm, et tu as décidé qu'il était plus sûr de le sacrifier que de...

R : Le sacrifier ? C'était un sale connard. C'est de sa faute à lui s'ils ont découvert le pot aux roses.

Q : Mais tu ne pouvais pas prendre le risque de les laisser découvrir que c'est toi qui les avais d'abord doublés.

R : Mais je ne les ai pas doublés. Les affaires sont les affaires, c'est tout. Il vaut mieux partager en deux qu'en trois, c'est une vérité éternelle.

Q : Tu n'es qu'un homme d'affaires entreprenant, c'est bien ça, Alfie ? D'abord, tu doubles tes premiers associés, et puis tu envoies ton

autre associé au casse-pipe.

R : Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? Vous croyez que Robbie et Oscar sont du genre à plaisanter ? L'incendie de l'entrepôt par Charlie, c'était le premier avertissement. La maison de Logan...

Q : Pourquoi est-ce qu'Elizabeth Benjamin a passé deux nuits avec Reardon ?

R : Parce qu'il s'est mis à avoir les chocotes. Ils lui avaient déjà donné cinq mille dollars, mais tout d'un coup il a eu la trouille. Liz a fait preuve d'un peu de persuasion féminine.

Q : Et la maison de Logan ?

R : C'était le deuxième avertissement. Si Grimm avait persisté à faire débarquer sa cargaison, ils l'auraient fait descendre. Comme ils ont fait tuer Reardon après l'incendie.

Q : Est-ce que c'est Charlie qui s'est occupé de ça aussi ?

R : Charlie aurait poussé sa mère du haut d'un toit pour une pièce de cinq cents. C'était un camé, mec. Il avait salement besoin de pognon pour se ravitailler.

Q : Il ne se faisait pas assez avec ses photos pornos ?

R : Où est-ce que vous êtes allés chercher tout ça ?

Q : Oui ou non ?

R : Avant, oui. Mais maintenant, on peut acheter du porno au grand jour, alors qui est-ce que ça intéresse ? Charlie était sur une pente savonneuse, sa Cadillac avait quatre ans, ses costards étaient démodés. Ils lui fournissaient sa camelote et il faisait ce qu'ils lui disaient. Au cas où vous ne le sauriez pas, c'est plutôt rare, en ce moment, la came. Et c'est pour ça que l'affaire aurait été tellement chouette, sans ce sale connard de Grimm. Pourquoi est-ce qu'il est allé vous voir, vous pouvez me le dire ? Par connerie, voilà pourquoi. Il est sur une affaire de drogue de onze millions de dollars, et il court demander de l'aide aux flics.

Q : Si tu n'avais pas mis le feu à son entrepôt, il ne serait pas venu nous voir.

R : Je n'arrête pas de vous répéter que ce n'est pas moi qui y ai mis le feu, mais eux. Renvoyez-le en taule, d'accord ? Vous avez le contrat, c'est tout ce qu'il vous faut. Retirez-le de la circulation pour un million d'années. Ce type est une menace pour la société.

Q : Mais pas toi, hein, Alfie ?

R : Moi, je n'étais dans le coup que pour le flouze. C'est vous autres qui m'avez montré l'exemple, mecs.

À neuf heures et quart, Rosalie Waggener demanda si elle pouvait

rentrer chez elle. Les inspecteurs lui dirent que non. Les inspecteurs lui dirent qu'ils inculpaient Hemmings, Worthy et Chase d'homicide et d'incendie criminel, et Grimm, Chase et elle-même de tentative d'introduction illégale de drogue dans le pays.

— Je n'ai rien à voir avec une histoire de drogue, protesta Rosalie.

— C'est vous qui l'avez payée, dit Carella.

— Je n'étais que commissionnaire.

— Pour un dealer nègre, dit Ollie.

— Evite ce genre d'expression, tu veux ? dit Carella.

— Quel genre d'expression ?

— Tes remarques racistes, dit Hawes.

— Racistes ? s'écria Ollie. Blancs ou noirs, ils sont tous pareils pour moi, ils puent, tous autant qu'ils sont. C'est raciste, ça ?

— Tu confonds tout, dit Carella, ce qui fit éclater de rire Ollie.

Il donna à Hawes et Carella une grande claque dans le dos, en même temps, de ses deux larges battoirs, renversant presque Carella qui n'était pas en équilibre à ce moment-là.

— Je vous aime bien, les gars, dit-il, vous savez. Ça me plaît vraiment de bosser avec vous, les gars.

Carella et Hawes ne dirent rien. Comme Ollie venait d'avouer des vues franchement misanthropiques, Carella se demandait pourquoi il leur accordait maintenant la curieuse faveur de son affection. Hawes se demandait de son côté quelle erreur il avait commise. Avait-il d'une façon ou d'une autre fait croire à Ollie qu'il souhaitait son amitié ? Mon Dieu, avait-il fait ça sans le vouloir ?

— Vous savez ce que je vais peut-être faire ? dit Ollie. Je crois que je vais demander ma mutation au 87^e. Je vous aime vraiment bien, les gars.

Cette fois encore, Carella et Hawes ne dirent rien. Hawes songeait qu'ils avaient déjà un Ollie Weeks dans leur bon vieux poste de police, sous le nom d'Andy Parker, et que si on mutait Ollie au 87^e Hawes demanderait sur-le-champ sa mutation au 83^e. Carella songeait qu'avec l'arrivée d'Ollie, ça ferait une jolie brochette : Ollie lui-même, un autre morceau de choix du nom d'Andy Parker, un flic noir du nom d'Arthur Brown et un flic portoricain du nom qu'Alexandre Delgado. Ce serait un mélange détonant, c'était le cas de le dire. Carella frissonna à cette idée.

— Est-ce que je peux aller aux toilettes ? demanda Rosalie.

Dans son lit, cette nuit-là, Carella eut du mal à trouver le sommeil. Il n'arrêtait pas de penser aux derniers mots d'Alfred Allen Chase lors

de son interrogatoire.

« C'est vous autres qui m'avez montré l'exemple, mecs. »

Non pas qu'il n'avait pas compris ce qu'Alfie avait voulu dire, ou ce qu'il sous-entendait exactement. C'était seulement que, en tant que Blanc, il avait d'énormes difficultés à accepter ce sous-entendu.

Quand il s'endormit enfin, il se retourna longtemps dans son lit et fit de mauvais rêves.

[1] Les « Vénérables Crânes ». (*N. d. T.*)

[2] « Vue claire ». (*N. d. T.*)

[3] Qu'on pourrait traduire « le revers du diamant ». (*N. d. T.*)

[4] Aux Etats-Unis, les banques renvoient les chèques après encaissement à celui qui les a émis. (*N. d. T.*)

[5] En anglais *one-way mirror* et *two-way mirror*, miroir « à sens unique » et « à double sens » : il s'agit d'un miroir sans tain. (*N. d. T.*)

[6] Aux Etats-Unis, le district attorney et ses collaborateurs sont des avocats élus à cette charge. (*N. d. T.*)

[7] Edmond Hoyle, mort à Londres en 1769, est l'auteur d'ouvrages sur les jeux de cartes. L'expression « jouer à la manière de Hoyle » signifie « jouer selon les règles ». (*N. d. T.*)

Table of Contents

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11